

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.

163.8
v.1

HISTOIRE

DE

CHARLEMAGNE.

TOME PREMIER.

*ON trouve chez le même Libraire les
Ouvrages suivans de M. GAILLARD.*

HISTOIRE de la Rivalité de la France & de
l'Angleterre , première époque , 3 vol. in-12.
9 liv.

Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre ,
seconde époque , ou Histoire de la querelle de
Philippe de Valois avec Edouard II , 4 vol.
in-12. 12 l.

Supplément à la Rivalité de la France & de l'An-
gleterre , troisième époque , 4 vol. in-12. 12 l.

N. B. Ces trois articles forment l'Ouvrage complet
de la Rivalité de la France & de l'Angleterre , par
M. Gaillard , en 11 vol. in-12 , & se vendent
ensemble ou séparément , ainsi qu'ils sont indiqués
ci-dessus.

Histoire de François I , Roi de France , 8 vol.
in-12. 24 l.

Les trois derniers volumes se vendent séparément ,
& servent à compléter les quatre premiers vol. de
la première Edition ; ce qui la rend aussi complète
que la dernière , parce que ces 4 vol. en contiennent
autant que les 5 premiers de la dernière Edition.

HISTOIRE

DE

CHARLEMAGNE,

*PRÉCÉDÉE de Considérations sur
la première Race , & suivie de
Considérations sur la seconde.*

PAR M. GAILLARD , de l'Académie
Françoise , & de l'Académie des
Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME PREMIER.



A P A R I S ,

Chez MOUTARD , Imprimeur-Libraire de la
REINE , de MADAME , & de Madame la Comtesse
d'ARTOIS , rue des Mathurins , Hôtel de Cluni.



M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

163.8
21.



PRÉFACE.

LE fond de cet Ouvrage est l'*Histoire de Charlemagne*, mais elle est précédée de *Considérations sur la première Race*, & suivie de *Considérations sur la seconde*.

Ces accessoires ne sont pas simplement des préliminaires & une suite, ils entrent dans le plan de l'Ouvrage; ils sont une partie essentielle du sujet, tel qu'il a été conçu: l'*Histoire de Charlemagne* a seule toute son étendue; l'*Histoire des deux Races* n'est qu'en abrégé; mais elle est entière, & elle devoit l'être, dans les vûes de l'Auteur.

Il falloit montrer tout le mal que Charlemagne avoit à corriger , & qu'il a corrigé en partie ; il falloit montrer tout le bien que ses successeurs avoient à détruire , & qu'ils ont détruit entièrement. Il falloit faire connoître comment les hommes font ou deviennent des Barbares , comment les Barbares peuvent quelquefois devenir des hommes , combien les hommes redeviennent facilement des Barbares.

C'est ce tableau qu'on a voulu présenter dans ces trois vicissitudes ; ce sont ces vicissitudes dont on a tâché d'exposer & les causes & les effets : en général, on a voulu tirer, de cette partie de notre Histoire , toutes les vérités utiles , toutes les

moralités importantes qu'elle peut fournir.

L'Histoire doit non seulement être racontée , mais encore être raisonnée ; il faut que les hommes & les événemens soient jugés ; il faut que les fautes & les erreurs du passé soient la leçon de l'avenir ; il faut qu'on sache ce qui s'est fait , pour savoir ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter ; & sur un si grand intérêt , l'Historien ne doit point s'en rapporter à la sagacité du Lecteur , il doit la provoquer , il doit l'aider par des réflexions. Tous les bons Historiens , anciens & modernes , en ont usé ainsi ; chez eux les réflexions accompagnent toujours le récit des faits , ils ont tous été Philosophes ; & sans phi-

lophilie , qu'est-ce que l'Histoire ?

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Lecteurs ennemis des réflexions , qui disent encore : *Racontez-nous les faits , & laissez-nous juger.* On ne peut que féliciter les esprits assez éclairés , pour n'avoir aucun besoin des lumières d'autrui ; mais ce n'est pas sans doute le grand nombre. D'ailleurs l'Historien , plus rempli , plus pénétré des événemens qu'il raconte , les ayant médités plus long-temps , & les ayant vus sous plus de faces , n'en est-il pas le Juge le plus naturel ? N'est-il pas le plus capable d'en saisir les rapports , d'en fixer le résultat , d'en embrasser les conséquences ? Le Lecteur peut-il comparer l'impression légère qu'il reçoit par la

lecture, à l'impression profonde que l'Historien a dû recevoir par l'étude ? Le Lecteur le plus attentif n'a-t-il pas toujours besoin d'être averti, d'être excité ? Dans tous les genres , l'Auteur qui pense le plus sera toujours celui qui fera le plus penser le Lecteur.

Croit-on que, sans la philosophie lumineuse de M. Hume , le commun des hommes eût des idées aussi saines sur l'Histoire d'Angleterre ? Croit-on que , sans les coups de pinceau , sans les traits profonds de Tacite , on eût des idées aussi fortes des crimes de la politique , des violences de la tyrannie , des bassesses de l'adulation ?

Les Mémoires historiques sont la partie la plus agréable de l'His-

toire , parce que c'est une conversation plutôt qu'un Ouvrage ; c'est la partie le plus strictement renfermée dans le récit des faits , & qui sembleroit pouvoir le plus se passer de philosophie , par l'intérêt personnel que l'Auteur a communément aux choses qu'il raconte , & par les détails auxquels il peut se livrer ; cependant les Mémoires historiques même plaisent sur-tout en proportion de la philosophie qui y règne , & des jugemens qu'ils contiennent. Les Mémoires de Sully abondent en réflexions ; les Mémoires de Madame de Staal , qu'on peut regarder comme d'excellens Mémoires historiques , ont par-tout l'empreinte philosophique ; son Histoire paroît n'être qu'une

suite de pensées & de sentimens ; les Mémoires du Cardinal de Retz sont extrêmement pensés , & les dissertations n'y sont peut-être que trop fréquentes.

Concluons en général , que l'Histoire est tout à la fois un témoin qui dépose & un juge qui prononce.

Mais les Historiens , même les plus éclairés , n'ont pas toujours jugé assez sainement des choses ; ils ont été trop souvent entraînés par les idées de leurs siècles ; la plupart des jugemens de l'Histoire sont à réformer , & c'est un motif de plus de *raisonner* aujourd'hui *l'Histoire*. Il faut rayer de ses Annales , il faut démentir à la face de l'Univers tous ces jugemens infectés de l'esprit du Machiavellisme ,

ces éloges de la guerre, ces hommages prostitués au crime réputé heureux, à la fourberie réputée adroite; il faut s'élever contre ces ennemis du genre humain, qui ont osé distinguer deux Morales, l'une pour le Peuple, l'autre pour les Rois; l'une qui règle les droits des Particuliers, l'autre qui fait la destinée des Empires; contre ces Ecrivains ou pervers ou stupides, qui, laissant dans l'oubli, ou livrant même au mépris les vertus pacifiques & bienfaisantes, ont toujours célébré les vices turbulens & funestes, & ont fourni par-là aux Tyrans & aux rebelles des encouragemens & des motifs. On dira peut-être que cette discussion, que cette réfutation des mauvais jugemens de

l'Histoire , est d'un Avocat plus que d'un Historien ; que c'est plaider plus qu'écrire l'Histoire. Oui , c'est plaider , c'est plaider la cause de l'humanité contre les oppresseurs & les esclaves. Quel plus noble emploi pour l'Histoire ! Puissions-nous être dignes à jamais de l'écrire ainsi , & puisse l'humanité n'avoir pas à défavouer ses défenseurs !

Ne quittons point cette thèse , elle peut nous fournir encore quelques réflexions. L'Histoire & la Fable doivent l'une & l'autre avoir pour objet une moralité ; la Fable fonde cette moralité sur des faits qu'elle invente & qu'elle y adapte ; l'Histoire la fonde sur des faits vrais , & lui donne par-là une base plus solide.

Quant à la manière d'employer la moralité, elle est à peu près la même & pour la Fable & pour l'Histoire, soit que l'Auteur l'énonce de lui-même, soit qu'il la place dans la bouche d'un de ses personnages, soit qu'il la supprime entièrement, lorsqu'elle sort assez d'elle-même du fond du sujet, & que l'esprit ne peut pas ne la pas sentir & ne la pas suppléer. Lorsqu'Agrippine crie au Centurion qui la massacre par l'ordre de son fils, & qui l'avoit déjà frappée à la tête : *Frappe les entrailles qui ont porté ce monstre, VENTREM FERI*, ces deux mots ont plus d'éloquence & de moralité que n'en auroient les plus fortes déclamations contre le parricide. Lorsqu'après avoir rapporté

les crimes long-temps impunis de Néron , l'Historien ajoute : *La longue patience du genre humain se lassâ enfin* , on n'a pas besoin d'étendre davantage la menace terrible que cette phrase si simple fait à tous les Tyrans. Mais toutes les fois que les préjugés , ou d'opinion ou d'usage , s'opposent à la moralité & la repoussent , on ne peut la faire sortir avec trop d'éclat , on ne peut l'énoncer trop formellement , ni la développer trop pleinement ; le Lecteur alors est , pour ainsi dire , un ennemi qu'il faut vaincre , ou du moins un juge prévenu qu'il faut ramener & détromper , un aveugle qu'il faut éclairer , même malgré lui ; il ne faut pas sur-tout qu'une vérité utile puisse lui échapper , faute de sagacité de sa part ,

ou de développement de la part de l'Auteur.

Mais , me dira-t-on peut-être , il y a une différence essentielle entre la Fable & l'Histoire relativement à la moralité ; la Fable , maîtresse des faits , les invente & les dispose pour la moralité qu'elle a en vûe ; l'Histoire reçoit les faits & ne les invente pas ; le hasard , ou le pouvoir inconnu qui préside aux destinées , n'arrange pas toujours les faits d'une manière favorable à une moralité quelconque. De plus , l'Historien même , dans le choix des sujets qu'il traite , ne songe pas toujours à une moralité. On voit , vers le commencement de ce siècle , sortir des glaces du Nord , un Héros d'une valeur romanesque , un Roi d'un caractère

singulier , qui étonne & agite l'Europe du Nord au Midi ; un homme éloquent juge ce portrait digne de ses pinceaux , & il écrit l'Histoire de Charles XII , comme Quinte-Curce celle d'Alexandre ; il n'y a là de moralité ni dans l'Ouvrage, ni dans l'intention de l'Auteur.

Je réponds, 1^o. que dans la comparaison de Charles XII & du Czar Pierre I son rival, l'un s'égarant dans ses vastes projets , & s'aveuglant par ses victoires , l'autre s'instruisant par ses défaites, s'élevant par degrés jusqu'à l'égalité , acquérant enfin la supériorité , on trouveroit aisément la moralité particulière de cette Histoire , c'est celle de ces Vers d'Horace :

*Vis consiliū expers mole ruit suā ;
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.*

Que dans Charles XII , prisonnier en Turquie pour s'être engagé mal à propos dans les déserts de l'Ukraine sur la foi de ses succès , on retrouve cette belle moralité de Virgile :

*Nescia mens hominum fati sortisque futura
Et servare modum rebus sublata secundis.*

Et celle-ci de La Fontaine :

Défions-nous du fort , & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

M. de Voltaire , dans son discours sur l'Histoire de Charles XII, tire même , de ce sujet , une moralité plus étendue & plus importante , qui reviendra souvent dans l'Ouvrage qu'on présente ici au Public.

Je réponds , 2^o. que , quand on parle de la moralité de l'Histoire & même de la Fable , on n'entend point cette moralité des Contes

des Fées , qui consiste à donner toujours sur la terre , à la vertu sa récompense , au vice son châtement ; cette moralité se rencontre rarement dans l'Histoire , & par cette raison on l'emploie rarement , même dans la Fable. On entend donc par moralité dans l'Histoire & dans la Fable , toute vérité utile , toute vérité qu'il importe aux hommes de savoir , & dont il leur importe de se souvenir dans l'occasion , parce qu'elle peut avoir quelque influence sur leur conduite. Or , nous disons qu'à cet égard tout est égal entre la Fable & l'Histoire. C'est une Fable très-morale dans ce sens, que *les animaux malades de la peste*. Quelle en est cependant la moralité ?

Selon que vous serez puissant ou misérable ,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou
noir.

Cette vérité n'a rien de consolant ni de favorable à l'humanité, mais elle peut lui être utile ; elle avertit le foible & le misérable d'éviter, s'il le peut, *les jugemens de Cour*. On peut dire la même chose de la moralité de la Fable *du loup & de l'agneau*.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Ce n'est point un hommage rendu à la puissance, c'est un avertissement donné à la foiblesse d'éviter toute concurrence avec la force ; & par la haine qu'inspire le loup, jointe à la pitié qu'inspire l'agneau, c'est encore un avertissement donné à la puissance, de ne pas se rendre odieuse en abusant de ses avantages ; c'est, en un mot, le *majori cede, minori parce*, du vieux Caton.

Il en est de même de l'Histoire ;

elle n'a point de leçon si fâcheuse dont on ne puisse & dont il ne faille profiter , elle n'a point de fait qui ne contienne des vérités utiles ; il s'agit de les faire fortir , & de les montrer , si elles ne se montrent pas d'elles-mêmes. Au défaut de moralité particulière , il y auroit toujours deux moralités générales qui embrassent tous les événemens , soit dépendans , soit indépendans de notre volonté ; s'ils n'en dépendent pas , la moralité se réduit à ce Vers de Corneille :

Faites votre devoir , & laissez faire aux Dieux.

S'ils en dépendent , elle peut se réduire à cette maxime : *Ne rien abandonner au hasard de ce qui peut être réglé par la prudence ;* mais, encore un coup , chaque événement a ses moralités & ses vé-

rités particulières : la meilleure Histoire est celle qui en offre le plus ; le meilleur Historien est celui qui en découvre & qui en montre le plus. C'est là que *toute vérité est bonne à dire* ; Cicéron le recommande expressément à l'Historien : *Ne quid veri non audeat*. Or , ne dire que les faits en dissimulant les conséquences qui en résultent , ce n'est pas dire toute la vérité , ce n'est pas remplir toutes ses obligations.

Etre utile , en un mot , être utile (1) , voilà le grand devoir de tout Ecrivain & la condamnation de tant d'écrits ; si c'est la condamnation de celui-ci , ce ne fera

(1) *Nisi utile est quod facimus , stulta est gloria.*

pas du moins celle des intentions de l'Auteur.

D'après le peu que nous avons dit du but & de l'objet particulier de cet Ouvrage , on voit qu'il n'a été ni rempli ni même saisi dans tous les autres Ouvrages faits jusqu'à présent sur Charlemagne ; on voit que nous n'avons pas dû être arrêtés par la considération de ces autres Ouvrages , qui ne diffèrent pas moins de celui-ci dans le fond que dans la forme.

A n'envisager même que l'Histoire de Charlemagne , le travail de M. de la Bruère , quoiqu'estimable , quoique présentant des résultats assez exacts , & des extraits assez bien faits du peu d'Auteurs qu'il avoit consultés , est superficiel

& absolument insuffisant ; il a fallu pousser beaucoup plus loin les recherches, & creuser bien plus avant dans le sujet.

M. de Foncemagne & M. Dacier avoient commencé , sur une partie de l'Histoire de Charlemagne , des recherches qui m'ont guidé dans une partie des miennes , & un travail , qui , s'il eût été continué , auroit sans doute rendu le mien & tout autre inutiles. M. Dacier ayant renoncé à faire usage de ces matériaux , a bien voulu me les communiquer , & j'en ai tiré assez de secours pour regretter beaucoup de n'avoir pu en tirer davantage , cette précieuse ébauche n'embrassant qu'une foible partie du règne de Charlemagne.

Mais

Mais la totalité des matériaux de cette Histoire est dans les divers Recueils des Historiens de France , d'Allemagne & d'Espagne ; le reste dépend de la manière de voir & de mettre en œuvre ; tous ne voient pas les mêmes choses dans les mêmes objets , & la manière d'exécuter varie encore plus que celle de voir.

Au reste , ces matériaux sont fort nombreux & fort peu abondans ; c'est une stérile richesse. Les Annalistes , les Chroniqueurs , source de notre vieille Histoire , outre l'inconvénient de se répéter les uns les autres, ont celui d'énoncer les faits avec un laconisme qui dessèche & qui glace tout. Ces mo-

xxvj P R É F A C E.

numens de l'ancienne Histoire Romaine , ces

Pontificum libros , annosa volumina Vatum ,
contenoient du moins des fables brillantes , à en juger par l'Histoire des premiers siècles de Rome ; chez nos Chroniqueurs , fable , vérité , tout est sec & froid. Ceux mêmes qui ont eu le plus de part aux affaires & qui devoient prendre le plus d'intérêt à ce qu'ils écrivoient , semblent avoir moins écrit pour instruire la postérité , que pour se rendre compte à eux-mêmes de certaines époques , & pour soulager leur mémoire. Eginard , qui écrivoit & par vanité & par reconnoissance , qui vouloit & se vanter de la confiance dont Charlemagne l'avoit honoré , & s'ac-

quitter envers ce grand Prince en célébrant sa gloire , est plus sec & plus abrégé sur son Histoire que M. de la Bruère. Ceux qui ont à parler des règnes postérieurs à François I , se plaignent au contraire de la fécondité , de la prolixité de certains Mémoires historiques modernes : mais ne vaut-il pas mieux avoir à retrancher qu'à suppléer , & à réduire qu'à étendre ?

Celui de tous les Auteurs anciens qui fournit le plus de traits curieux sur Charlemagne , & le plus de lumières ou plutôt de lueurs sur les usages du temps , c'est le Moine de Saint Gal ; mais on ne peut le suivre qu'avec précaution ; & son amour pour le merveilleux l'a rendu suspect à ceux mêmes à

qui le merveilleux ne déplaît pas.

Un autre inconvénient de ce sujet, c'est la multiplicité & la continuité des guerres. Les guerres en général ne sont bonnes ni à faire ni à décrire : qu'un Militaire instruit & fait pour instruire, un Feuquières, un Follard, un Montécuculli, traite savamment de son art, qu'il en expose les principes, qu'il en dévoile les secrets, qu'il distingue les succès mérités & les fautes heureuses, les traits de génie & les coups du sort, qu'il observe, qu'il juge & les Généraux & les armées & les expéditions, il fait sans doute un Livre utile ; mais que le Père Daniel fasse de l'Histoire un long Journal de sièges & de combats, qu'il s'appesantisse sur les détails les

plus indifférens de la Tactique, c'est être ennuyeux bien gratuitement, & le mérite de se connoître en opérations militaires, n'égale pas peut-être dans un Religieux le ridicule d'en avoir la prétention.

Ce défaut, d'étaier trop de détails militaires, n'est pas à craindre dans l'Histoire de Charlemagne, malgré les guerres dont elle est remplie; les fecs Chroniqueurs qui nous ont appris ce que nous savons de ces guerres, sont trop ennemis des détails; mais ce n'est que changer d'inconvénient; cette fécheresse flétrit tout, on ne voit rien que confusément; le récit d'une guerre doit en être le tableau, & la plus grande prolixité, qui, du moins, donne une idée des choses,

est encore moins ennuyeuse qu'une brièveté qui ne peint rien.

Il nous reste à rendre compte de l'ordre que nous avons suivi dans cet Ouvrage. Fidèles au principe de présenter toujours des tableaux entiers , & d'éviter la confusion des objets , nous avons séparé , comme dans l'Histoire de François I , la partie politique & militaire de la partie ecclésiastique , & de celle qui concerne la Législation , la Littérature , les Institutions , les mœurs , les usages , &c. nous avons considéré Charlemagne tour à tour & toujours séparément , dans la politique extérieure & dans la politique intérieure ; nous avons distingué en lui le Conqué-

rant & le Législateur , le Roi même & l'Empereur ; nous avons sur-tout distingué avec soin son Histoire véritable & son Histoire romanesque ; car si Eginard a écrit l'Histoire de ce Prince , le faux Turpin l'a écrite aussi à sa manière , & en général les Romanciers jouent un grand rôle parmi les Historiens de Charlemagne ; nous avons donc fait de son Histoire romanesque un article particulier de cet Ouvrage , & nous avons montré par-tout les rapports qu'elle a ou qu'elle peut avoir avec l'Histoire véritable.

Nous avons exposé , dans la Préface de l'Histoire de François I, les inconvéniens de la méthode chronologique, c'est-à-dire de celle qui consiste à rapporter , sous une même année , tous les événemens

xxxij *P R É F A C E.*

de tous les genres , & toutes les portions d'événemens qui appartiennent à cette année; nous avons dit combien cette méthode détruit tout intérêt , combien elle confond tous les objets , combien elle s'oppose à l'intégrité , à la netteté de chaque tableau , comme elle ne présente que des faits morcelés & imparfaits , sans cesse pris , quittés , repris , interrompus , oubliés , rappelés. Nous avons établi que , pourvu que l'époque précise de chaque événement & de chaque portion d'événement fût marquée à la marge , le devoir de l'Historien est rempli , & que la Chronologie n'exige rien de plus : nous ajouterons seulement ici , qu'au lieu de la méthode chronologique , nous avons souvent suivi la méthode géo-

graphique dans les divisions de l'Histoire politique & militaire de Charlemagne ; c'est-à-dire qu'en prenant une grande époque , comme celle de *Charlemagne Roi* & celle de *Charlemagne Empereur* , nous avons traité , dans autant de Chapitres séparés , les affaires de l'Italie , celles de la Germanie , celles de l'Espagne pendant la durée entière de cette époque , toujours dans le même principe d'éviter la confusion & de présenter des tableaux nets & entiers.

Un Auteur avoue volontiers les difficultés de son sujet , & souvent il les exagère , parce qu'il se flatte toujours en secret de les avoir vaincues ; nous avons beaucoup parlé des difficultés du nôtre , n'en diffi-

mulons pas non plus les avantages ; il n'annonce rien que de brillant & d'heureux ; le nom de Charlemagne réveille de grandes idées ; son règne est pour la Nation Françoisé la plus belle époque de gloire & de puissance , & , ce qui vaut encore mieux , de sagesse & de bonheur ; c'est alors que , gouvernée par un Roi supérieur à tous les hommes , elle a été elle-même supérieure à tous les Peuples ; & qu'elle a paru avoir sur l'Europe cet ascendant que Rome , dans ses beaux jours , avoit eu sur l'Univers.

N. B. A la fin du quatrième Volume , & à la suite de l'Histoire de Charlemagne , on trouvera un autre Ouvrage ; Ouvrage qui n'a d'autre rapport avec Charlemagne , que

d'être du même Auteur & d'avoir été composé à peu près dans le même temps : on a cependant , pour le placer ici , d'autres motifs que celui de grossir le Volume. Cet Ouvrage est une Vie de M. le Premier Président de Lamoignon. Elle a été imprimée *in-4^o*. pour être mise à la tête d'une Edition qu'on prépare des *Arrêtés de Lamoignon* ; mais borner cette Vie à servir de Préface aux Arrêtés , c'est peut-être un peu trop renfermer dans l'enceinte du Palais , & restreindre aux seuls gens de Loi l'usage d'un Ouvrage historique qui renferme des anecdotes curieuses , puisées dans des sources pures , & qu'on ne trouve point ailleurs ; d'un autre côté , l'Ouvrage est trop peu considérable , pour être imprimé à

part : il falloit une occasion pour le publier. En voici une.

De plus , dans l'Edition *in-4°*. destinée aux Arrêtés , on s'est contenté de renvoyer aux Papiers publics, pour la réfutation d'une anecdote calomnieuse & gratuitement injurieuse à M. le Premier Président de Lamoignon , laquelle a été publiée depuis peu dans une Brochure intitulée : *Pièces intéressantes & peu connues , pour servir à l'Histoire. A Bruxelles , 1781.* On trouvera ici & l'Anecdote , & la Réfutation & les Pièces justificatives , qui appuient la dernière & détruisent la première ; la réunion nécessaire de ces Pièces à la Vie de M. de Lamoignon , ne se trouve absolument qu'ici.



HISTOIRE

D E

CHARLEMAGNE,

*PRÉCÉDÉE de considérations sur la
première Race de nos Rois , & suivie
de considérations sur la seconde.*

Magnus bello , major pace.

INTRODUCTION.

JE vais écrire l'histoire d'un Con-
quérant , & c'est pour rendre plus
sensible l'abus des conquêtes ; je vais
faire connoître celui de nos Rois
qui a fait la guerre avec le plus de

Tome I,

A

gloire & de bonheur , & c'est pour mieux montrer l'absurdité de la guerre. On verra que la guerre en général a été pour Charlemagne , ce que les Croisades furent depuis pour Saint Louis , un tribut qu'il paya aux erreurs de son temps : on verra que , né pour changer l'esprit des Nations , pour soumettre la terre à l'empire des loix & des mœurs , la guerre seule mit obstacle à ses vûes bienfaisantes ; qu'elle perpétua le règne de la barbarie sous un Prince ami des Lettres ; qu'elle rendit cruel ce Roi , qui , le premier , par la force de son génie & par la sensibilité de son ame , avoit deviné les droits de l'humanité ; qu'elle lui ôta , tantôt les moyens , tantôt la volonté de faire tout le bien dont il étoit capable , & qu'elle le força de laisser imparfait le bonheur du genre humain , qui pouvoit être son ouvrage, Charlemagne

pouvoit dire de la paix , ce que Galba , dans Tacite , dit de la liberté : *Dignus eram à quo inciperet. J'étois digne de l'introduire & de la fixer sur la terre.*

Voyons dans quel état il avoit reçu la France , & dans quel état il la laissa ; ce qu'il fit pour les hommes , & ce qu'il manqua de faire.



CHAPITRE PREMIER.

Observations sur l'esprit de guerre , & parallèle des guerres des Peuples Barbares , & de celles des Peuples policés.

DEUX principes gouvernent le monde : la violence qui produit la guerre , & la raison qui conseille la paix. De ces deux principes , le premier est le plus actif , il tient aux passions : voilà pourquoi la guerre l'emporte par-tout sur la paix. Toute Nation est long-temps barbare avant d'être civilisée , & long-temps civilisée avant d'être raisonnable : voilà pourquoi la guerre est par-tout & dans tous les temps ; & cette antiquité , cette universalité même , semblent former des titres en sa faveur. Le temps , l'exemple , l'admiration

stupide des Peuples qui a si souvent entraîné celle des Orateurs , des Poètes & des Historiens même , sembloient avoir consacré ce fléau : on n'osoit plus lui donner ce nom , tant l'idée qu'il présente paroissoit inconciliable avec le respect que l'Univers avoit conçu pour ces grandes calamités qu'on appelle *Victoires & Triomphes*. Les idées défavorables à la guerre , appartiennent à la Philosophie moderne , & sont encore combattues. Les Ecrivains qui , dans ces derniers temps , ont proposé de chercher les moyens d'étendre & d'éterniser la paix , ont été traités de *Rêveurs*. On a cru rendre à leurs idées tout l'hommage qu'elles méritoient , en les appelant *des rêves de bons Citoyens* , & l'on n'a pas senti que les rêves d'un bon Citoyen méritent qu'on cherche tous les moyens de les réaliser.

Cependant, tout en faisant & tout

en respectant la guerre , en croyant qu'elle est nécessaire , on a cherché à la rendre moins malfaisante , moins destructive , moins fréquente ; on est parvenu à former un Droit des gens , dont l'objet , toujours mal rempli , est de faire dans la guerre le moins de mal , dans la paix le plus de bien qu'il est possible. On a cherché même à prévenir les guerres ; c'est le but de tant de traités , d'actes de partage , de pragmatiques sanctions , de pactes de famille , de systèmes d'équilibre , & autres ; cependant toute cette conduite est contradictoire : si la guerre est un bien , laissons-lui toute son étendue & toute son énergie ; si c'est un mal , pourquoi se contenter de l'affoiblir & ne pas chercher à l'anéantir ? On a senti que la guerre , si elle avoit toute son action , si on lui laissoit tous ses moyens de nuire , dévoreroit la terre avec ses habi-

tans , & détruiroit le genre humain. Mais pourquoi veut-on bien lui laisser faire une partie de ce funeste ouvrage ? & comment , si c'est un mal qu'un incendie ravage ma maison , fera-ce un bien qu'il en consume au moins une aile ?

Quand on a dit que la guerre appartient en propre aux lions , aux tigres , aux ours (1) , ce n'est point une déclamation qu'on a faite , c'est une vérité qu'on a dite , & une vérité prise dans la nature. La subsistance de ces animaux n'est fondée que sur la guerre , ils n'existent que par le carnage. La guerre , au contraire , prive les hommes des objets de leurs jouissances , elle détruit les

(1) *Quæ alia vita esset , si leones ursique regnarent ?* Senec. de Clement. lib. 1 , cap. 26. *In acie versari , & manu cum hoste configere , immane quiddam & belluarum simile est.* Cic. de Offic. lib. 1. cap. 23.

monumens des Arts , ruine ou suspend le commerce , arrête la communication des lumières & la circulation des biens , éloigne , isole , & oppose les uns aux autres des êtres pour lesquels il n'est point de bonheur solitaire , & dont l'intérêt est toujours de se réunir.

Qu'on y fasse attention , & l'on verra que ce malheureux besoin de faire la guerre , se mesure assez naturellement sur la distance où l'on est , soit de la barbarie ou de l'état de bête féroce , soit de l'état policé , qui est l'état de l'homme. Dans l'état de barbarie , la guerre est continue , elle est l'unique affaire , elle forme seule l'esprit général ; dans l'état qu'on appelle policé , la guerre n'est qu'intermittente. Si on étoit tout-à-fait policé , la guerre cesseroit entièrement. Toute police tient à la paix , & a besoin de la paix ; la férocité seule croit avoir besoin de

la guerre : mais chez les peuples même policés, on fait encore le mal par routine ou par de faux principes, quand on ne le fait plus par goût ni par besoin.

Si jamais la guerre peut paroître moins étrangère aux hommes, c'est dans cet état sauvage & barbare qui les rapproche des bêtes féroces, lorsque leurs différentes hordes sont forcées de chercher, ou aux dépens les unes des autres, ou aux dépens des Peuples policés, un établissement exclusif & nécessaire. Il faut l'avouer, les guerres des Peuples barbares sont beaucoup moins déraisonnables que les nôtres. Chassés par leur multitude, d'un sol ingrat & sans culture, qui ne peut plus les nourrir, ils se répandent dans des climats plus heureux, & vont opprimer des peuples que la jouissance même des Arts rend moins propres à la guerre : l'agresseur a'ors a du

moins un intérêt pressant , un objet sensible & qu'il peut remplir ; il a communément sur les Peuples qu'il attaque , l'avantage de la force & de la férocité que donne la Barbarie ; c'est à lui qu'il appartient de combattre , il n'est point encore un homme. Mais des Peuples dont l'établissement est formé depuis longtemps ; des Peuples policés , entourés de toute part de Nations également policées ; des Peuples à qui le commerce peut fournir toutes les jouissances que la nature du sol leur a refusées ; qui savent échanger tous les avantages respectifs , faire disparaître & l'éloignement des lieux & la différence des climats ; des Peuples pour qui les mers , loin d'être des barrières qui les séparent , deviennent de nouveaux liens & de nouvelles sources de richesses & de bonheur : quel intérêt peuvent-ils avoir de faire la guerre , ou plutôt

quel intérêt n'ont-ils point de ne la pas faire ? La perte est sûre , même en cas de succès ; *ce succès* est toujours incertain & toujours infructueux ; en un mot , tout à perdre , rien à gagner , c'est à quoi se réduisent presque toutes nos guerres. Il ne peut être question de conquêtes sûres ni durables entre des Etats policés ; l'œil vigilant de la Politique est toujours ouvert sur les démarches de chaque Etat , & sur les changemens qui peuvent en résulter ; les projets d'un seul deviennent l'affaire de tous ; les petits Etats qui pourroient aisément être engloutis par les grands , sont sous leur protection & se maintiennent par le système de l'équilibre , par l'intérêt qu'ont tous les grands Etats d'empêcher l'agrandissement de chacun d'eux , & de prévenir tout accroissement de puissance capable d'alarmer la liberté générale , & de rompre

l'équilibre. Si les intrigues du Cabinet & les négociations particulières parviennent à déranger pour un temps cette influence , à endormir , à égayer sur ce point la Politique extérieure ; c'est un moment de distraction ou d'erreur qui ne peut durer , la Politique reprend bientôt son cours , & la Balance finit toujours par se tourner contre toute Puissance qui veut s'agrandir.

Mais ce système de la Balance suffisant pour empêcher les conquêtes , ne l'est pas pour maintenir la paix. Comme chaque Etat reste le maître d'interpréter l'intérêt général suivant l'intérêt propre du moment & les vûes particulières , il arrive qu'au lieu de se réunir contre l'Etat qui veut troubler la paix , & de lui en ôter les moyens par cette réunion , ce qui devoit être le but de la Politique , on se partage , on cherche de l'un & de l'autre côté à lier sa

partie de la manière la plus avantageuse , on parvient à l'égalité des forces par les efforts mêmes qu'on fait pour se procurer la supériorité : ainsi le système de la Balance n'est qu'un système de contention & de guerre , qui rend à la vérité les guerres inutiles , mais qui les fait renaître sans cesse. C'est beaucoup cependant qu'il rende les guerres inutiles & les conquêtes impossibles ; car par cela seul l'absurdité de la guerre est démontrée , il ne s'agit plus que d'ouvrir les yeux & de faire usage de la raison.

Voilà donc d'abord plusieurs différences essentielles entre les Peuples Barbares & les Peuples policés, relativement à la guerre.

1°. Les Peuples Barbares , par leur qualité même de Barbares , sont plus propres à la guerre , non pas qu'ils sachent mieux la faire , car ils ignorent les Arts , & l'Art de la guerre

comme les autres ; mais ils aiment mieux la faire , & ils ne savent pas faire autre chose.

2°. Les Peuples Barbares n'ont rien à perdre du côté du commerce & des Arts , qu'ils ne connoissent point.

3°. La Politique extérieure n'existant pas pour les Barbares , ou n'ayant à leur égard qu'une très-foible influence , ne met point d'obstacle à leurs conquêtes , comme à celles des Peuples policés.

4°. Il est encore d'autres différences qui rendent les Peuples Barbares plus propres à la guerre que les Peuples policés. On a remarqué que chaque homme en particulier a un sentiment de sa foiblesse , qui l'avertit du besoin qu'il a des autres , & qui le porte à la paix & à la bienfaisance ; qu'au contraire , les Nations , les Corps , tout ce qui agit collectivement & par des forces com-

munes, a un sentiment faux & exagéré de ces forces, qui le trompe, & qui lui fait adopter plus aisément des principes de guerre & de violence. Or, ce sentiment excessif de ses forces est bien plus grand chez un Peuple Barbare que chez un Peuple policé. Un Peuple Barbare qui a les armes à la main, croit pouvoir soumettre tout l'Univers, & ne voit ni terme ni obstacle à ses conquêtes. Ce sentiment naît de l'ignorance. Chez les Corps, chez les Nations en général, il vient de ce que chaque homme en particulier ne fait pas bien précisément ce qu'il hasarde, ni quelle sera sa contribution à la mise commune; il ne le voit pas du moins aussi distinctement que dans les entreprises qui lui sont personnelles, & qui roulent sur lui seul dans toutes leurs conséquences. Ce même sentiment chez les Peuples Barbares tient à l'ignorance

de l'état des forces respectives , & de la proportion des moyens aux entreprises. Chez les Peuples policés , l'état des forces respectives est connu , tout est comparé , tout est calculé ; on fait à peu près ce qu'on peut , & ce que peuvent les autres ; ou , s'il est dans la comparaïson des forces respectives quelques détails qui se refusent au calcul , l'opinion à cet égard tient lieu de certitude , & on fait au moins qu'en dernière analyse , la Puissance qui , par un agrandissement sensible , changeroit l'état actuel des forces connues , & romproit l'équilibre , verroit s'élever contre elle , par l'action continuelle & toujours variée de la Politique , de nouvelles combinaïsons de forces auxquelles elle seroit obligée de céder.

5°. Enfin les changemens arrivés dans l'Art militaire , par le progrès même des connoissances , ont sub-

titué par-tout les procédés des Arts à l'action de l'homme & aux facultés personnelles. Parmi nous, le plus brave Soldat est une machine obéissante, obligée de suivre les mouvemens imprimés à tout le corps, & ne pouvant rien par elle-même ; la valeur aujourd'hui est la résolution ferme, froide & inébranlable de mourir sans défense & sans vengeance dans notre poste, si la mort vient nous y chercher. Chez les Barbares, au contraire, chez les Héros qui leur succèdent immédiatement, & chez les Chevaliers qui ont remplacé les Héros, la valeur étoit la confiance qu'un homme avoit dans sa force & dans son adresse, qualités alors fort exercées : en un mot, autrefois c'étoient les hommes qui faisoient la guerre, aujourd'hui c'est l'artillerie (1).

(1) Pline, en parlant de l'usage des flè-

Et de là résultent de nouvelles raisons d'éviter la guerre.

1°. Elle est plus aisée à réduire en calcul, elle s'y réduit même presque nécessairement ; au lieu que les qualités personnelles sont susceptibles de combinaisons & de modifications qui se refusent au calcul : un homme & un homme sont quelquefois des grandeurs incommensurables ; Achille chez les Grecs, Bayard chez les François, valoient presque seuls une armée ; mais le produit des Arts & les frais qu'ils entraînent sont connus. Quand deux Nations entrent en guerre, si on les suppose isolées, si on suppose que la Politique extérieure ne prenne aucune part à

ches, se plaignoit que nous eussions donné des ailes au fer, pour que la mort parvînt plus promptement jusqu'à l'homme. *Ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus pennasque ferro dedimus.* (Plin. liv. 34, c. 14.) Qu'eût-il dit de notre artillerie ?

leur querelle , le calcul est tout fait , toutes deux seront ruinées , & la plus pauvre sera écrasée.

2°. Mais comme la Politique vient toujours au secours du plus foible , & lui fournit l'argent & les autres moyens de guerre (toujours évaluables en argent) qui lui manquent , l'équilibre se rétablit , la guerre se prolonge , les deux Nations ennemies sont également ruinées , aussi bien que celles qui sont venues se mêler de la querelle. Tout cela n'est-il pas fort sensé ?

3°. Voilà pour ce qui concerne les Nations en général. Si l'on considère les Guerriers en particulier , ceux qui ont leurs ressources en eux-mêmes , ceux qui ont un sentiment de leur supériorité , qui les trompe peut-être , mais qui les anime & les rassure , doivent avoir plus d'ardeur pour la guerre que ceux qui se sentent entièrement abandonnés au

hasard , & qui sont obligés d'attendre dans leur poste , sans passion & sans mouvement , une mort peut-être inévitable. C'étoient les hommes qu'on craignoit autrefois ; aujourd'hui ce sont les boulets & les bombes que l'on craint , d'autant plus qu'on ne peut ni les éviter ni les prévenir , & qu'encore un coup il faut les attendre. Les Hercules , les Achilles n'auroient aujourd'hui aucun avantage ; il ne faut plus qu'être résigné à la mort dans un champ de bataille , comme Socrate l'étoit dans sa prison , dont il ne voulut pas sortir : autrefois on combattoit pour la vie & pour la gloire , aujourd'hui on meurt pour l'honneur ; on agissoit , & on comptoit sur son action , aujourd'hui on est purement passif ; on étoit guerrier , on est victime ; on avoit plus de valeur , on a aujourd'hui plus de fermeté. Mais il résulte de là , que

les Nations doivent trouver dans la guerre plus de désavantage , & les Guerriers moins de plaisir ; que ceux-ci par conséquent doivent s'y porter avec moins d'ardeur.

De plus , la guerre , pour les Barbares , est d'une facilité qui semble inviter à la faire. Rien ne les arrête , par-tout un pays ouvert , point de places fortes , peu de villes murées ; un siège n'est qu'une escalade , une guerre qu'une incursion ; une bataille décide d'une conquête , & quand l'agresseur est vaincu , s'il est parti d'un pays pauvre , il ne craint point de représailles. Chez les Nations policées , la guerre est un Art , & le résultat d'une multitude d'Arts. Par-tout des barrières & des obstacles ; tout exige du temps , des efforts , des dépenses , du talent ; une bataille ne décide rien ; il en coute davantage au plus habile Général pour gagner une

lieue de terrain , qu'à un Barbare pour conquérir un vaste Empire.

La guerre des Peuples Barbares a encore un autre avantage sur la guerre des Peuples policés , ou plutôt celle-ci a un autre désavantage , relativement à la personne des Rois. Chez les Barbares , le Roi n'est qu'un Chef , la Nation n'est qu'une armée ; le Roi fait toujours la guerre en personne , & s'il est tué ou pris , un autre lui succède , & la Nation ne reste point sans Chef. Chez les Peuples policés , le Roi est une personne sacrée , pour laquelle il faut mourir , & qui , pour le bien de l'Etat , doit n'être point exposée aux hasards de la guerre. Pour un Roi Barbare , combattre c'est gouverner. Un vrai Roi a bien d'autres devoirs qui lui interdisent cette fonction (1). Si , malgré ses de-

(1) *Cum plerique arbitrentur res bellicas*

voirs & malgré le vœu public , il veut aller en personne à la guerre , la gloire des armes lui paroît donc assez belle pour qu'il veuille en courir les risques. Ces risques sont la mort & la captivité. Si le Roi meurt à la guerre , l'Etat peut être perdu ; si le Roi est pris , l'Etat est en combustion , & après une longue anarchie , la rançon du Roi est le sacrifice d'autant de Provinces qu'il plaît au vainqueur d'en exiger. Si on établit , comme on a voulu le faire , la maxime Machiavelliste : *Que les traités faits en prison n'obligent point* ; on ne fera que rendre les guerres plus cruelles & les Rois plus malheureux : tout Roi qui tombera entre les mains de l'ennemi , doit s'atten-

maiores esse quam urbanas , minuenda est hac opinio. Cic. de Offic. lib. 1, cap. 22. On peut voir dans tout ce Chapitre 22 , les raisons pour lesquelles Cicéron donne la préférence aux Législateurs sur les Héros guerriers.

dre à la mort, ou bien à une captivité éternelle. C'est donc une folie aux Rois de faire la guerre par eux-mêmes. Mais sans cette folie, les Rois Barbares ne croyoient pas pouvoir décemment ordonner aux autres de la faire ; ils ne croyoient pas pouvoir, pour leurs querelles personnelles, ou pour des intérêts imaginaires de l'Etat, envoyer leurs sujets à la boucherie, sans les y conduire eux-mêmes. Ils aimoient la guerre, ils la faisoient en personne, ils la faisoient véritablement, en Soldats, au péril de la vie & de la liberté : tels étoient, non seulement la foule des Rois guerriers & Barbares, mais les Clovis, les Charlemagne ; tels furent, dans des temps postérieurs, les Jean, les François I^{er}. , les Henri IV, les Gustave, les Charles XII. Les bons Rois sont ceux qui n'aiment ni à faire la guerre ni à la faire faire aux autres, & qui

ne

ne croient jamais avoir des sujets de trop. Dans tout ce qui vient d'être dit , nous exceptons le cas unique d'une guerre légitime , nécessaire , c'est-à-dire d'une guerre purement défensive ; alors tout Citoyen doit au besoin devenir Soldat , & personne ne peut être dispensé de défendre la Patrie attaquée & son Roi insulté.

Des personnes éclairées pensent que l'influence des Arts sur l'Art de la guerre , que les progrès de l'Artillerie , par exemple , pourroient amener naturellement la pacification générale , en démontrant la certitude ou l'impossibilité du succès , & en soumettant les événemens au calcul par l'évaluation des forces. Diverses raisons m'empêchent de le croire.

1°. Le jeu de la Politique fera varier sans cesse , par les négociations & les intrigues , la somme des forces respectives.

2°. Les découvertes de détail , les ressources imprévues des talens particuliers , les divers degrés d'industrie dans la manière d'employer les mêmes Arts , se refuseront au calcul , comme les divers degrés de valeur s'y refusoient autrefois.

3°. Le génie des Généraux , l'activité , la vigilance , les intelligences , les surprises , peuvent encore procurer des avantages difficiles à évaluer. N'y eût-il que les caprices de la Fortune , ils peuvent démentir tous les calculs.

De plus , les mœurs peuvent mettre entre deux Nations , d'ailleurs égales , une différence infinie , qui ait sur le produit même des Arts une influence générale. Supposons , en effet , une de ces deux Nations aimant encore l'honneur & la Patrie , & l'autre entièrement corrompue par le luxe & par l'intérêt personnel. Chez celle-ci , l'avidité des

subalternes , la négligence ou la connivence des Supérieurs , l'habitude & le principe de tout faire à grands frais & avec perte , multiplieront les dépenses , & l'objet ne fera point rempli ; les provisions ne feront point faites ou le feront mal , les armes feront mal forgées , les canons mal fondus , la poudre mauvaise , tout sera d'une qualité défectueuse , rien ne servira au besoin : l'autre Nation aura pourvu à tout , & usé de toutes ses ressources. Ainsi l'égalité apparente du calcul laissera subsister entre elles , même dans les objets soumis au calcul , des différences inappréciables , sur lesquelles l'ambitieux qui voudra faire la guerre , se fera toujours illusion , & qui nourriront toujours en lui les erreurs de l'espérance. Ce n'est donc point , à ce qu'il nous semble , de ce côté-là qu'il faut attendre la paix durable que nous cherchons ; elle

ne peut être que le fruit de la réunion de toutes les Puissances contre celle qui voudra faire la guerre & troubler l'ordre établi.

Quant aux découvertes particulières qu'on peut faire dans les Arts relatifs à la guerre, elles ne sont ici d'aucune considération ; l'avantage qu'elles peuvent procurer à la Nation inventrice , est tellement momentané , qu'il peut être regardé comme nul : un secret important n'en est pas long-temps un pour les ennemis , pour les rivaux , pour les voisins ; l'intérêt , qui l'a fait trouver , le fait bientôt publier ; & s'il en étoit autrement, bien loin que la paix y gagnât quelque chose, la supériorité qu'une découverte donneroit à la Nation inventrice sur toutes les autres , ne serviroit qu'à perpétuer la guerre, par l'abus que cette Nation voudroit toujours faire de son avantage exclusif. Les Es-

pagnols , dans leur fureur d'exterminer , laisserent-ils aux Américains le temps de se soumettre volontairement à une Puissance que l'art de traverser les mers , de dompter les chevaux & de donner la mort à une distance immense , leur annonçoient comme hors de toute proportion avec leurs foibles moyens de défense ? Leurs cruautés ne réduisirent-elles pas ces malheureux à faire l'essai de leur foiblesse & de leur désespoir contre la force de leurs oppresseurs ? Mais voici une observation qui ne paroît point avoir été faite. S'il y eut jamais une découverte qui dû rompre tout équilibre entre la Nation inventrice & les autres , c'est celle de la poudre à canon : or , cette découverte a eu des commencemens si obscurs , qu'on ne fait précisément ni quel fut l'inventeur , ni quelle est l'époque de l'invention , & qu'on ne trouve dans l'Histoire presque

aucune trace de l'effet prodigieux qu'elle a dû produire. On nous parle de canons qui ont contribué à faire gagner aux Anglois la bataille de Crécy ; mais on ne trouve ce fait dans aucun Auteur ni Anglois ni François de ce temps-là : il est rapporté par le seul Villani, Auteur Italien, que cette qualité d'étranger peut faire soupçonner d'avoir été mal instruit d'un fait sur lequel les deux Nations intéressées ont gardé le silence. Il paroît que dans le temps de cette découverte, on fut bien éloigné d'en sentir & les avantages & les inconvéniens ; que long-temps encore après cette même découverte, on préféroit l'ancienne artillerie à la nouvelle, & que celle-ci n'a prévalu qu'à la longue, & qu'après avoir reçu de grands accroissemens.

Quoi qu'il en soit, personne aujourd'hui n'a véritablement intérêt à la guerre ; les Peuples savent qu'ils

n'en doivent attendre que des impôts & de l'oppression ; les Rois pourroient apprendre de l'Histoire , que l'excès des impôts , suite nécessaire des guerres , est la source la plus féconde des révoltes & des fédérations : ils peuvent d'ailleurs se rendre le témoignage , que l'accroissement de leur Empire , en le supposant possible , n'ajoutera rien à leur bonheur , & pourra nuire au bonheur des Peuples , en divisant les soins du Gouvernement ; que l'acquisition d'une Province , en supposant qu'on pût la conquérir & la conserver , ne vaut jamais ce qu'elle a coûté. Avant de songer à conquérir , ne faudroit-il pas s'assurer d'avoir tiré de son pays tout le parti possible en tout genre ? Les Conquérans ressemblerent trop à un riche , mauvais économe , qui acheteroit ou envahiroit toutes les terres de ses voisins , pour les laisser sans culture

ainsi que les siennes. Les Ministres, s'il leur étoit donné de connoître leurs vrais intérêts, verroient qu'il leur importe toujours de ne point faire la guerre, parce que, si, en temps de paix, ils ont contre eux leurs propres fautes & les intrigues de leurs ennemis, en temps de guerre ils ont de plus contre eux les événemens. Richelieu menoit Louis XIII à la guerre pour l'enlever aux cabales de la Cour, & du camp même de Louis XIII partoient des intrigues continuelles pour perdre Richelieu; & les Mécontents, qui, sans la guerre, n'auroient point trouvé d'appui hors du Royaume, signoient des traités avec l'Espagne. Les vicissitudes de la guerre, la perte de la Catalogne & du Portugal, firent chasser ce fameux Comte Duc d'Olivarès, le Richelieu de Madrid: au contraire, Dom Louis de Haro rendit son crédit inébranlable, en

le fondant sur la paix, & en méritant que son Maître le distinguât des autres Ministres par ce surnom *de la Paix* (1), dont il lui fit un titre d'honneur. L'Europe s'unit pour demander le renvoi du Cardinal Alberoni, parce que les intrigues d'Alberoni troubloient l'Europe; la paix importe à tous.

Qui pourroit, encore un coup, avoir intérêt à la guerre? Les Peuples: la guerre les opprime. Les Rois? la guerre trouble leur repos & ruine leur Etat. Les Ministres? la guerre creuse un abîme de plus sous leurs pas. La guerre ne profite & ne plaît qu'à quelques Généraux qui veulent s'illustrer ou s'enrichir, & à quelques

(1) Philippe V, Roi d'Espagne, donna de même le titre de Marquis *de la Paz* à Don Juan Bautista Orendain, pour avoir négocié le traité de Vienne, du 30 Avril 1725, qui parut alors avoir réconcilié la Branche de Bourbon d'Espagne avec la Maison d'Autriche.

subalternes qui veulent s'avancer , c'est-à-dire qui espèrent voir périr leurs concitoyens & leurs amis , & rester seuls pour en hériter. C'est à ce vœu secret & coupable , qu'on sacrifie le bonheur public & la paix des Nations.

J'ai dit que la guerre , dans son principe , tient aux passions. C'est encore ce qui est plus vrai chez les Peuples Barbares que chez les Peuples policés ; la cupidité , le désir du butin anime les premiers , & l'esprit de guerre , si puissant chez eux , fait naître une foule de rivalités de Nation à Nation , de Souverain à Souverain , de Général à Général , & même d'homme à homme. Sous notre première Race, les Rois d'Austrasie & ceux de Neustrie, & leurs Maires du Palais, étoient tous rivaux. En Angleterre , l'héptarchie ne fut qu'une anarchie universelle , qu'un chaos de guerres &

de fureurs ; ces Rois , entassés les uns sur les autres , se détestoient & se déchiroient tous : il en étoit de même de l'Espagne , divisée en une multitude de petits Royaumes Barbares , tous voisins & ennemis ; il n'est pas bon aux Rois de se voir si souvent , & de se ferrer de si près. Dans l'état actuel de l'Europe , les Cours des Rois , placées à une distance convenable , n'agissent les unes sur les autres que par les intérêts généraux de la Politique , non par les intrigues particulières , ni par les passions personnelles : il est bien rare que la guerre naisse aujourd'hui des passions ; on n'a pas même ce motif ni ce prétexte pour la faire. Le dirai-je ? On la fait par routine , par préjugé , parce qu'on la faisoit autrefois , parce qu'il est d'usage , après quelques années de paix , de rentrer en guerre , même sans objet , parce qu'on n'ose ni se croire

ni se montrer plus raisonnable que ses prédécesseurs , parce que la guerre a fait long-temps l'admiration des Peuples stupides , comme l'occupation des Peuples Barbares : on la fait enfin , comme Catilina & ses complices commettoient des meurtres & des assassinats , pour s'y exercer , pour n'en pas perdre l'habitude , *ne per otium torpescerent manus.*

Lorsque l'Abbé de Saint-Pierre envoya au Cardinal de Fleury son projet de paix perpétuelle & de diète Européenne , avec cinq articles préliminaires , le Cardinal lui répondit :
 « Vous avez oublié un article essentiel ,
 « c'est d'envoyer une troupe de Mission-
 « naires pour disposer à cette paix &
 « à cette diète le cœur des Princes

Eloges lus dans les séances publ. de l'Acad. Franç. éloge de l'Abbé de Saint-Pierre.

» *contra* dans ». Rien n'est beau
 » que le vrai , ajoute un Philosophe
 très-éclairé ; » le malheur de ces
 » projets métaphysiques pour le

„ bien des Peuples , c'est de suppo-
 „ ser tous les Princes équitables &
 „ modérés , c'est-à-dire , de supposer
 „ à des hommes tout-puissans , pleins
 „ du sentiment de leur force , sou-
 „ vent peu éclairés , & toujours af-
 „ fiégés par l'adulation & par le
 „ mensonge , des dispositions que
 „ la contrainte des Loix & la crainte
 „ de la censure inspirent même si
 „ rarement à de simples particuliers.
 „ Quiconque , en formant des en-
 „ treprises pour le bonheur de l'hu-
 „ manité , ne fait pas entrer dans
 „ ses calculs les passions & les
 „ vices des hommes , n'a imaginé
 „ qu'une très-louable chimère «.

Voilà certainement ce qu'on a pu
 dire de plus raisonnable contre le sys-
 tème de l'Abbé de Saint-Pierre. Sans
 doute tout Législateur , qui , dans le
 grand problème de la meilleure ma-
 nière possible de gouverner les hom-

mes, ne fera point entrer le jeu des passions, eût-il calculé tout le reste avec une précision mathématique, n'aura fait que de faux calculs ; mais, en vérité, c'est faire trop d'honneur à ceux qui entreprennent la guerre, que de leur supposer les motifs injustes, mais toujours pressans, que fournissent les passions : ils font la guerre, comme nous l'avons dit, par routine, en cédant aux importunités de ceux qui veulent s'avancer, & aux magnifiques promesses des donneurs de projets. Les Rois & les Ministres ne se soucient le plus souvent, ni de la guerre, ni de ce qui en est l'objet ; ils n'ont pas la moindre colère, pas même la moindre humeur contre les Rois & les Peuples qu'ils vont tâcher d'exterminer. Nos guerres sont des combinaisons froides & toujours fausses, des calculs, des spéculations tranquillement atroces, des

systèmes, des rêves, & ce ne sont pas *les rêves de gens de bien*. Quant au Peuple, comme souvent il ne fait ni le vrai motif, ni l'objet de la guerre, il est absolument sans passion : il est vrai qu'on cherche à lui en inspirer ; on l'échauffe par des manifestes ; on réveille en lui la vanité nationale ; on lui exagère les torts & la foiblesse de l'ennemi, les forces & les ressources de la Nation ; on lui montre la possibilité, l'utilité des conquêtes, l'infailibilité des succès ; on l'étourdit, on l'enivre, pour qu'il sente moins le poids des impôts dont on va l'accabler (1), l'amertume des pertes & des sacrifices de toute espèce que la guerre entraîne ; on tâche de le rendre complice des fureurs dont il

(1) On ne savoit pas, avant 1777, qu'une guerre sans impôts pendant cinq ans fût une chose possible.

va être la victime , & on y réussit. Toute Nation qui commence la guerre (nous parlons des Nations policées) , semble saisie d'un esprit de vertige ; la folie dure autant que la guerre , & s'augmente par les évènements mêmes de la guerre. L'alternative perpétuelle & nécessaire de revers & de succès , la réciprocité de ravages & de ruines , l'accumulation d'impôts & de charges de toute espèce , fruit ordinaire de la guerre : elle oublie tout , elle ne voit plus qu'une suite infaillible de triomphes ; comment pourroit-elle ne pas toujours vaincre ? Comment l'ennemi pourroit-il résister ? Elle répète sans cesse :

C'est à nos ennemis de craindre les combats ;
A nous de les chercher (1).

Ce délire de présomption gagne jusqu'aux esprits les plus éclairés. Louis XIV , en se rendant Juge su-

(1) La Fontaine , Liv. 7 , Fable 18.

prême dans sa propre cause par l'érection des Chambres de réunion, en poursuivant ses hostilités & ses conquêtes en pleine paix, soulève de nouveau contre lui toute l'Europe, la Ligue d'Ausbourg se forme, & Racine dit :

Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil,
Ils viennent se briser contre le même écueil.

En 1692, Louis XIV, ou le Maréchal de Luxembourg, prend Namur à la vue d'une armée de cent mille hommes qui ne peut l'en empêcher : Boileau fait sur cet événement une mauvaise Ode, dans laquelle il insulte, comme François, au Roi d'Angleterre, à l'Electeur de Bavière ; & joignant sa guerre particulière à la guerre générale, il n'oublie pas d'insulter, comme Poëte, aux Perrault & aux Fontenelle. En 1695, le Roi Guillaume reprend Namur à la vue d'une armée de cent mille hommes, & l'Ode

retombe sur son Auteur. Voilà nos guerres , même dans toute leur gloire , & voilà les flatteries insensées par lesquelles nous les entretenons. Bien partager la folie nationale , c'est ce qu'on appelle être Citoyen. Ah ! le vrai Citoyen , c'est celui qui avertit ses frères de leurs folies & de leurs erreurs ; c'étoit Horace , lorsqu'il crioit aux Romains :

*Quò , quò , scelesti , ruitis ? Aut cur dexteris
Aptantur enses conditi ?*

Parumne campis atque Neptuno super

Fusum est Latini sanguinis (1) ?

Quant aux prétextes , ils sont toujours les plus beaux & les plus nobles du monde ; rien de si édifiant qu'un manifeste. Point d'a-

(1) » Où courez-vous , coupables insensés ?
» Pourquoi ces armes ? Les campagnes &
» les mers ont-elles vu couler trop peu de
» sang Romain « ?

gresseur ; on ne fait jamais que se défendre ; on ne fait la guerre que pour n'avoir point à la faire ; on n'a en vûe que la gloire & le bonheur du Peuple en l'opprimant.

Si par ces passions, qui doivent, dit-on , perpétuer la guerre , on entend l'erreur de quelques Ministres qui croient avoir intérêt de la faire ; je répondrai en citant sans cesse à ces Ministres , d'un côté, l'exemple de Dom Louis de Haro ; de l'autre, celui du Duc d'Olivarès, du Cardinal Alberoni , celui même du Cardinal Mazarin ; j'observerai que les troubles de la Fronde , qui chassèrent deux fois de la France ce dernier Ministre , eurent pour origine & pour cause quelques impôts qu'une longue guerre avoit rendus nécessaires.

Il est vrai que les Ministres ne voient jamais leur destinée écrite dans celle de leurs semblables ; il

leur est toujours révélé qu'ils resteront toujours en place, & qu'ils n'ont rien à craindre ni des Rois ni des Peuples ; ils sont tous , plus ou moins , comme Anne d'Autriche , qui , après tous les mouvemens de la Fronde , rioit quand on paroissoit redouter quelques mouvemens dans le Peuple. Les Ministres , au lieu de voir pour eux dans la guerre une source de disgrâce , y voient plus d'importance pour eux , & plus de promotions à faire. Sans doute , & c'est-là , comme nous l'avons dit , le seul motif de guerre qui nous reste. Plus de promotions à faire , plus de places à donner , c'est-à-dire , plus d'occasions de faire cent mécontens & un ingrat. Mais cet intérêt n'est pas le même pour tous les Ministres. Si un Ministre de la guerre , par exemple , croit avoir intérêt de faire la guerre ; la gloire du Ministre des Affaires étrangères ,

& l'intérêt du Ministre des Finances, font certainement d'entretenir la paix. Colbert, pour s'opposer aux projets belliqueux de Louvois, faisoit célébrer la paix par Boileau. Mais si le Ministre qui a le crédit prépondérant veut la guerre, quel remède à cet inconvénient ? Aucun, sinon d'avertir les Rois d'avoir pour suspect quiconque propose la guerre, parce que l'intérêt général étant évidemment de vivre en paix, l'intérêt contraire ne peut être qu'un intérêt particulier, toujours mal entendu.

Nous le répétons ; le Ministre veut faire une promotion, & tous les Militaires veulent y être compris. Voilà les motifs de nos guerres, voilà les passions qui les font naître. C'est du duel & des querelles particulières, que tout ce qu'on dit de la guerre est malheureusement vrai. Ce sont réellement des passions presque

invincibles qui les entretiennent. Quand toutes les raisons contre le duel sont dites (& elles sont toutes sans réplique), quand on a bien lu le Traité de la tranquillité de l'ame, ou quelque éloquent Sermon sur le pardon & le mépris des injures; d'un côté, le préjugé du point d'honneur, foiblesse éternelle des hommes braves; de l'autre, l'impatience & la colère qu'excitent la violence d'un brutal ou la perversité d'un ennemi, peuvent emporter au delà des bornes; l'idée seule de l'insulte est insupportable, & fait tout oublier. Mais la guerre des Peuples policés n'est presque jamais, encore un coup, qu'un froid & faux calcul, qu'une vieille duperie, qu'une routine barbare.... Les termes qui la caractériseroient mieux, ne sont pas du style de l'Histoire.

Deux causes contribuent principalement à entretenir l'erreur, que

la guerre est le produit des passions. L'une est l'absurdité même de la guerre, & l'évidence des raisons qui la combattent : on est persuadé qu'un usage si horrible & si absurde n'existeroit plus depuis long-temps, s'il ne tenoit essentiellement aux foibleesses de l'humanité ; & , dans cette supposition, on le laisse subsister : mais qu'on s'examine bien lorsqu'on entre en guerre, qu'on se demande si on sent un besoin ou même un désir bien pressant de la faire, on verra qu'on ne fait que suivre la routine. L'autre cause est qu'en effet les guerres des Peuples Barbares, & , parmi nous, les guerres civiles & les guerres de Religion, ont réellement quelques passions pour principe. On part de là, & , sans examen, on étend ce principe aux guerres ordinaires ; & cependant, s'il y a une espèce de guerre qu'on croye éteinte pour toujours parmi nous,

ce font les guerres de Religion (en quoi on se trompe peut-être) , & on regarde les guerres sans objet comme devant être éternelles ! Avouons que les Nations policées , convaincues de l'inutilité & de l'absurdité de la guerre , ne font , en continuant de la faire , que les imitatrices superstitieuses des Nations Barbares , qui ne sentent point cette absurdité , & pour qui la guerre n'a pas toujours la même inutilité.

Mais , dit-on , si nous cessons de faire la guerre , l'esprit militaire s'affoiblira & se perdra ; & si un voisin ambitieux & aguerri vient nous attaquer , comment nous défendrons-nous ?

Je réponds : 1°. que quand on propose de substituer la raison à la violence , la paix à la guerre , & les communications du commerce aux pirateries & à la destruction , on ne propose pas à une Nation de se consacrer

facrer seule à la paix parmi tant de Nations guerrières , & de devenir une colombe au milieu des vautours ; ce sont toutes les Nations qu'on invite à ouvrir les yeux sur l'intérêt commun , & à réunir toutes leurs forces militaires contre l'ambitieux qui voudroit troubler la paix.

2°. A tout évènement , au milieu même de la paix , on peut & on doit exercer ses guerriers dans les Arts de la guerre , comme Xénophon , dans la Cyropédie , le recommande par l'exemple de son héros.

Metuensque futuri ,

In pace , ut sapiens , aptarit idonea bello.

Horat. sat. 2 , lib. 2.

» Soyez guerrier , dit Isocrate à Nicoclès , » par l'habileté dans le » métier des armes , & par un ap- » pareil de guerre capable d'inti- » mider vos ennemis ; mais paci-

» fique par inclination , & par une
» rigide exactitude à ne rien pré-
» tendre & à ne rien entreprendre
» d'injuste «. On pourroit disputer
ici contre Isocrate sur cet appareil
de guerre qu'il demande , & qui
n'auroit d'autre effet que d'obliger
les ennemis à en étaler un pareil ;
ce qui entretiendrait l'état de guerre
au milieu de la paix , & forceroit
toutes les Nations de se ruiner à
l'envi. » Si-tôt qu'un Etat augmente
» ses troupes, dit M. de Montesquieu,
» les autres soudain augmentent les
» leurs ; de façon qu'on ne gagne
» rien par-là que la ruine commune.
» Chaque Monarque tient sur pied
» toutes les armées qu'il pourroit
» avoir , si ses Peuples étoient en
» danger d'être exterminés : & on
» nomme paix cet état d'effort de
» tous contre tous. Aussi l'Europe
» est-elle si ruinée , que les particu-
» liers qui seroient dans la situation

„ où sont les trois Puissances de
 „ cette partie du Monde les plus
 „ opulentes , n'auroient pas de
 „ quoi vivre.... Bientôt , à force
 „ d'avoir des Soldats, nous n'aurons
 „ plus que des Soldats, & nous ferons
 „ comme des Tartares “ (1).

Au reste , qu'on fasse tout ce qu'exige Isocrate ; qu'on ne prétende, qu'on n'entreprenne jamais rien d'injuste , & on verra que tout cet appareil de guerre deviendra inutile ; mais il est toujours utile d'exercer les Guerriers.

3°. Rien n'empêcheroit même les Nations pacifiques d'envoyer leurs Guerriers s'exercer & s'instruire chez les Nations qui persisteroient à faire la guerre , comme Turenne s'étoit formé dans les Pays-Bas sous le Prince Maurice , en Allemagne sous le Duc de Saxe-Weymar , & d'imi-

(1) Esprit des Loix , liv. 13 , chap. 17.

ter la sage politique des Suisses , qui font la guerre pour tous ceux de leurs Alliés qui veulent la faire , mais qui ne la font jamais pour leur propre compte.

» Il faut , dit M. de Fénélon , avoir
 » soin , pendant la paix , de multi-
 » plier le Peuple. Mais de peur que
 » toute la Nation ne s'amollisse &
 » ne tombe dans l'ignorance de la
 » guerre , il faut envoyer dans les
 » guerres étrangères la jeune No-
 » bleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour en-
 » tretienir toute la Nation dans une
 » émulation de gloire , dans l'amour
 » des armes , dans le mépris des fa-
 » tiges & de la mort même , enfin
 » dans l'expérience de l'Art mili-
 » taire «.

Télémaque , liv. 12.

» Voici , dit encore M. de Féné-
 » lon , le moyen d'exercer le cou-
 » rage d'une Nation en temps de
 » paix ... les exercices du corps ...
 » les prix qui exciteront l'émula-

» tion , les maximes de gloire & de
» vertu , dont on remplira les ames
» des enfans presque dès le berceau ,
» par le chant des grandes actions
» des héros. Ajoutez à ces secours
» celui d'une vie sobre & laborieuse.
» Mais ce n'est pas tout. Aussi-tôt
» qu'un Peuple allié de votre Nation
» aura une guerre , il faut y envoyer
» la fleur de votre jeunesse , sur-
» tout ceux en qui on remarquera
» le génie de la guerre , & qui se-
» ront les plus propres à profiter de
» l'expérience. Par-là , vous con-
» ferverez une haute réputation
» chez vos Alliés. Votre alliance
» sera recherchée ; on craindra de
» la perdre. Sans avoir la guerre
» chez vous & à vos dépens , vous
» aurez toujours une jeunesse aguer-
» rie & intrépide. Quoique vous
» ayez la paix chez vous , vous ne
» laisserez pas de traiter avec de
» grands honneurs ceux qui auront

» le talent de la guerre. Car le vrai
» moyen d'éloigner la guerre & de
» conserver une longue paix , c'est
» de cultiver les armes , c'est d'hon-
» norer les hommes excellens dans
» cette profession , c'est d'en avoir
» toujours qui s'y soient exercés
» dans les pays étrangers , & qui
» connoissent les forces , la disci-
» pline & les manières de faire la
» guerre des Peuples voisins ; c'est
» d'être également incapable , & de
» faire la guerre par ambition & de
» la craindre par mollesse. Alors
» étant toujours prêt à la faire pour
» la nécessité , on parvient à ne
» l'avoir presque jamais.

» Pour les Alliés , quand ils sont
» prêts à se faire la guerre les uns
» aux autres , c'est à vous à vous
» rendre médiateur. Par-là , vous
» acquérez une gloire plus solide
» & plus sûre que celle des Conqué-
» rans. Vous gagnez l'amour & l'es-
» time des Etrangers. Ils ont tous

» besoin de vous. Vous régnez sur
 » eux par la confiance, comme vous
 » régnez sur vos sujets par l'autorité.
 » Vous demeurez le dépositaire des
 » secrets, l'arbitre des traités, le
 » maître des cœurs.... En cet état,
 » qu'un Peuple voisin vous attaque
 » contre les règles de la justice, il
 » vous trouve aguerri, préparé,
 » mais, ce qui est bien plus fort,
 » il vous trouve aimé & secouru.
 » Tous vos voisins s'alarment pour
 » vous, & sont persuadés que votre
 » conservation fait la sûreté pu-
 » blique «.

Avant de parler ainsi, M. de Fé-
 nélon a étalé tous les maux qu'en-
 traîne la guerre : l'incertitude, le
 malheur même de la victoire, par
 laquelle on se détruit soi-même en
 détruisant ses ennemis, l'Etat épuisé,
 dépeuplé, les terres incultes, le
 commerce troublé, les loix affoi-
 blies, les mœurs corrompues, les

Lettres négligées , la justice & la police succombant sous la licence. Il conclut qu'un Roi , » qui verse » le sang de tant d'hommes , & qui » cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire , ou pour » étendre les bornes de son Royaume , est indigne de la gloire qu'il » cherche , & mérite de perdre ce » qu'il possède pour avoir voulu » usurper ce qui ne lui appartient » pas «.

Télémaque , liv. 14.

Les Militaires seront toujours au premier rang dans l'Etat , ils en font le repos & la sûreté. Défenseurs de la Patrie , quelle reconnoissance , quels honneurs ne leur doit-on pas ? Mais plus leur sang est précieux , plus il doit être ménagé ; si c'est pour eux une gloire d'en être prodigues , c'est pour l'Etat un devoir d'en être avare.

Le *Télémaque* est véritablement le Code de la paix , dont tous nos

Livres pacifiques ne peuvent plus être que le Commentaire. Il ne s'agit plus que de prouver & de confirmer par l'Histoire ce qui est mis en maxime dans ce Poëme politique, le plus utile de tous les Livres, & le plus grand bienfait envers l'humanité (1).

Résumons toute cette doctrine. L'esprit militaire doit être entretenu pour la défense des Nations ; mais l'esprit de guerre doit-être réprimé ou même éteint pour le bonheur du monde. Souvenons-nous de cette belle définition que les Stoïciens faisoient de la valeur : *C'est, disoient-ils, la Vertu combattant pour la Justice* (2).

(1) *Pretiosissimum humani animi opus.*
Plin. lib. 7, cap. 29.

(2) *Virtutem propugnantem pro equitate.*
Cic. de Offic. lib. 1, cap. 19. *Fortes igitur & magnanimi sunt habendi, non qui faciunt, sed qui propulsant injuriam.* Id. ibid.

C'est ce que Lycurgue avoit bien compris ; c'est sur ce plan qu'étoit conçue cette Législation qui fit , dit-on , pendant plus de sept cents ans , le bonheur d'une Nation vertueuse. Je n'examine point s'il est vrai que les mêmes principes de gouvernement ne puissent convenir à un petit Etat & à un grand ; si l'on ne peut pas faire faire à vingt millions d'hommes , ce qu'on fait faire à cent mille , & si l'enthousiasme de la vertu ne se communique point comme la contagion du vice ; cette question meneroit trop loin. Je ne veux qu'observer combien l'esprit militaire & l'esprit de guerre peuvent être aisément séparés. C'est dans cette République où une mère recommandoit à son fils , partant pour l'armée , de revenir *avec son bouclier ou sur son bouclier* (1) ;

(1) C'étoit de cette manière qu'on rapportoit ceux qui avoient été tués.

c'est dans cette République où une autre mère , apprenant la mort de son fils , tué dans une bataille , répondoit : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela* ; où la mère de Pausanias , coupable , portoit des pierres pour murer la porte de l'asile dans lequel il s'étoit réfugié ; c'est dans cette ville qui chassoit de ses murs le Poëte Archiloque pour quelques maximes trop indulgentes à l'égard de la lâcheté ; dans cette République , où nul opprobre n'égalloit celui d'avoir fui à la guerre , où les femmes & les mères de ceux qui étoient revenus de la défaite de Leuctres , envioient les mères & les veuves de ceux qui avoient péri , & n'osoient paroître devant elles ; où les Soldats qui avoient fui , dépouillés des droits du citoyen & de l'homme , étoient obligés de souffrir toute sorte d'outrages , & de porter sur leur visage & dans leurs

vêtemens des monumens publics de leur honte (1) ; c'est dans cette République, où trois cents hommes ar-
rêtoient , au pas des Thermopyles ,
l'innombrable armée des Perles , &
*périffoient pour obéir aux saintes Loix
de Sparte* ; c'est là qu'on évitoit le
crime des conquêtes comme la
honte de la fuite ; c'est là qu'éga-
lement éloigné de l'esprit d'avidité
qui préside aux guerres des Peuples
Barbares , de l'esprit d'orgueil & de
domination qui porte les grands
Rois à la guerre (2) , du petit ef-

(1) Ils étoient exclus des charges & des
emplois ; toute alliance avec eux étoit in-
fame. Quiconque les rencontroit pouvoit les
frapper , & ils étoient obligés de le souffrir.
Ils ne pouvoient porter que des robes sales ,
déchirées , pleines de pièces de diverses cou-
leurs. Il falloit qu'ils se fissent raser la moitié de
la barbe , & qu'ils laissent croître l'autre moitié.

(2) *Id in summâ fortunâ æquius quod va-
liùs. Et sua retinere , privata domûs , de
alienis certare , regiam laudem esse. Tacit.
Annal. l. 15 , c. 1.*

prit de vengeance qui perpétue nos funestes & inutiles guerres , un Peuple tout guerrier ne combattoit jamais que pour la défense de l'Etat ; voilà pourquoi il ne fuyoit jamais. L'amour de la Patrie augmentoit en intensité à proportion du peu d'étendue de la Patrie. Eh ! quel Citoyen ne deviendrait Soldat , quel Soldat ne deviendrait invincible , quand il s'agit de ces intérêts puissans de la Nature & de l'amour ! Le Peuple le plus redoutable sera toujours celui qui , fondant , comme les Spartiates , son bonheur sur la vertu , sa sûreté sur la justice & la modération , bornera toujours la guerre à la défense. Heureuse la Nation qui peut mériter l'éloge qu'Homère fait des Scythes en les appelant *la Nation tres-juste* !

» Les gens qui , par modération , aimant la paix , dit encore M. de Fénélon , sont les plus redoutables dans la guerre ... Le rempart le

» plus sûr d'un Etat , est la justice ,
» la modération , la bonne foi , &
» l'assurance où sont vos voisins ,
» que vous êtes incapable d'usurper
» leurs terres.... La Fortune est ca-
» pricieuse & inconstante dans la
» guerre ; mais l'amour & la con-
» fiance de vos voisins , quand ils
» ont senti votre modération , font
» que votre Etat ne peut être vaincu
» & n'est presque jamais attaqué.
» Quand même un voisin injuste
» l'attaqueroit , tous les autres , in-
» téressés à sa conservation , pren-
» nent aussi-tôt les armes pour le
» défendre «.

Télémaque , liv. 10.

L'horreur des conquêtes étoit si forte chez les Lacédémoniens , que , dans un pays presque environné de la mer , ils refusèrent long-temps d'avoir une marine , de peur que la cupidité ne naquît avec les moyens de la satisfaire. Un Peuple guerrier

qui n'attaque jamais , est donc une chose possible , & c'est assurément une chose bien respectable : aussi Plutarque nous représente-t-il les Lacédémoniens comme des Ministres de paix chez les Nations étrangères , portant par-tout l'ordre avec la concorde , terminant les guerres , apaisant les séditions par leur seule présence. Les Peuples soumis , dit-il , venoient se ranger autour d'un Ambassadeur Lacédémonien, comme les abeilles autour de leur Roi. Tel étoit l'ascendant que le désintéressement , la modération , la justice donnoient à ce Peuple vertueux sur tous les autres Peuples , & qu'il conserva , selon Plutarque , pendant plus de sept cents ans , c'est-à-dire tant qu'il fut fidèle aux Loix de Lycurgue (1).

(1) Nous parlons d'après Plutarque ; cependant, comme les actions démentent quelquefois

C'est ainsi que dans la suite on vit les Rois & les Peuples déposer au pied du Tribunal de Saint Louis leurs prétentions & leurs querelles , & que ce grand Roi devint l'arbitre des Anglois même , dont ses prédécesseurs n'avoient jamais su être que les rivaux. Il dut bien moins cet honneur à la victoire de Taillebourg , qu'au sacrifice généreux & pourtant politique qu'il leur fit de quelques Provinces , justement , mais trop rigoureusement confisquées sur eux par ses pères. Trente-

les principes chez les Peuples aussi bien que chez les individus , nous aurions peine à trouver les Lacédémoniens constamment fidèles à ce plan de modération & de désintéressement que Lycurgue leur avoit tracé ; nous les trouvons même souvent fort tyranniques à l'égard de leurs voisins , & fort injustes dans leurs guerres , comme on peut le voir dans Thucydide ; mais le principe de justice & de modération subsistoit , & l'on y revenoit , après s'en être écarté.

cinq ans de paix entre les deux Nations (chose sans exemple jusqu'alors, & qui l'a été depuis) furent le fruit de ce sacrifice. Voilà la vraie politique. C'est toujours dans la paix qu'il faut chercher la considération, ainsi que le bonheur.

Quant à cette autre petite politique, stupidement malfaisante, pour qui, tromper & nuire, ou même mentir sans pouvoir tromper, & brouiller sans pouvoir nuire, est ce qui s'appelle esprit & adresse; qui veut qu'on s'empresse à semer & à entretenir les troubles chez ses voisins, pour assurer, dit-on, la paix chez soi; qui veut qu'on profite contre eux des temps d'embarras, de minorité, de foiblesse, comme si on étoit sûr de ne se trouver jamais dans le même état, d'être toujours seul puissant, sage & heureux (1), comme si enfin

(1) *Unum mirum tibi restat semper erunt res?
O magnus posthac inimicis risus!*

Horat. satir. 2, liv. 2.

toutes ces petites scélérateſſes imbécilles ne ſe rendoient pas toujours au centuple ; cette politique , qui tient regiſtre de tous les torts des ennemis pour avoir à leur égard les mêmes torts dans la même occaſion , comme ſi rendre toujours injure pour injure, & vengeance pour vengeance, n'étoit pas le moyen de perpétuer l'état de guerre ; cette politique , enſignée par Machiavel , pratiquée par les Louis XI & les Ferdinand , conſacrée par l'uſage vulgaire , n'eſt que le grand art de ſe ruiner en ſ'aviſſant.

J'inſiſte ſur cet article , & je voudrois pouvoir mettre dans tout ſon jour toute la ſtupidité de la mauvaſe foi ; car on ne ſauroit croire à quel point eſt encore générale cette erreur qui encenſe le Machiavelliſme , & qui le fait pratiquer à ceux mêmes que leur caractère en éloigneroit le plus ; c'eſt ſur-tout

dans la politique qu'on trouve de ces gens qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*. On raconte les traits de fourberie de Louis XI, de Ferdinand le Catholique, & de leurs Imitateurs, Rois, Ministres, ou Intrigans subalternes; on rit en les racontant, mais ce rire est d'admiration & d'émulation peut-être, ce rire est un hommage. L'artifice séduit tous les esprits vulgaires par un faux air de finesse, comme le crime hardi les éblouit quelquefois par un faux air de grandeur; mais réfléchissez, voyez si par la nature même des choses le crime & l'artifice peuvent ne pas révolter, s'ils peuvent ne pas entraîner tôt ou tard la perte de ceux qui les emploient; consultez l'Histoire, voyez quel a été dans tous les temps le fruit de cette politique; voyez si elle ne s'est pas toujours tournée contre

ceux qui l'ont suivie ; voyez si le mal qu'on a fait , a jamais produit autre chose que du mal ; voyez s'il peut y avoir de l'esprit ou de la grandeur à travailler ainsi contre soi-même , & à préparer sa perte par les moyens qu'on prend pour affermir sa puissance.

Cette politique frauduleuse n'est toujours que l'esprit de guerre sous une autre forme ; c'est la guerre de cabinet qui prépare la guerre ordinaire , & qui nuit par les négociations , en attendant le moment de nuire par les armes.

Une autre branche de l'esprit de guerre plus funeste encore , est cette même politique appliquée au Gouvernement intérieur. De là , la séparation des intérêts du Peuple & de ceux du Souverain ; de là , l'invincibilité du Prince , l'inaccessibilité du Trône , & le despotisme des Ministres : *Claudentes principem suum* ,

& agentes ante omnia ne quid sciat. Vit. Alexandri Severi.

De là, toutes ces maximes inventées par des Tyrans & répétées par des esclaves : *Diviser pour régner. Qui ne sait pas dissimuler , ne sait pas régner. Ne jamais faire reculer l'autorité.* De là, toutes ces autres phrases tyranniques , qui , pour être vuides de sens , n'en sont que plus dangereuses ; *Raison d'Etat , secrets d'Etat , mystères d'Etat ; circonstances présentes qui exigent , permettent , défendent , &c.* C'est en s'enveloppant des ombres de cette politique mystérieuse & criminelle , que Catherine de Médicis parvint par degrés de l'intrigue à la guerre civile , & de la guerre civile à la Saint Barthelemi. Eh ! pourquoi des mystères ? Triste & funeste folie (1) !

(1) *Vir bonus , inspice , ait , sodes , ô Fama ! quod antè*

Pectus & à tergo mantica nostra gerit.

*Quin nostra tibi nulla domi volo clausa fenestra ,
Iarua nulla tibi , nulla sit arca tibi.*

Cachez vos crimes , vous y avez intérêt sans doute , & par conséquent vous avez intérêt de n'en point commettre. Mais rendez vos Peuples heureux , & donnez votre secret à tous les Rois. Le Gouvernement ne doit être qu'un système de paix & d'amour qui lie les Sujets au Souverain , comme des enfans à leur pere. La Politique malfaisante est le grand art d'être détrôné.

Le même esprit de guerre , appliqué à la Religion & à la Théologie , nous a valu l'Inquisition & le fléau des persécutions , toujours si fréquentes & si cruelles dans les pays mêmes qui croient rejeter l'Inquisition.

Enfin l'esprit de guerre appliqué aux connoissances humaines , a troublé la paisible Littérature , a retardé les progrès de la raison , corrompu ces pures & délicieuses jouissances de l'esprit , qui devoient

être le produit des lumières & des talens , a dégradé la Science & humilié le Génie , a consolé les fots & les méchans de la supériorité des Gens de Lettres , en offrant à des yeux ennemis , ou prévenus , l'indécence de nos combats d'orgueil , le scandale de nos querelles littéraires.

Telles sont les principales espèces d'ennemis que l'esprit de guerre soulève contre le bonheur du genre humain.

Dans la guerre , des Conquérans , fléaux de l'Univers.

Dans la politique extérieure , des fourbes malfaisans qui éternisent les guerres.

Dans la politique intérieure , des Tyrans qui forcent les Peuples à la révolte , en les accablant.

Dans la Religion , des persécuteurs qui la feroient haïr.

Dans les Lettres , des disputeurs

intolérans qui les profanent , & qui convertissent en poison ce que l'Univers a de plus aimable & de plus utile.

Voilà en général les maladies dont Charlemagne avoit à guérir le genre humain.

Mais voyons plus particulièrement dans l'Histoire, quelles mœurs l'esprit de guerre , toujours bien plus fort chez les Peuples Barbares que chez les Peuples policés , avoit introduites dans la France & dans l'Europe.

Parcourons rapidement les temps de notre Monarchie , qui précèdent le règne de Charlemagne.





C H A P I T R E I I

DE L'INTRODUCTION.

Histoire abrégée de la première Race.

C L O V I S.

LES guerres des Peuples Barbares, comme nous l'avons dit , sont moins déraisonnables que les nôtres, parce qu'elles ne sont pas tout-à-fait sans objet ; mais par cela même qu'elles ont un objet , elles sont plus atroces , plus continuelles , plus acharnées ; les Rois ne sont alors que des Généraux d'armée , ou plutôt que des Soldats , Chefs de Soldats , & plus exposés qu'eux à tous les hasards. Dans les batailles , hors des batailles , leur vie est

sans cesse menacée ; & c'est peut-être là le caractère le plus frappant qui distingue les guerres des Peuples Barbares (1).

Greg. Tur.
liv. 2.
Fredeg. Epi-
tom. c. 15.
Gest. Franc.
c. 19.
Roric. 1. 2.

486-7-8.

Clovis monte sur le trône ; il a un rival dans Siagrius , fils de ce Comte Gilles , qui avoit été le rival de Childéric , père de Clovis : ainsi il y avoit entre les deux Chefs une rivalité déjà héréditaire , à laquelle se joignoit une rivalité nationale ; car Siagrius , ainsi que le Comte Gilles , étoit Gouverneur dans la Gaule pour les Romains , que les François chassoient alors de la Gaule. Clovis défait Siagrius près de Soissons ; le vaincu va chercher un asile auprès d'Alaric , Roi des Visigoths ; Clovis menace Alaric , se fait livrer Siagrius , se sert de Siagrius lui-même pour engager ses

(1) *Ad generum Cercris sine cade & vulnere
pauci*

Descendunt Reges & siccâ morte tyranni.

Juvenal , satire 10.

Sujets à remettre toutes ses places comme le prix de sa liberté, lui fait ensuite trancher la tête, &, par ce mélange de fraude & de violence, met fin dans la Gaule à la domination déjà bien ébranlée des Romains, qui duroit depuis Jules Cesar.

On fait l'histoire du vase de Soissons, & la vengeance que prit Clovis de l'insolence du Gendarme qui avoit donné un coup de hache sur ce vase; Clovis, dans une autre occasion, l'ayant trouvé en faute sur des choses qui concernoient le service militaire, lui fendit la tête d'un coup de hache, en lui disant : *C'est ainsi que tu frappas le vase de Soissons.* Ce fait, susceptible de diverses interprétations, a donné lieu à différentes opinions sur l'étendue & les bornes de l'autorité royale dans ces premiers temps : pour nous, nous ne considérons que ce qui concerne les mœurs; un Roi qui tue

un de ses Soldats , de sa main , sans jugement préalable , ne révolta personne alors , & inspira , dit Grégoire de Tours , plus de respect que d'horreur.

495.

Dans cette bataille de Tolbiac

Greg. Tur.
Gest. Franc.
c. 37.
Roric. l. 2.

contre les Allemands , où Clovis , prêt d'être vaincu , invoqua le Dieu de sa femme , & promit de le reconnoître s'il étoit vainqueur , le Roi des Allemands resta sur la place , & Clovis victorieux se fit Chrétien. » Ce vœu mercenaire , dit l'Abbé Le Gendre , sembloit » plutôt un marché qu'une prière » qui méritât d'être exaucée «. Tout vœu est-il autre chose dans l'intention de celui qui le fait ?

Les mœurs des autres Peuples qui partageoient encore alors la Gaule avec les Francs , étoient à peu près les mêmes.

Ces Peuples étoient les Bourguignons , qui , outre les Provinces

auxquelles le nom de Bourgogne est resté, possédoient le Lyonois & les Provinces voisines de l'Italie; les Visigoths, qui joignoient à l'Espagne, le Languedoc & d'autres Provinces méridionales de France; les Bretons, qui, chassés de la Bretagne, c'est-à-dire de l'Angleterre, par les Anglo-Saxons, s'étoient établis dans cette Province maritime de France, qui, de leur nom, s'est nommée *Bretagne*, comme l'ancienne Bretagne s'est nommée *Angleterre* du nom des Anglo-Saxons.

Gondioche, Roi des Bourguignons, avoit laissé quatre fils: Gondebaud, Gondégisile, Chilpéric, Gondemar; ils avoient partagé le Royaume de Bourgogne, comme les fils & les petits-fils de Clovis partagèrent depuis le Royaume de France. Les deux aînés firent une ligue pour dépouiller les deux autres; Gondebaud assiégea dans

477. Vienne Chilpéric & Gondemar , brûla ce dernier dans une tour où il se défendoit , fit massacrer Chilpéric & ses deux fils , qui étoient tombés entre ses mains , & jeter sa femme dans la rivière , une pierre au cou.

Chilpéric laissoit deux filles ; Gondebaud leur laissa la vie , & on peut s'en étonner. On peut cependant aussi concevoir cette espèce de politique ; une femme âgée n'étoit bonne à rien ; des fils étoient dangereux ; des filles n'étoient point à craindre , elles n'héritoient pas , & elles pouvoient servir à former des alliances utiles : en effet , une de ces filles épousa Clovis , ce fut la célèbre Reine Clotilde ; l'autre se fit Religieuse.

Gondebaud & Gondégisile , comme on peut le penser , se brouillèrent pour le partage des Etats qu'ils avoient enlevés à leurs frères ; Gon-

dégisile propose à Clovis un traité secret, pour dépouiller Gondebaud & partager ses Etats; Clovis y consent, & par une petite finesse de Barbare, concertée avec Gondégisile, au lieu d'attaquer les terres de Gondebaud, c'est sur celles de Gondégisile qu'il se jette. Celui-ci appelle son frère à son secours; Gondebaud y vient: mais dans une bataille qui se livre près de Dijon sur les bords de la rivière d'Ouche, Gondégisile passe du côté de Clovis; Gondebaud se voyant trahi, s'enfuit dans Avignon; Clovis l'y poursuit, l'y assiège; on négocie; Gondebaud s'engage à payer tribut à Clovis, ne le paie point, lie une intrigue, choisit son temps, surprend Gondégisile dans Vienne, le fait tuer dans une église, malgré le respect des asiles, & réunit toute la Monarchie des Bourguignons.

Greg. Tur.
l. 2, c. 32.
Gest. Franc.
c. 16.
Fredeg. Epit.
c. 22.

500.

501.

Clovis étoit occupé ailleurs.

Alaric, Roi des Visigoths, jeune, vaillant, ambitieux comme lui, possédant une grande partie de la Gaule, devoit naturellement être son rival & son ennemi. On favoit dès-lors assez de politique pour être faux & hypocrite. Alaric étoit Arien ; Clovis tira un grand parti de cette circonstance, pour mettre le Clergé dans ses intérêts ; il ne parloit que de défendre la divinité du Verbe & la consubstantialité du Père & du Fils ; il transforma cette querelle d'ambition en une guerre de Religion.

197. Après diverses hostilités, les deux rivaux se rencontrèrent dans la plaine de Vouillé près de Poitiers. Comme cette expédition est la plus importante de celles de Clovis, elle est aussi chez les Historiens la plus chargée de circonstances ou merveilleuses ou au moins singulières. Une biche indiqua aux François

un gué pour passer la Vienne ; cet endroit s'appelle encore *le pas de la biche*. On vit une aurore boréale qui paroissoit partir du clocher de Saint Hilaire de Poitiers ; ce fut un signe céleste qui annonçoit aux François la victoire. Elle fut encore prédite plus clairement. La Superstition , toujours compagne de la Barbarie , avoit trouvé un moyen de forcer Dieu de converser avec les hommes , & de leur dévoiler l'avenir. On ouvroit au hasard l'Ecriture Sainte , & le premier passage qu'on y trouvoit , ou le verset qu'on entendoit chanter en entrant dans l'église , étoit la réponse qu'on demandoit. On se rappelle qu'Alexandre , voulant forcer la Prêtresse de Delphes à lui rendre malgré elle un oracle , & l'ayant prise rudement par la main pour la faire entrer dans son temple , elle s'écria : *Mon fils , rien ne peut vous*

Plutarch. in
Alexandro.

résister ! & qu'Alexandre s'en tenant à ce mot , ne voulut point d'autre oracle. Clovis , également heureux , tomba sur ces deux versets du Pseaume dix-septième.

» *Vous m'avez revêtu de force pour*
 » *la guerre , vous avez supplanté ceux*
 » *qui s'étoient élevés contre moi.*

» *Vous avez mis mes ennemis en*
 » *fuite , & vous avez exterminé ceux*
 » *qui me haïssoient (1) «.*

Greg. Tur.
 l. 2 , c. 37.
 Roric. l. 4.
 Gest. Franc.
 c. 17.
 Aimoin , l. 1.

Il ne fut plus possible de douter de la victoire ; n'en pas douter est souvent un moyen sûr de l'obtenir. Les François avoient juré de ne se point faire la barbe , qu'ils n'eussent vaincu leurs ennemis ; ces sortes de vœux aident encore à vaincre. Les Visigoths furent défaits ; Clovis ren-

(1) » *Et pracinxisti me virtute ad bellum ,*
 » *& supplantasti insurgentes in me subtus me.*
 » *Et inimicos meos dedisti mihi dorsum , &*
 » *odientes me disperdidisti «.*

versa de cheval Alaric , & le tua de sa main ; tout ce qui est entre la Loire & les Pyrénées , fut soumis ; chaque bataille alors entraînoit un régicide & une conquête. Théodoric , Roi des Ostrogoths , c'est-à-dire des Goths d'Italie , vengea son gendre Alaric , en remportant sur Clovis , auprès d'Arles , une grande victoire , qui ne couta la vie à aucun Roi , mais qui priva Clovis d'une grande partie de ses conquêtes , qui réunit le Royaume des Visigoths à celui des Ostrogoths , & qui conserva pour la suite le premier au jeune Amalaric , fils d'Alaric & petit-fils de Théodoric.

Le reste de la vie de Clovis , le plus grand Roi , & pour ainsi dire le Charlemagne de la première Race , n'est plus qu'un tissu de crimes , & ces crimes sont autant de régicides. Il fait tuer Sigebert Roi de Co-

510-

bert même , & après avoir chargé Clodoric de ce parricide , il soulève contre lui ses propres domestiques , qui le massacrent à son tour.

Il force Cararic , Roi des Morins , & son fils , d'entrer dans les Ordres , & de lui abandonner leurs Etats ; & sur quelques menaces échappées au fils de réclamer un jour ses droits , il les envoie égorger l'un & l'autre.

Il fendit lui-même la tête à coups de hache à Ragnacaire Roi de Cambrai , & à Riguier son frère , qui lui furent livrés par leurs propres sujets , séduits par ses artifices ; il joignit à l'égard de ces malheureux l'insulte à la cruauté : *Comment* , dit-il à Ragnacaire , *un Roi se laisse-t-il ainsi garrotter ? Et toi* , dit-il à Riguier , *comment ne l'as-tu pas empêché ?* Mais il donna une grande leçon aux traîtres qui lui avoient livré ces deux Princes ; il étoit convenu de leur donner pour récompense des bra-

Greg. Tur.
l. 2, c. 49,
41, 42.
Fredeg. Epi-
tom. c. 26,
27.

celets & des baudriers d'or ; ceux-ci s'appercurent que l'or étoit faux , & s'en plaignirent ; Clovis les renvoya , en leur disant qu'ils méritoient de mourir dans les supplices pour avoir trahi leur Maître. Tout le monde avoit le droit de leur tenir ce discours , excepté Clovis.

Enfin il fit assassiner Renomer , 511.
Roi du Mans , & son frère , dans leur propre ville ; il envahit les Etats de tous ces Princes.

On ne fait pas bien quelle étoit l'origine & l'étendue de tous ces petits Royaumes , qui subsistoient alors dans la Gaule. Tout ce qu'on fait , c'est que tous ces Princes sont qualifiés Rois dans l'Histoire ; qu'ils étoient tous parens de Clovis , & que quelques-uns l'avoient bien servi , entre autres Cararic , Roi des Morins , & Ragnacaire , Roi de Cambrai , qui n'avoient pas peu contribué à le faire triompher de Sia-

grius ; ils en reçurent cette récompense (1). Voilà bien l'esprit de guerre dans toute sa férocité.

Clovis craignoit , dit Grégoire de Tours , que les Francs ne choisissent un autre Chef. De là tant de violences & de crimes.

Si , d'un autre côté , aux prodiges qui accompagnent la bataille de Vouillé , nous joignons la sainte Ampoule , apportée du Ciel par une colombe , l'écu semé de fleurs de lis , & l'étendard de l'Oriflamme déposés par un Ange entre les mains de l'Hermite de Joyenval , le don de guérir des écrouelles accordé à Clovis (comme il le fut depuis en

(1) Clovis prétendoit cependant que la conduite de Cararic à la bataille de Soissons , n'avoit pas été bien nette , qu'il s'étoit longtemps tenu à l'écart , & n'avoit montré de la valeur & du zèle que quand il avoit vu la victoire décidée.

Angleterre à Edouard le Confesseur), & ce même don éprouvé avec succès par Clovis sur Lanicet son favori ; nous trouverons dans tout ce règne le mélange de violence & de superstition qui caractérise la barbarie , & nous ne verrons peut-être à louer dans Clovis que le bonheur qu'il eut d'être en France le premier Roi Chrétien , & dans la Chrétienté le seul Prince orthodoxe : avantage qui attira ou retint dans son obéissance les Gaulois , auxquels la domination des Goths & des Bourguignons , Princes Ariens , étoit odieuse.

Au reste , Clovis n'étoit dévot que parce que tout le monde l'étoit alors ; il faisoit de grands présens à l'église de Saint Martin de Tours , & croyoit devoir à la protection de ce Saint une partie de ses victoires ; il disoit de lui , *qu'il servoit assez bien ses amis , mais qu'il étoit un peu*

cher ; mot qui sembleroit avoir été dit dans un de ces siècles qu'on appelle éclairés , & qui ne sont peut-être que frivoles , où l'on croit n'être pas superstitieux , parce qu'en riant de tout , on rit quelquefois de la superstition.

Mém. de
Littérat. tome 20, pag.
47 & suiv.

Un Ecrivain non moins distingué par ses titres littéraires que par son rang & ses dignités , a développé dans un Mémoire plein de vûes & de sagacité , la Politique de Clovis , qu'il compare à celle de Ferdinand le Catholique & de Charles-Quint ; il compare aussi une entrevue de Clovis & d'Alaric à Amboise avec la fameuse conférence de Nice entre Charles-Quint & François I^{er}. & sur-tout la conversion de Clovis avec l'abjuration d'Henri IV ; il justifie toutes ces comparaisons par la ressemblance des objets, des vûes, des motifs, des causes, & des effets ; il compare encore la rédaction de

nos Loix saliques sous Clovis avec la promulgation des Loix Romaines sous Justinien , & il trouve le Code salique plus simple & plus uniforme. En parcourant toutes les expéditions militaires de Clovis , il fait voir comment elles se rapportent à un but unique , qui est de réunir la Gaule entière sous la domination de Clovis , comme le but de Ferdinand le Catholique fut de régner seul en Espagne , & celui de Charles-Quint de rendre sa puissance , sinon unique , au moins absolument prépondérante dans l'Europe ; il relève les fautes que fit Clovis en politique , & les démarches inconséquentes qui l'éloignèrent quelquefois de son objet ; mais en détestant les violences & les perfidies de Clovis à l'égard de tous ces petits Rois du Nord de la Gaule , ses parens , il montre comment ces crimes rentroient dans le plan d'ambi-

tion & de conquête que Clovis s'étoit fait ; il observe que Clovis, perdant l'espérance de s'agrandir du côté du Midi , où Théodoric lui oppofoit une puissance au moins égale , & une habileté peut-être supérieure , il devoit naturellement tourner fes vûes vers les objets sur lesquels fon ambition pouvoit s'exercer.

Au reste , la politique de Clovis (& M. le D. de N. ne le diffimule pas) étoit purement Machiavelliste , & n'avoit que la conquête pour objet : nous nous dispensons donc de la louer , & nous réservons notre estime pour la finesse avec laquelle M. le D. de N. a su démêler tous les ressorts , pénétrer tous les mystères , & dévoiler toutes les fautes de cette politique.



LES QUATRE FILS DE CLOVIS.

LE Royaume de Clovis fut divisé entre ses quatre fils : Thierry Roi de Metz , Clodomir d'Orléans , Childebert de Paris , Clotaire de Soissons. Cette division étoit encore un effet de la barbarie des Francs & de l'ignorance des vrais intérêts. On voyoit seulement que les femmes ne devoient pas hériter , parce qu'elles ne font point la guerre , & qu'une Nation toute guerrière ne pouvoit être conduite que par un Guerrier ; mais on ne concevoit pas que la Monarchie ne souffre point de partage , que l'héritier du trône doit être unique , qu'il doit être certain , & que ce doit être l'aîné de la branche aînée , avec représentation à l'infini , tant en ligne collatérale qu'en ligne directe : voilà ce qui n'a été bien compris que par succession de temps ; & la seconde Race n'a

Greg. Tur.

l. 3. c. 1.
Fredeg. c.30.
Gest. Franc.
c. 10.

sur ce point aucun avantage sur la première.

Une autre particularité qui tenoit encore aux mœurs du temps , c'est que Thierry , quoique né d'une concubine , hérita aussi bien que les fils de Clotilde. Cet usage ne provenoit pas cependant , comme on pourroit le croire , de cette ignorance ou de ce mépris des Loix sacrées du mariage , dont nous verrons dans la suite trop d'exemples. Une *concubine* alors n'étoit pas ce qu'on entend aujourd'hui par ce mot ; c'étoit une femme légitime , dont le mariage , quoiqu'il eût été moins solennel , à cause du défaut de dot , ou à cause d'une disproportion marquée de rang & de fortune , n'en étoit pas moins indissoluble. Si cette femme ne jouissoit pas dans la maison de la même considération qu'une épouse de condition égale , elle tenoit en quelque sorte le milieu entre une femme & une maîtresse , & ses enfans étoient

Leg. 3. Digest. de Concubin.

Leg. stuprum, Digest. ad leg. Jul. de adulter.

Cujac. de cohabit. Cleric. & mulier.

légitimes. Des Conciles ont paru approuver cette espèce d'union ; les Loix Romaines l'avoient consacrée ; mais il y avoit sur ce point , entre les Romains & les Francs , cette différence essentielle , que chez les Romains les enfans nés d'une telle union , quoiqu'ils fussent regardés comme légitimes , ne pouvoient succéder. L'incertitude & les abus qui naissoient du défaut de solennité dans ces mariages, les ont fait réprouver dans la suite.

Prem. Conc.
de Toledé ,
can. 17.
Concil. Rom.
sub Eugen. 2 ,
c. 37.

On retrouve sous les fils de Clovis les mêmes horreurs que sous leur père , le même massacre de Rois , & un plus grand encore , soit parmi les Francs , soit chez les Peuples voisins. Un Prince ou Capitaine Danois , nommé Cochiliac , qui se prétendoit issu de Clodion , exerçoit des pirateries avec ce qu'on appeloit alors une flotte , & força les Francs d'avoir aussi quelques vais-

517-8

seaux ; il fit une descente sur les terres de Thierry , qui envoya contrelui Théodebert son fils. Celui-ci surprit le Danois au moment où il alloit se rembarquer avec le butin qu'il avoit fait ; il l'attaqua , le défit , & le tua de sa propre main , selon l'usage.

Hermenfroy, Balderic & Berthier, Rois de Thuringe , étoient divisés comme l'avoient été les Rois de Bourgogne ; Hermenfroy , après avoir fait périr Berthier , fit avec Thierry , pour dépouiller Balderic son autre frère , le même traité de partage , c'est-à-dire de brigandage que Gondégisile avoit fait avec Clovis ; Balderic fut tué dans une bataille , & Hermenfroy manqua de parole à Thierry , toujours suivant l'usage. Thierry emporte par force plus qu'on ne lui avoit promis par le traité , il soumet toute la Thuringe. Hermenfroy , réduit à de-

mander grace , vient le trouver à Tolbiac sur sa parole. Un jour , pendant qu'il se promenoit avec Thierry sur les remparts de la ville , un homme de la suite de Thierry , pousse Hermenfroy , le fait tomber dans le fossé , où on le laisse mourir faute de secours , & la Thuringe reste à Thierry.

Berthier avoit laissé un fils nommé Amalafroy , & une fille nommée Radegonde ; Clotaire , Roi de Soissons , épouse Radegonde , & fait assassiner Amalafroy. C'étoit son usage de faire périr les enfans ou les frères des femmes qu'il épousoit : nous le verrons égorger les fils de Clodomir son frère , en épousant sa veuve & leur mère.

Les François & les Thuringiens étoient ennemis mortels , depuis qu'un Roi de Thuringe , dans une incursion qu'il avoit faite en France , avoit exercé une de ces cruautés

auxquelles les Peuples, même Barbares, ne font point accoutumés. Environ deux cents jeunes filles & à peu près un pareil nombre de jeunes hommes étant tombés entre ses mains, il avoit fait égorger les filles & pendre les hommes. Les François n'oublièrent jamais cette horreur, & s'en vengèrent par d'autres horreurs.

Gondebaud, Roi de Bourgogne, avoit laissé deux fils, Sigismond & Gondemar. Sigismond avoit eu d'une première femme, nommée Ostrogothe, fille de Théodoric, Roi des Ostrogoths en Italie, un fils nommé Sigeric. Il épousa dans la suite une servante, qui, suivant l'usage des marâtres dans les siècles barbares, irrita tellement Sigismond contre Sigeric par ses intrigues & ses calomnies, qu'il le fit étrangler dans son lit; il alla ensuite le pleurer quelque temps dans un Couvent, & crut avoir satisfait à la Religion & à

à la Nature , par quelques largeſſes qu'il fit aux Moines , & qui l'ont fait mettre au nombre des Saints.

Les trois fils de Clotilde , ſous le prétexte vrai ou faux que Sigismond retenoit injuſtement le bien de leur mère , attaquent Sigismond ; il tombe , avec ſa femme & ſes enfans , entre les mains de Clodomir , Roi d'Orléans , qui les fait égorger & jeter dans un puits : le Royaume de Bourgogne fut pour lors conquis par les Franks.

Il fut reconquis le moment d'après par Gondemar , frère de Sigismond ; les Franks , conduits par Clodomir , ne tardèrent pas à lui préſenter la bataille ; ce fut à Veſeronce auprès de Vienne. Clodomir , vainqueur , 5244 pourſuivant les fuyards avec l'ardeur imprudente de ces temps-là , fut tué. Les Bourguignons lui coupèrent la tête , & la mirent au bout d'une lance pour inſulter les François. Des Au-

teurs prétendent qu'il fut trahi & livré aux ennemis par Thierry son frère, & alors son allié. Quoi qu'il en soit, ses Soldats victorieux vengèrent sa mort par une de ces horribles dévastations, qui paroissent toujours aux Barbares le plus doux fruit de la victoire. Les Rois Francs, frères de Clodomir, complétèrent sa vengeance, & satisfirent son ambition, en soumettant entièrement les Etats de Gondemar, qui, ayant été fait prisonnier dans une bataille, fut mis dans une tour, où il mourut de désespoir. Ainsi finit le premier Royaume de Bourgogne; il avoit duré environ cent vingt ans.

Clotilde, fille de la célèbre Reine de ce nom, & sœur des Rois Francs, avoit épousé Amalaric, Roi des Visigoths, petit-fils du grand Roi d'Italie Théodoric, & fils de cet Alaric tué par Clovis à la bataille de Vouillé. Arien zélé, il la

persécutoit , parce qu'elle étoit Catholique ; il la tenoit en prison , où elle éprouvoit des traitemens si rigoureux , qu'enfin sa patience étant lassée , elle envoya aux Rois ses frères un mouchoir teint de son sang , monument de ses outrages. Childebert fut le seul qui s'arma pour les intérêts de sa sœur ; il gagna sur 53 r-26 Amalaric une grande bataille près de Narbonne. Amalaric fut tué dans sa fuite ; Clotilde , que son frère ramenoit libre & vengée , mourut en route.

Cette victoire n'entraîna pas la conquête du Royaume des Visigoths ; mais la Capitale de ce Royaume fut reculée de Narbonne à Tolède , les Rois Visigoths sentant la nécessité de s'éloigner des Rois Francs.

Childebert s'étoit porté avec d'autant plus d'ardeur à la vengeance de sa sœur , qu'il s'agissoit des intérêts de la Foi. Son zèle sur cet article

paroît être le caractère qui le distingue parmi ses frères ; il le pouffoit à un tel point , qu'ayant entendu dire que le Pape Pelage étoit suspect d'hérésie , il lui envoya demander sa profession de Foi. Le Pape, dans une réponse très-modérée , prie Childebert & les Evêques de France de ne pas croire légèrement aux bruits injurieux qu'on peut répandre contre lui , & qu'il attribue aux Nestoriens ; il renvoie sur les hérésies du temps (qui concernoient la divinité du Verbe , & qui étoient comme autant de branches de l'Arianisme), aux Lettres du Pape Léon , & à la décision du Concile de Chalcédoine ; il anathématise ceux qui pensent autrement sur la Foi.

Les Rois Francs n'étoient ni plus unis, ni moins cruels entre eux, qu'avec leurs voisins. La mort de Clodomir parut à Childebert & à Clotaire une occasion favorable pour envahir ses

Lettre du
Pape Pelage à
Childebert;
Conciles de
Franc. du P.
Simond , t.
1 , p. 364.

Etats. Clodomir avoit laissé trois fils : Théodebert , Gontaire & Cloald , qui étoient élevés avec beaucoup de tendresse par la Reine Clotilde leur aïeule. Childebert & Clotaire la prient de les leur envoyer , pour qu'ils les mettent en possession des Etats de leur père. Clotilde , consacrée dans la retraite à la vertu & à la piété , ne put soupçonner ses fils d'un crime , & leur livra leurs victimes. On ne fait s'ils voulurent insulter à sa crédulité , ou s'ils crurent lui montrer un reste d'égard , en lui donnant pour ses petits-fils le choix des ciseaux ou du poignard. Dans son indignation & dans sa douleur , elle s'écria , sans savoir ce qu'elle disoit , qu'elle aimoit mieux les voir morts que tondus & enfermés dans un Cloître. Ce mot fut leur arrêt ; Clotaire prend un poignard , & renverse l'aîné mort à ses pieds. Le second embrasse les

genoux de Childebert , qu'il crut moins impitoyable , & lui demande la vie. Childebert se sentit ému , & voulut engager Clotaire à épargner
 534. cet enfant. Clotaire , transporté de fureur à cette proposition , menace son frère de le tuer lui-même , lui arrache l'enfant , & le poignarde à ses yeux. Le troisième eut le bonheur d'échapper ; il se consacra aux autels , & vécut seul en paix parmi tous ces monstres guerriers. On l'invoque sous le nom de S. Cloud , qu'il a donné à ce Bourg , situé sur la Seine , à deux lieues de Paris , qui lui avoit servi d'asile. Clotaire se dédommagea de cette victime perdue , en massacrant de sa main les domestiques des Princes.

Thierry demande au même Clotaire un entretien secret , pour traiter de quelques affaires : Clotaire en entrant dans le lieu indiqué , apperçut des Soldats dont les pieds passoient

par-deffous une tapisserie , derrière laquelle ils avoient prétendu se cacher ; il retint son escorte , tout se passa tranquillement , & il ne fut parlé ni de l'escorte ni des Soldats cachés. Tels étoient les stratagêmes du temps.

Un Seigneur Franc , nommé Munderic , qui se disoit du Sang Royal , & qu'on croit avoir été un fils naturel de Clovis , prétendoit avoir droit à la Couronne aussi bien que Thierry : Thierry le fit assassiner. Munderic mourut en Roi , du moins en Roi du sixième siècle. Investi dans le Château de Vitry , on n'avoit pu l'en tirer qu'en lui promettant la vie. Quand il se fut rendu , on donna le signal pour le massacrer. Munderic s'en apperçut ; il s'élança sur le Capitaine qui le trahissoit ainsi , le tua , & , avec une poignée de monde qui le suivoit , vendit chèrement sa vie.

Ce Thierry , si injuste envers Munderic , passa pour justicier & pour populaire , parce qu'il fit trancher la tête à Sigivalde , un de ses parens , pour quelques exactions faites sur le Peuple dans son Gouvernement d'Auvergne.

538. A la mort de Thierry , Childeberr & Clotaire s'unirent pour envahir sa succession , comme ils avoient envahi celle de Clodomir : mais Théodebert , fils de Thierry , étoit en état & dans l'intention de se défendre ; il les prévint , & fut les diviser au point que Childeberr s'unit peu de temps après avec lui contre Clotaire ; car ces sortes de parties de jeu se lioient ainsi en sens contraire , suivant les conjonctures ; & voilà ce que nous nous piquons d'imiter encore aujourd'hui. La plupart de nos guerres sont ainsi contradictoires les unes aux autres , de manière que l'une détruit l'ouvrage

de l'autre , & qu'en supposant deux guerres consécutives non avenues , on se retrouveroit au même point , au sang & à l'argent près. Un orage , qu'on voulut regarder comme un miracle accordé par le Ciel aux prières de Sainte Clotilde , fit faire la paix ; & quoiqu'un Historien Philosophe ait tourné en ridicule , dans une autre occasion (1) , cette influence du tonnerre & de la pluie sur la paix & sur la guerre , faute peut-être d'avoir assez pensé dans cet endroit à la profonde superstition des Peuples Barbares & guerriers , il est certain que souvent il ne leur faut pas de meilleurs motifs pour se déterminer.

(1) *M. de Voltaire , Essai sur l'Hist. Génér.* C'est à l'occasion de la paix de Brétigny , à laquelle Edouard III fut déterminé par un orage qu'il efluya dans les plaines de Chartres , & qui lui parut un ordre du Ciel de faire la paix.

Childebert & Clotaire , toujours ennemis des Visigoths , les avoient poursuivis jusqu'au delà des Pyrénées ; ils avoient ravagé l'Aragon & assiégé Saragosse ; il ne fallut , pour les désarmer , que porter en procession , autour de leurs murs , la tunique de Saint Vincent : ils firent la paix , sans exiger autre chose que cette tunique , qui fut donnée à Childebert ; il s'empressa de faire bâtir , pour la recevoir , l'église de Saint Vincent , aujourd'hui Saint Germain-des-Prés à Paris.

137. Théodebert, après s'être agrandi du côté de la Germanie , alla s'engager dans de fâcheuses guerres en Italie , où il étoit appelé à la fois & par l'Empereur Justinien , & par les Ostrogoths , ennemis de l'Empire. Il écouta toutes leurs propositions , dans l'espérance de les perdre les uns par les autres , & de former de leurs débris un grand éta-

blissement. Il fit avec ces deux Puissances des Traités frauduleux , dont elles ne furent pas long-temps les dupes , & qui tournerent enfin à sa honte. C'étoit pour le seconder dans cette expédition , que ses oncles avoient entrepris celle d'Espagne ; ils se promettoient bien de trahir à la fois & les Goths , & les Grecs , & leur propre neveu. Telle est la bonne foi des temps barbares , & si c'est encore celle de nos temps policés , c'est que nos temps policés sont encore infiniment barbares.

Théodebert , Guerrier violent , mourut , non à la guerre , mais à la chasse , exercice qui a été funeste à plus d'un Prince. M. de Buffon fait de la chasse un éloge capable d'en inspirer le goût aux Princes qui pourroient ne le pas avoir ; un autre Auteur moderne cite Platon , qui appelle la chasse un exercice divin , & l'école des vertus militaires. M.

Agath. l. 7.
Grég. Tur. l.
3, c. 36.

Hume , au contraire , observe qu'elle étoit le seul amusement , & à peu près la principale occupation des Princes guerriers , dans un temps où les charmes de la Société étoient peu connus , & où les Beaux-Arts offroient peu d'objets dignes d'attention. On fait ce que disoit de la chasse le Duc de Sully , cet inflexible ennemi de toutes les passions de son Maître.

M. Hume ,
Plantagen. t.
1 , c. 5.

143. Un taureau sauvage , que Théodebert attendoit un épieu à la main , & que ses Veneurs pouffoient de son côté , rompit une forte branche d'arbre qui vint frapper rudement Théodebert à la tête ; le Prince mourut des suites de ce coup (1).

Les Chroniqueurs l'ont beaucoup

(1) Agathias raconte ainsi sa mort ; les autres Auteurs le font mourir de maladie. Cette maladie , que quelques uns qualifient de *maladie de langueur* , peut avoir eu pour cause l'accident dont parle Agathias.

vanté, parce qu'il a beaucoup fait la guerre, & avec une forte d'éclat. On lui a même donné le surnom de *Prince utile*, titre glorieux, qui invite d'abord à chercher quel est le bien qu'il a fait aux hommes. On trouve alors qu'il a été nommé ainsi, pour la victoire qu'il avoit remportée sur Cochiliac. Il étoit utile sans doute de chasser des Etats de son père, des Pirates qui les infestoient; mais ce titre de *Prince utile* présentoit une idée plus étendue & plus favorable à l'humanité. Théodebert ne fut point utile à ses Peuples; car il les accabla d'impôts, pour subvenir aux frais de ses guerres continuelles: les Peuples s'en vengerent sur Parthénus, Ministre de ses exactions, qu'ils assommèrent à coups de pierres, après l'avoir rassasié d'outrages.

» C'étoit, dit Mezeray, un homme
 » horriblement gourmand, comme
 » le sont presque tous les gens de

Mezer. Abr.
 Chronolog.
 t. 1, sous
 Childebert.

» cette forte , qui prenoit de l'aloès
» pour digérer les viandes dont il se
» gorgeoit, & qui lâchoit son ventre
» encore plus vilainement qu'il ne
» le remplissoit ». Ce trait prouve
avec quelle facilité les mœurs cor-
rompues s'allient avec les mœurs
barbares.

On cite de Théodebert un mot
remarquable. Il avoit prêté aux ha-
bitans de Verdun , à la prière de
leur Evêque , une somme dont ils
avoient besoin : lorsqu'au bout d'un
certain temps l'Evêque rapporta
cette somme , Théodebert refusa de
la reprendre. » Nous sommes trop
» heureux , dit-il à l'Evêque , vous
» de m'avoir procuré l'occasion de
» faire du bien , & moi , de ne
» l'avoir pas laissé échapper ». Le
mot est beau ; quant à l'action ,
pour juger si elle mérite d'être louée,
il faudroit en savoir mieux les cir-
constances. Si ce don fut pris sur

les épargnes de Théodebert , on peut le louer ; s'il ne fit que prendre sur son Peuple pour donner à une partie de ce même Peuple , comme en usent tant de Princes à l'égard de leurs Courtisans , cette action est loin de mériter aucune louange.

Théodebert s'étoit montré esclave de ses passions ; il avoit répudié Wisigarde sa femme , fille de Wachon Roi des Lombards , pour épouser Deuterie , Dame de Cabrières , qui avoit son mari. On raconte de cette femme , qu'étant devenue jalouse de sa fille du premier lit , pour qui Théodebert paroissoit prendre du goût , elle fit atteler au char de cette fille , au lieu de bœufs , deux taureaux indomptés , qui la précipitèrent de dessus le pont de Verdun dans la Meuse. Deuterie en fut punie par l'indignation publique , qui força Théodebert de la répudier à son tour , & de re-

prendre Wisigarde : mais Théodebalde, né de Deuterie, & par conséquent bâtard adultérin, succéda sans difficulté à Théodebert ; & ses grands-oncles qui avoient essayé de dépouiller Théodebert, ne tentèrent pas la même chose à l'égard de Théodebalde. Celui-ci mourut, sans avoir rien fait que d'envoyer ou de laisser aller deux armées Françoises périr en Italie. Ses deux grands-oncles devoient lui succéder également ; mais Clotaire ayant cinq fils, & Childebert n'ayant que des filles, Clotaire envahit toute cette succession ; bientôt il recueillit encore celle de Childebert lui-même, & réunit toute la Monarchie Françoisse.

Fortunat donne à Childebert un éloge que ce Prince n'a mérité que par comparaison, celui d'avoir haï la guerre, d'avoir aimé la paix, les Lettres & la justice. C'est le premier

de nos Rois qui ait su le latin. Clovis son père, & Childéric son aïeul, parloient la Langue des Sicanbres (1).

Chramne, fils de Clotaire, avoit pris les armes contre lui, à l'instigation de Childebert, qui cherchoit à se venger de l'injustice avec laquelle Clotaire l'avoit frustré de sa part dans la succession de Théodebalde son petit neveu. Chramne, privé de l'appui de Childebert, se retira auprès de Conober, Roi ou Prince de Bretagne. Clotaire l'alla 560. chercher dans cette Province, lui livra bataille : les Bretons furent défaits, Conober tué, Chramne pris. Clotaire fit enfermer le malheureux Chramne, avec sa femme & ses enfans, dans une chaumière,

Frédeg. Epi-
tom c. 54.
Gest. Franc.
c. 28.

(1) *Cùm bella odisset, pacem & litteras ac justitiam amabat : primus enim Regum nostrorum latinè scivit, cùm parens atque avus sicambricè locuti fuissent.*

y fit mettre le feu , & les y brûla tous impitoyablement. On a observé que Chramne étoit , de tous ses enfans , celui qu'il avoit le plus aimé. Il se comparoit à David , & Chramne à Absalon : mais David ne brûla point Absalon dans une grange , & pleura sa mort , qu'il avoit voulu prévenir.

Cette horrible action de Clotaire fut la dernière de sa vie. A peine avoit-il réuni cet Empire qui lui avoit couté tant de crimes , que la mort vint le lui arracher. On dit qu'il eut des remords ; mais on avoit alors un moyen facile de s'en délivrer , & il usa de ce moyen , c'étoit de faire de grands dons aux Eglises.

Clotaire , en mourant , trouvoit le Roi du Ciel *bien puissant de disposer ainsi de la vie des plus grands Rois.* Cet homme se faisoit une assez haute idée d'un Roi de Soissons ou de Paris.

On a dit que Clotaire étoit mort 561.
 au bout d'une année , au même jour
 & à la même heure où il avoit brûlé
 Chramne & ses enfans. Nos vieux
 Auteurs recherchent trop ces rap-
 ports singuliers , qui sont rarement
 vrais.

Jamais Prince n'abusa autant que
 Clotaire du mariage , & n'en pro-
 fana tant la sainteté. A la mort de
 Clodomir son frère , il épousa Gon-
 dioche sa veuve. Mère dénaturée ,
 belle-sœur incestueuse , elle livra ses
 fils au fer de leur bourreau , &
 l'épousa sur leur cendre. Clotaire ,
 à la mort de Théodebalde son pe-
 rit-neveu , épousa de même sa veuve
 Valdrade , fille de Wachon Roi
 des Lombards (1). Cet homme se

(1) Théodebert , & Théodebalde son fils ,
 étoient beaux-frères , ayant épousé les deux
 sœurs ; savoir , Théodebert Wisigarde , &
 Théodebalde Waldrade , toutes deux filles de
 Wachon Roi des Lombards.

croyoit obligé d'épouser toutes les veuves de sa famille. Il eut jusqu'à trois femmes à la fois , dont deux étoient sœurs ; c'étoient Ingonde & Aregonde. Voici comment la chose se passa , la manière ajoute encore à la peinture des mœurs. Ingonde étoit , de toutes ses femmes , celle qu'il avoit le plus aimée ; elle faisoit venir en France Aregonde sa sœur , & elle pressoit Clotaire de la marier avec quelque Seigneur de sa Cour. Clotaire lui dit : *Il faudra voir votre sœur*. Il la vit , la trouva belle , l'épousa sur le champ , & dit à Ingonde : » J'ai vu votre sœur , » elle est très-bien ; & comme je ne » connois point dans ma Cour de » plus grand Seigneur que moi , » c'est de moi que j'ai fait choix » pour son mari (1) «.

(1) Je vous nommerois , Madame , un autre nom ,
Si j'en savois quelque autre au dessus de Néron.

Des quatre fils qu'il laissa , trois étoient de la première de ces deux sœurs , & le quatrième de la seconde : il ne paroît pas que l'inceste qui avoit présidé à leur naissance , leur ait seulement été objecté.

Quant à la polygamie simple , les Rois alors se la permettoient souvent ; on ne fait pas jusqu'à quel point leurs sujets , à leur exemple , osoient violer toutes les bienséances dans leurs mariages. Un Canon du second Concile d'Orléans , qui défend d'épouser sa belle-mère ou la femme de son père , peut faire conjecturer que le désordre avoit été poussé fort loin.

Clotaire avoit eu en tout six femmes , soit à la fois , soit successivement. Ces mariages , dit M. de Montesquieu , „ étoient moins „ un témoignage d'incontinence , „ qu'un attribut de dignité „.

Esprit des
Loix, liv. 18,
chap. 24.

LES QUATRE FILS DE CLOTAIRE.

FRÉDÉGONDE. BRUNEHAUT.

LE Royaume de Clovis, partagé d'abord entre ses fils, déchiré par l'effet inévitable de ce partage même, réuni ensuite sous Clotaire I^{er}, fut partagé pour la seconde fois entre les quatre fils de ce Prince. Chéribert fut Roi de Paris ; Gontran, d'Orléans & de Bourgogne ; Sigebert, d'Austrasie ; Chilpéric, de Soissons. Ce second partage ramena les mêmes troubles que le premier avoit causés ; l'ambition de ces Princes ne pouvoit se contenir dans les limites qui leur avoient été assignées. Chilpéric sur-tout, le plus inquiet des quatre, cherchoit sans cesse les occasions de s'agrandir aux dépens de ses frères ; il leur fit souvent la guerre, sur-tout à Sigebert : mais leur ambition ne devint

infatiable , ni leur haine implacable ,
que quand deux femmes violentes
les animèrent l'un contre l'autre.

Chérebert & Gontran n'avoient
fait que s'avilir par leurs mariages
avec des servantes , ou des filles de
Cardeurs de laine ou de Bergers :
Sigebert & Chilpéric , par leurs ma-
riages , firent leur malheur & celui
de leurs Peuples. Sigebert épousa
Brunehaut ou Brunichilde , fille
d'Athanagilde Roi des Visigoths ,
qui possédoient alors l'Espagne :
c'étoit un mariage assorti , & qui
sembloit devoir être heureux ; mais
le germe de méchanceté que Brune-
haut cachoit sous un extérieur sé-
duisant , ne tarda pas à se déve-
lopper. Gogon , Maire du Palais
d'Austrasie , qui l'avoit été chercher
en Espagne , fut sa première vic-
time : la place qu'il occupoit , &
plus encore son mérite , lui don-
noient beaucoup de part au gouver-

Greg. Tur.

l. 4, c. 25,
26 ; l. 6, c.

24.
Fredeg. Epi-
tom. c. 56.
Gest. Franc.

c. 30.

565.

Greg. Tur.

l. 4, c. 27.
Gest. Franc.

c. 31.
Fredeg. Epi-
tom. c. 59.

nement : ce fut par-là qu'il déplut à Brunehaut , qui vouloit gouverner seule. Elle ne cessa d'irriter Sigebert contre lui , jusqu'à ce qu'elle en eût arraché l'ordre de faire mourir ce Ministre.

Quant à Chilpéric , il avoit , d'une femme nommée Audouère (dont les Historiens ne marquent point la condition) , trois fils , Théodebert , Mérrouée , & Clovis. Audouère eut encore une fille ; Chilpéric étoit absent lorsqu'elle naquit ; Frédégonde , une des femmes d'Audouère , lui persuada de tenir elle-même sa fille sur les Fonts , & elle se servit ensuite de ce prétexte pour la faire répudier , en alléguant l'alliance spirituelle qu'Audouère avoit contractée avec Chilpéric ; car , selon les idées du temps , on ne pouvoit épouser l'homme ou la femme dont on avoit tenu les enfans sur les fonts de Baptême. Ce Prince , qui se laissoit dès-lors

lors séduire par les artifices & les charmes de Frédégonde , prit tous les scrupules qu'elle voulut lui donner ; il quitta Audouère , & l'enferma dans un Monastère au Mans : il ne se livra pourtant pas encore entièrement à sa passion pour Frédégonde ; il voulut suivre l'exemple de Sigebert , & fit demander Galafonte ou Galsuinde , sœur aînée de Brunehaut. On ne la lui accorda pas sans peine ; on prit , pour assurer le bonheur de cette Princesse , des précautions qui hâtèrent sa perte : on voulut que Chilpéric jurât sur les Reliques des Saints , en présence des Ambassadeurs d'Espagne , de n'avoir point d'autre femme que Galafonte tant qu'elle vivroit.

Greg. Tur.
l. 4 , c. 28.
Gest. Franc.
c. 31.
Fredeg. épit.
c. 60.

Cependant Frédégonde enchaînoit de plus en plus Chilpéric par des refus perfides : „ Je ne puis être „ à vous , lui disoit-elle , tant que „ Galafonte vivra : un serment in-

„ violable vous unit à elle seule ,
„ tant qu'elle respire “. Chilpéric
entendit trop bien ce que ces refus
& ces scrupules vouloient dire : on
trouva Galafonte étranglée dans
son lit , & Frédégonde monta sur
le trône (1).

Les frères de Chilpéric eurent hor-
reur de ce crime ; Brunehaut pour-
suivit ardemment la vengeance de
la mort de sa sœur. Sigebert , gou-
verné par Brunehaut , comme Chil-
péric par Frédégonde , jura une
guerre éternelle à Chilpéric ; les in-

(1) L'Abbé Le Gendre , qui semble avoir
causé avec Brunehaut , assure qu'elle avoit *du*
brillant dans la conversation ; que Galsuinde ,
sa sœur , n'étoit pas , à beaucoup près , aussi
belle , mais qu'elle avoit *une physionomie d'es-*
prit , & *un air à se faire aimer* ; qu'Audouère ,
première femme de Chilpéric , étoit *une beauté*
fade ; il l'appelle : *cette belle statue*. On pour-
roit à la vérité savoir ces détails par les His-
toriens ; mais ces Historiens sont des Chroni-
queurs qui ne détaillent & ne peignent rien ;

térêts politiques secondoient les projets de vengeance ; on vouloit punir Chilpéric, parce qu'on vouloit le dépouiller.

Le lot de chacun des frères étoit devenu plus considérable. Chéreb- 573.
 bert, dont Grégoire de Tours ne dit que du mal, dont Fortunat ne dit que du bien, & dont on ne fait presque rien, sinon qu'il fut excommunié par son Evêque pour un mariage incestueux ; Chéreb-
 bert étoit mort sans enfans mâles ; ses trois frères avoient partagé son Royaume, Greg. Tur.
l. 6, c. 24.
 & même la ville de Paris : chacun d'eux s'étoit engagé, par serment, à ne point entrer dans cette Ville sans l'aveu des deux autres, sous peine de perdre sa part & de Paris & du Royaume de Chéreb-
 bert.

Sigebert prend les armes ; & alors commence la longue & funeste rivalité de Frédégonde & de Brunehaut, qui produisit tant de mal-

heurs & de crimes, sans qu'aucune de ces deux femmes, également habiles & méchantes, succombât jamais sous les coups de sa rivale.

Gontran tenoit la balance entre les deux frères & les deux femmes.

Chilpéric eut dans cette guerre tous les revers qu'il méritoit ; Théodebert, son fils aîné, attaquant des Provinces du partage de Sigebert, fut pris & tué de sang froid ; son corps dépouillé resta sur le champ
175. de bataille, confondu parmi les morts. Si Chilpéric sentit vivement cette perte, Frédégonde s'en applaudit en maîtresse.

Rien n'arrêtoit les succès de Sigebert. Chilpéric, forcé de fuir devant lui, jusqu'à l'extrémité de ses Etats, va s'enfermer dans Tournai avec sa femme & ses enfans : Sigebert entre dans Paris, malgré le traité de partage du Royaume de Chétebert ; Brunehaut vient, avec

Greg. Tur.
l. 4, c. 45,
46.
Gest Franc.
c. 52.
Fredég. Epit.
c. 71.

ses enfans , y étaler son triomphe ,
y établir son trône : » Imprudente ,
» dit Adrien de Valois , qui ne
» voyoit pas qu'elle alloit se livrer
» entre les mains de ses ennemis , si
» le sort venoit à changer «.

Sigebert, toujours animé par elle ,
court assiéger son frère dans Tournai. Saint-Germain , Evêque de Paris , témoin de ces violences ,
en tombe malade de douleur : il écrit
à Brunehaut pour la prier d'inspirer
des sentimens plus doux à son mari ,
& n'obtient rien. Tournai est investi ;
Chilpéric & Frédégonde n'ont plus de ressource , ils touchent au moment d'expier la mort de Galafonte. Au milieu de ces périls si pressans ,
Frédégonde accouche d'un fils à Tournai : cet enfant ne sembloit naître que pour tomber entre les mains de ses ennemis ; Frédégonde ne l'avoit désiré que pour être mère d'un Roi. Grégoire de Tours L. 4, c. 45.

dit que voyant ses espérances trompées , elle entra dans une si violente rage , qu'elle eût tué son fils de sa propre main , si Chilpéric ne l'en eût empêchée : elle tourna donc cette rage contre Sigebert. Tous les Neustriens reconnoissoient l'empire de ce Prince : il va recevoir leurs hommages à Vitry ; mais tandis qu'on l'élève sur le pavois , deux assassins , envoyés par Frédégonde , le laissent expirant entre les mains de ceux qui le portoient : ils poignent ensuite , par l'ordre de Frédégonde , Charégisile , Chambellan de Sigebert. Ce second coup les fait remarquer ; ils sont massacrés sur le champ ; & leur secret eût péri avec eux , si Frédégonde ne l'eût publié elle-même , pour faire admirer & redouter les ressources de sa politique.

Ce coup hardi produisit la révolution la plus subite : les Austrasiens

qui étoient devant Tournai , levèrent le siège , & ayant rejoint ceux qui étoient à Vitry , tous se retirèrent en désordre. Chilpéric & Frédégonde les poursuivent , & ayant surpris à Tournai Sigilla , qui avoit été dans la plus grande faveur auprès de Sigebert , ils exercent sur lui des cruautés dignes d'eux ; ils lui font appliquer des fers rouges à toutes les jointures , & le font couper ensuite par morceaux.

Les Neuftriens rentrent sous l'obéissance de Chilpéric ; plusieurs Austrasiens s'y soumettent ; Brunehaut est investie dans Paris , & Childebert son fils , âgé de cinq ans , alloit tomber entre les mains des meurtriers de Sigebert , sans le zèle & l'adresse du Duc Gombaud , Seigneur Austrasien , en qui Brunehaut , dans ce grand revers , mit toute sa confiance. Il sauva Childebert , en le descendant par-dessus les murail-

Greg. Tur.
l. 5 , c. 2.
Fredeg. Epit.
c. 72.

les de la Ville, dans une corbeille, à la faveur de la nuit ; un homme affidé le reçut au pied de la muraille, & le porta dans Metz, où les Austrasiens l'élevèrent sur le pavois ; ils le mirent sous la protection de Gontran, Roi de Bourgogne, son oncle.

596. L'évasion du jeune Childebert enlevait à Chilpéric & à Frédégonde le fruit de la mort de Sigebert, & leur imposait la nécessité de ménager Brunehaut : on se contenta de la reléguer à Rouen, d'où elle suscita bien des affaires à ses ennemis.

Chilpéric avait envoyé Mérrouée, l'aîné des fils qui lui restaient de la Reine Audouère, pour s'emparer du Poitou, qui étoit du partage du jeune Childebert. Mérrouée n'ignoroit pas la haine de Frédégonde pour tous les enfans d'Audouère ; il savoit tout ce qu'il avoit à craindre d'une femme de ce caractère : il pa-

roît qu'il voulut se faire un appui contre elle de tous ceux qui devoient la haïr : il va donc d'abord à Tours, & au lieu de prendre la route du Poitou, il tourne vers le Mans, où il voit la Reine Audouère sa mère, qui, depuis sa répudiation, y étoit renfermée dans un Couvent : il va ensuite à Rouen, où il voit Brunehaut, l'aime, l'épouse, quoique veuve de Sigebert son oncle. Prétextat, Evêque de Rouen, fort attaché aux intérêts de Brunehaut, plus attaché encore à ceux de Mérouée son filleul, fit ce mariage, qui paroît avoir été concerté entre Audouère, Mérouée, Prétextat & Brunehaut.

Chilpéric, à cette nouvelle, vole à Rouen, donne des Gardes à Brunehaut, & emmène Mérouée.

Le courroux de Chilpéric eût pu se borner à cette expédition, si Frédégonde l'eût permis ; mais c'étoit

pour elle une trop belle occasion de perdre un fils d'Audouère. Divers Seigneurs Austrasiens , qui , à la mort de Sigebert , s'étoient donnés à Chilpéric , retournoient tous les jours vers Childebert : Godin , un de ces Seigneurs , voulant y retourner avec un gage qui le rendît important , s'étoit emparé de Soissons , où il avoit pensé surprendre Frédégonde : mais il avoit été lui-même surpris, défait, & tué. Frédégonde , liant habilement cet incident avec celui du mariage de Mérouée , fit envisager le tout à Chilpéric , comme l'effet d'une conjuration dont elle accusoit Mérouée & Brunehaut d'être l'ame , & Prétextat d'être un des principaux instrumens. Chilpéric , l'exécuteur le plus soumis de toutes les volontés de Frédégonde , fit arrêter son fils , le força de se faire ordonner Prêtre , & l'enferma dans un Monastère. Mé-

rouée s'échappa , quelque temps après , de sa prison , & se sauva dans l'église de Saint Martin de Tours.

Brunehaut étoit toujours gardée à Rouen ; les Austrasiens la redemandèrent , & Chilpéric la voyoit dans ses Etats avec tant d'inquiétude , qu'il fut charmé de la renvoyer. Mérouée se mit en chemin pour l'aller joindre ; mais les Austrasiens refusèrent de le recevoir : il resta errant & caché dans la Champagne , sans asile , sans secours , & sans desseins. Deux 577 traîtres entreprirent de le livrer à Frédégonde ; c'étoient Gilles , Evêque de Reims , & Gontran Bozon , Seigneur Austrasien , qui , dans le temps des succès de Sigebert , dont il étoit un des Généraux , avoit fait tuer Théodebert , frère aîné de Mérouée. Depuis la mort de Sigebert , & le rétablissement des affaires de Chilpéric , il s'étoit réfugié au tombeau de Saint Martin de Tours ,

pour échapper au supplice que Chilpéric lui destinoit : il étoit secrètement appuyé par Frédégonde, qui lui favoit gré de l'avoir défaite d'un des fils d'Audouère, & qui vouloit se servir encore de lui pour faire périr Mérouée. Gilles & Gontran Bozon persuadèrent à Mérouée qu'ils lui feroient livrer la ville de Térouenne. Mérouée, sur leur parole, s'engagea dans un village où Chilpéric, averti par ces traîtres, vint l'envelopper. Mérouée, se voyant près de tomber entre les mains d'une marâtre impitoyable, & d'un père sur qui la Nature pouvoit moins que Frédégonde, pria Gaïlen, son Confident, de le percer de son épée ; Gaïlen lui donna cette horrible marque de son attachement. Quelques-uns disent que Frédégonde fit courir ce bruit, mais qu'en effet Mérouée fut massacré par ses ordres ; & l'affreuse mutilation qu'elle

fit souffrir depuis à Gaïlen , & dont il mourut , ne détruit point cette idée.

Elle avoit fait faire le procès à Prétextat , dans un Concile qui se tenoit à Paris. Chilpéric s'étoit rendu l'accusateur de cet Evêque. Outre le mariage de Mérouée avec Brunehaut , dont il étoit difficile de le disculper , il lui reprochoit encore la conjuration chimérique dont j'ai parlé ; il soutenoit que Prétextat avoit fait des largesses au Peuple pour le soulever. Frédégonde produisit , sur cette conjuration , de faux témoins , que Prétextat confondit : mais les Prélats de l'assemblée , séduits ou intimidés par Frédégonde , n'osoient ni condamner ni absoudre Prétextat : Grégoire de Tours fut le seul qui se déclara hautement en sa faveur ; on l'écouta en tremblant & sans lui répondre , & les Prélats Courtisans allèrent le

dénoncer à Chilpéric. Frédégonde voulut acheter le suffrage de l'Evêque de Tours ; il fut incorruptible : ce qui lui attira dès-lors , & dans la suite , diverses persécutions. Enfin , des Emissaires de Frédégonde insinuèrent à Prétextat que le Roi vouloit seulement éviter la honte du personnage de calomniateur , & se ménager en public la gloire d'une grande action de clémence ; qu'il falloit donc que Prétextat s'avouât coupable de tous les crimes que le Roi lui imputoit , & qu'il lui en demandât pardon ; qu'à ce prix il devoit être sûr , non seulement de sa grace , mais encore de toute la faveur du Roi. Prétextat eut la faiblesse de les croire ; & au milieu de l'assemblée des Evêques , se jetant aux genoux du Roi , il avoua qu'il avoit attenté à sa vie , & corrompu la fidélité de ses Sujets. Sur cet aveu , Chilpéric , au lieu de pro-

noncer sa grace , demande justice aux Evêques. Il n'étoit plus possible d'absoudre un accusé convaincu par sa propre bouche. Prétextat fut relégué dans une Isle du Cotentin ; & Mélanse son ennemi , vendu aux fureurs de Frédégonde , fut mis à sa place sur le siège de Rouen.

Il restoit encore à Chilpéric un fils de la Reine Audouère ; c'étoit Clovis. Il en avoit aussi trois de Frédégonde , Samson , Clodebert , & Dagobert ; une maladie pestilentielle qui ravageoit alors la France , les emporta tous les trois. Frédégonde , outrée de douleur , jalouse que Chilpéric eût encore un fils , tandis qu'elle perdoit tous les siens , alarmée d'ailleurs de quelques menaces imprudentes qui étoient échappées au jeune Clovis , résolut de le perdre. Ce Prince aimoit une des filles de la suite de Frédégonde ; Frédégonde se fit rapporter que la

579.

580.

Greg. Tur.
toto lib. 5.

mère de cette fille étoit Sorcière , & qu'à l'aide de ses maléfices , Clovis avoit fait périr les trois jeunes Princes. Sur ce rapport , elle fit arrêter cette malheureuse fille , la fit attacher à un poteau devant l'appartement de Clovis , & fouetter cruellement en sa présence ; elle fit appliquer la mère à la question , & la lui fit donner si rigoureuse , qu'il fallut bien qu'elle chargeât Clovis de tout ce qu'on vouloit lui imputer. Frédégonde demanda vengeance à Chilpéric , qui , ne sachant pas lui résister , lui abandonna son fils unique ; elle le fit arrêter , & après l'avoir accablé d'ignominie , elle l'envoya enchaîné à Noisy-sur-Marne , où on le trouva mort d'un coup de couteau dans le flanc ; en même temps la Reine Audouère , sa mère , fut étranglée dans son Couvent ; Basiné , sœur de Clovis , fut déshonorée par les Satellites du Roi

son père , qui l'enfermèrent ensuite dans un Couvent à Poitiers. Les Romains, avant d'envoyer une vierge au supplice , lui faisoient ravir sa virginité par le Bourreau (1) ; c'étoit une horreur , & elle faisoit partie du supplice , mais du moins c'étoit une espèce d'hommage rendu à la virginité. On ne voit pas bien pourquoi il falloit ôter la virginité à une fille pour en faire une Religieuse ; mais il ne s'agit pas de raisonner sur ces atrocités , il suffit de les exposer : mille autres cruautés furent exercées sur les amis de Clovis. Cette femme , à qui les tor-

(1) L'exemple de la fille de Séjan est connu. Cette malheureuse enfant n'avoit mérité ni d'être déshonorée , ni d'être égorgée. Ce n'étoit pas sa faute , si elle avoit reçu la naissance d'un homme , qui , après avoir été dans la plus grande faveur , étoit tombé dans la disgrâce. En combien de manières l'humanité a été outragée , quelquefois même par les Loix !

tures avoient arraché une accusation calomnieuse contre lui , n'en fut pas moins brûlée vive.

Frédégonde eut un autre fils , nommé Thierry ; elle le perdit encore , & encore , à ce qu'elle crut ou feignit de croire , par des sortilèges : il en coura la vie à plusieurs femmes , dont quelques-unes furent brûlées , d'autres noyées ; quelques autres , par une barbarie digne de ce temps-là , & digne de Frédégonde , furent rouées (1).

584. Il naquit enfin un dernier fils à Frédégonde , & ce fils vécut ; c'étoit Clotaire ; il devoit un jour réparer les crimes de Chilpéric & de Frédégonde , & punir ceux de Brunehaut.

Chilpéric , lorsque sa mesure fut comblée , selon l'expression de Mé-

(1) *Alias rotis ossibus confractis innectit.*
Greg. Tur. lib. 6 , c. 35.

zeraï , fut assassiné à Chelles , en revenant de la chasse. Frédégaire attribue sa mort à Brunehaut , dont cette mort relevoit les affaires ; l'Auteur des Gestes , Adon , Reginon , Aimoin , en accusent Frédégonde elle-même , qui , par un mot imprudent , lui avoit révélé par hasard son intrigue avec Landry , & qui avoit tout à craindre pour son amant & pour elle-même , si elle ne prévenoit les effets de la jalousie de Chilpéric.

Le corps de Chilpéric , abandonné de tout le monde (tant sa personne étoit haïe) , seroit resté sur la place , si Malulfe , Evêque de Senlis , d'ailleurs mécontent de lui , n'eût pris soin , par décence , de le transporter à Paris. Chilpéric est appelé , par Grégoire de Tours , *le Néron & l'Hérodé* de la France ; il se piquoit à la fois d'irréligion & de Théologie , & il n'avoit que de la superstition ; les Prêtres étoient

Greg. Tur.
l. 6, c. 46.

l'objet éternel de ses railleries , & on le faisoit trembler au nom de Saint Martin. Pour terminer les disputes de l'Arianisme , il fit un Edit , par lequel il défendoit d'admettre aucune distinction de personnes dans la Trinité ; & ce ne fut pas à titre d'incrédule qu'il fit cet Edit , mais à titre de Théologien. Salvius , Evêque d'Alby , & Grégoire de Tours , qu'il consulta , l'avertirent que c'étoit renouveler l'erreur de Sabellius ; il dit qu'il consulteroit des gens plus habiles qu'eux : & Grégoire de Tours lui répondit avec franchise , qu'il ne trouveroit que des insensés qui fussent de son avis. Voilà sa Théologie. Quant à sa superstition , en voici des traits.

Il avoit fait avec ses frères un traité , par lequel il s'engageoit à ne point venir à Paris ; il avoit juré par Saint Polyeucte , Saint Hilaire

& Saint Martin , & s'étoit soumis aux malédictions les plus terribles en cas d'infidélité. Il vint à Paris cependant ; mais il prit la précaution de faire porter devant lui en procession beaucoup de Reliques , pour opposer aux trois Saints , par lesquels il avoit juré , un plus grand nombre de Saints , qu'il croyoit avoir mis par-là dans ses intérêts.

Il vouloit enlever de l'asile de Saint Martin de Tours , son fils Mérouée qui s'y étoit réfugié ; il écrivit à Saint Martin pour en obtenir la permission ; la lettre fut déposée sur le tombeau de Saint Martin , avec un morceau de papier blanc , qu'on eut soin d'y ajouter , pour que le Saint n'eût qu'à écrire sa réponse. Un Historien grave assure que le Saint n'en fit point. De son côté , Mérouée consulta Saint Martin par l'ouverture des Livres Saints ; toutes les réponses furent sinistres : aussi

Mérouée périt-il. Voilà les lumières des siècles où on ne fait que faire la guerre. A la vérité, la dévotion de Louis XI, dans un siècle plus avancé, ne fut pas plus éclairée, & ce Prince eut plusieurs traits de conformité avec Chilpéric.

Chilpéric se piquoit encore d'être Grammairien & Bel-Esprit ; il faisoit des Vers dont on se moquoit, même à sa Cour ; il fit un Edit (car il en faisoit volontiers) pour introduire dans l'Alphabet les lettres doubles des Grecs, & ces lettres ne furent point introduites dans l'Alphabet.

Gontran, Roi de Bourgogne, pendant le règne de Chilpéric son frère, s'étoit déclaré le protecteur du jeune Childebert son neveu ; & se voyant sans enfans mâles, il l'avoit désigné solennellement son successeur. Les sentimens & la conduite de Brunehaut, à l'égard de

Gontran, furent toujours assez équivoques : d'un côté, elle sentoît que la protection de ce Roi lui étoit nécessaire contre Chilpéric & Frédégonde : de l'autre, elle craignoit l'ascendant que ces titres de protecteur & de bienfaiteur pouvoient faire prendre à ce Prince sur l'esprit de Childebert, & l'autorité qu'il pouvoit s'arroger dans le gouvernement des affaires d'Austrasie. Elle étoit jalouse à l'excès de cette autorité : l'usage qu'elle en faisoit, soulevoit contre elle de jour en jour tous les Grands d'Austrasie. Dans le choc de toutes ces cabales, on parvint quelquefois à diviser Gontran & Childebert ; tantôt Childebert & Chilpéric se réunissoient contre Gontran ; tantôt Gontran paroissoit prêt à s'unir avec Chilpéric contre Childebert : mais un penchant plus décidé le ramenoit toujours vers Childebert, auquel il des-

tinoit sa succession. Ils étoient unis contre Chilpéric , lorsque ce Prince mourut : Frédégonde fut alors à peu près dans le même embarras où Brunehaut s'étoit trouvée à la mort de Sigebert. Childebert étoit à Meaux : Frédégonde s'enfuit de Chelles , & se sauva dans l'Eglise de Paris : elle n'avoit pas de meilleur parti à prendre que celui de se mettre , avec son fils , sous la protection de Gontran , comme avoit fait Brunehaut. Gontran envoya Frédégonde au Vaudreuil , près de Rouen , où elle se trouva plus en sûreté ; il promit de tenir sur les Fonts Clo-taire , son fils , âgé de quatre mois , & le fit reconnoître pour Roi par les Sujets de Chilpéric.

Greg. Tur.
histo lib. 7.

Cette conduite de Gontran donna de l'inquiétude à Brunehaut & à Childebert ; ils envoyèrent des Ambassadeurs à Gontran , pour le prier de remettre Frédégonde entre leurs mains ,

main , afin qu'elle fût livrée au supplice que méritoient ses crimes. Gontran ne put y consentir ; sur son refus , d'autres Ambassadeurs d'Austrasie vinrent lui redemander des places qui appartenoient , disoient-ils , à Childeberr. Gontran refusa de les rendre. *Vous nous refusez*, lui répondit insolemment un des Ambassadeurs , *eh bien , la hache qui a abattu les têtes de vos frères , n'est pas perdue.*

Gontran , toujours placé ainsi pendant le reste de son règne , entre Frédégonde & Brunehaut , & ne pouvant se résoudre à sacrifier ni l'une ni l'autre , les eut toutes deux pour ennemies ; il ne dut la conservation d'une vie toujours menacée , qu'aux précautions qu'il prit contre les assassins , en faisant redoubler sa garde , & qu'à la précaution plus sûre encore , d'intéresser tous ses Sujets à la durée de son rè-

gne , par un gouvernement sage & doux. Brunehaut ne songeoit qu'à lui susciter des affaires , afin qu'il se mêlât moins de celles d'Austrasie. Frédégonde étoit moins touchée de ses bienfaits , qu'irritée de la réforme qu'il faisoit des abus qu'elle avoit introduits sous Chilpéric , & surtout de ce qu'il avoit rétabli Prétextat dans son Siège ; elle s'en vengea d'abord sur Prétextat , qu'elle ne craignoit point de faire assassiner dans son église aux pieds de l'Autel.

586. Un Seigneur Austrasien , qui détestoit le crime , ne put contenir son zèle , & alla l'accabler chez elle des plus violens reproches : elle parut les recevoir avec douceur ; elle témoigna du repentir , retint ce Seigneur à dîner , & l'empoisonna. Elle livra ensuite au neveu de Prétextat l'assassin dont elle s'étoit servie pour tuer cet Evêque , mais elle ne le livra qu'après être convenue avec

le neveu de Prétextat , qu'il l'empêcheroit de parler , en se défaisant de lui : en effet , lorsque cet assassin voulut nommer Frédégonde & Mélanche , le neveu de Prétextat se hâta de le mettre en pièces à coups de hache. Frédégonde , sachant que Gontran vouloit poursuivre la vengeance de la mort de Prétextat , tâcha de le prévenir ; il n'y avoit presque point de jour qu'elle ne tendît quelque piège à Gontran , qu'elle n'envoyât contre lui quelque assassin ; elle passa tout le reste de sa vie à aiguïser le fer , à préparer le poison contre Gontran , contre Brunehaut , contre Childebert , contre Théodebert fils de Childebert , enfin contre tous ses ennemis : elle fomenta , par mille intrigues , les troubles que l'irrégularité de l'administration de Brunehaut faisoient naître en Austrasie. Ces complots continuellement découverts , fai-

Greg. Tur.
Fredegar. &
alii passim.

soient place presque sans interruption , à de nouveaux complots ; elle envoyoit de tous côtés des assassins , qu'elle punissoit ensuite ou de lui avoir obéi ou d'avoir manqué leur coup : jamais le crime n'avoit été si insolent , si actif , si intrépide.

Un aventurier , nommé Gondebaud , qui se disoit fils du Roi Clotaire I^{er} , & que Gontran disoit fils d'un homme qui avoit été Meûnier & Cardeur de laine , avoit prétendu , dès le temps de Chilpéric , demander un partage à ses frères , qui avoient rejeté sa demande avec mépris. Quand il vit le Royaume en proie aux factions , l'Austrasie & la Neustrie gouvernées par deux femmes , sous le nom de deux enfans , le Roi de Bourgogne fort embarrassé à défendre sa vie contre deux monstres , qu'il n'avoit pu ni apprivoiser par ses bienfaits , ni dompter par ses armes , tous les Seigneurs des

différens Etats prenant parti dans ces troubles au gré de leurs pàssions , il crut l'occasion favorable pour faire valoir ses droits prétendus. Quelques factieux l'élevèrent sur le pavois à Brive-la-Gaillarde : cette entreprise paroissoit intéresser également les trois Princes ; cependant , non seulement Childebart & Clotaire ne se joignirent point à Gontran , dans les Provinces duquel Gondebaud faisoit principalement son irruption , mais encore Frédégonde & Brunehaut , désirant également de secouer le joug de Gontran , firent des avances à Gondebaud , & conspirèrent avec lui contre Gontran. Ce Prince eut lieu de soupçonner Brunehaut d'avoir envoyé des Ambassadeurs & des présens à Gondebaud , & d'avoir voulu l'épouser ; & lorsque Gondebaud , après quelques succès stériles , eut été tué par ceux mêmes qui l'avoient fait Roi , Gontran eut des

avis que Brunehaut avoit aussi fait faire la même proposition au fils de Gondebaud. C'est ainsi que cette femme artificieuse , lassée d'un bienfaiteur importun , & craignant son propre fils même , qui , avançant en âge , pouvoit lui ôter les rênes du Gouvernement , cherchoit à prolonger son empire , en lui opposant un homme dont elle auroit réalisé les chimériques prétentions , qui auroit été tout par elle , & qu'elle auroit replongé dans le néant quand elle auroit voulu. Frédégonde avoit eu la même politique , & il seroit étonnant qu'elle ne l'eût pas eue ; elle avoit aussi fait des avances à Gondebaud : M. de Valois croit qu'elle avoit aussi dessein de l'épouser ; mais un outrage qu'elle reçut des partisans de Gondebaud , la détacha du parti.

Rigonte , fille de Frédégonde , alloit en Espagne épouser Récarède ,

fils de Leuvigilde Roi des Visigoths : Didier, Duc de Toulouse, un des Chefs du parti de Gondebaud, arrêta Rigonte, mit en fuite ceux qui l'accompagnoient, & pilla ses trésors. Frédégonde reçut cette nouvelle ; celui qui la lui porta, éprouva que la douleur, dans cette ame féroce, devenoit toujours fureur ; elle le traita indignement, ainsi que tous ceux qui avoient abandonné Rigonte. Cependant on lui rendit sa fille, pour le malheur de toutes deux : Frédégonde l'aimoit d'abord, car ce monstre paroît avoir connu quelquefois les sentimens de la Nature ; Rigonte la détestoit, la méprisoit, lui reprochoit continuellement la bassesse de sa naissance. La tendresse de Frédégonde se laissa enfin, & fit place à la haine ; l'antipathie devint réciproque ; Grégoire de Tours dit qu'elles se battoient souvent : Frédégonde attenta même à la vie

Greg. l. 7.
c. 15.

de sa fille ; elle feignit un jour de vouloir lui donner ce qui restoit des trésors de son père, & au moment où Rigonte avoit la tête avancée dans un des coffres qui les contenoit, Frédégonde referma le coffre en lui pressant la tête avec violence, pour l'étouffer ; des Domestiques accourant aux cris que pouffoit une femme présente à ce spectacle, sauvèrent Rigonte.

Malgré tant de crimes, soit que Frédégonde connût mieux que Brunehaut l'art de gouverner, soit qu'elle inspirât plus de terreur, on ne vit jamais s'élever dans l'intérieur de son Royaume, des orages pareils à ceux qui agitèrent l'Austrasie sous l'administration de Brunehaut. Dès les premières années de cette administration, on voit les plus grands Seigneurs d'Austrasie, le Duc Rauchin, Gontran Boson, Gilles Evêque de Reims, & sur-tout Ursion

& Bertefrède, foulévés contre elle, s'armer pour accabler Loup, Duc de Champagne, qui étoit devenu leur ennemi par fon attachement inviolable à Brunehaut & à Childbert : il eft vrai que cette révolte fervit à mettre dans un beau jour le courage de Brunehaut. Les forces des rebelles étoient très-supérieures à celles du Duc de Champagne, & celui-ci alloit infailliblement fuccomber ; Brunehaut fe présente tout-à-coup entre les deux armées, & par les instances les plus preffantes, défarme, pour le moment, la fureur d'Urfion & de Bertefrède, qui com-
 mandoient les rebelles. Elle ne parut point intimidée des menaces insolentes d'Urfion, qui, fans vouloir l'entendre, crioit arrogamment :
 „ Qu'on faffe retirer cette femme,
 „ ou nous l'écraserons fous les pieds
 „ de nos chevaux ; qu'il lui fuffife
 „ d'avoir régné fous le nom de fon

Greg. l. 6,
cap. 4.

» mari , fans prétendre régner en-
 » core fous le nom de fon fils; c'eft
 » par nos forces , non par celles de
 » cette femme , que ce Royaume eft
 » défendu & qu'il fe conſerve «.

Un emportement fi brutal contre la mère du Roi , annonce de violens ſujets de mécontentement ; il ne fit qu'augmenter , dans la ſuite , par quelques actes de rigueur & de perfidie que Brunehaut fit exercer
 386. ſur les mécontens. Childebert , par ſon conſeil , invite le Duc Magnoalde à venir dans ſon Palais voir un combat de bêtes ; Magnoalde vient , & il eſt aſſaſſiné ; Gontran Boſon eſt arrêté : Rauchin , Urſion , Bertefrède prennent l'alarme , & , de concert avec Frédégonde , forment le projet de tuer Childebert , de ſ'emparer de Théodebert ſon fils , & d'éloigner Brunehaut des affaires.
 387. Le complot eſt découvert ; Childebert mande le Duc Rauchin , ſous

prétexte de lui communiquer quelque secret ; il lui prodigue les marques de confiance les plus fortes ; Rauchin fort content, & se croit en faveur ; des Gardes , placés le long de l'escalier , se jettent sur lui & l'assomment ; le Roi s'empare de tous ses biens. Ursion & Bertefrède se retirent dans une église ; l'asile est violé , ils sont massacrés. Gontran Boson du moins fut jugé & condamné à mort juridiquement ; Ageric , Evêque de Verdun , son ami , sur la parole duquel il s'étoit présenté , en mourut de douleur. L'Evêque de Reims fut jugé aussi, & déposé. Gontran Boson & Gilles méritoient leur sort par leurs infidélités & leurs trahisons , & voilà pourquoi ils furent livrés à la Justice ; il étoit difficile de convaincre les autres , on les assassina. Tant de coups d'autorité , parmi lesquels il y en avoit beaucoup d'illégitimes & de criminels , firent de

plus en plus détester le Gouvernement de Brunehaut.

592 ,
an 593 .

Gontran mourut réconcilié avec Childebert , auquel il avoit appris enfin à se défier de sa mère ; Childebert fut son héritier , & joignit le Royaume de Bourgogne à celui d'Austrasie.

» Gontran, dit l'Abbé Le Gendre,
» étoit dévot , à la liberté près qu'il
» se donnoit d'entretenir autant de
» femmes qu'il vouloit «. Avec cette
liberté, il auroit dû mieux choisir
celles qu'il honoroit du nom d'épou-
ses & de Reines. Il épousa d'abord
la servante d'un de ses domestiques ,
ensuite une fille d'un rang plus con-
venable , qu'il répudia bientôt ,
parce que , disoit-il , sa mère étoit
décriée pour les mœurs. Il épousa
depuis une Femme de chambre , qui
eut le titre de Reine. Celle-ci , dé-
sespérée de mourir à trente-deux
ans d'une maladie que ses Médecins

ne purent guérir , pria Gontran de les faire mourir ; ce qui fut religieusement exécuté , comme dernière volonté d'une Reine mourante.

On ne peut le disculper encore d'avoir ordonné le combat judiciaire entre deux de ses Officiers , pour un taureau sauvage tué dans ses forêts : l'accusateur fut blessé mortellement ; mais le champion de l'accusé , voulant défarmer son ennemi , se perça lui-même , & mourut sur la place. C'étoient trop de morts pour un animal tué ; nul intérêt de chasse ne pouvoit mériter un pareil sacrifice. Gontran ne fut pas encore satisfait ; il jugea que la mort du champion de l'accusé , quoiqu'arrivée par hasard , & en quelque sorte hors du combat , étoit une conviction du crime , & il fit lapider l'accusé , vieillard infirme , qui , par cette raison , n'avoit pu combattre en personne.

Gontran a été mis au nombre des Saints , & c'est en effet un des moins mauvais Rois de la première Race. Ce fut aussi celui qui fit le moins la guerre.

Dans un Concile qu'il prit soin d'assembler à Mâcon , on débattit fortement la question : *Si la femme peut être comprise sous la dénomination d'homme.* On se rendit enfin à l'autorité de la Genèse , qui dit expressément : *Il le créa mâle & femelle.*

195. Childebert mourut deux ans après Gontran , lorsqu'il sembloit vouloir gouverner sans Brunehaut : Faileube sa femme , qui eût pu avoir la tutelle de ses enfans , & en exclure Brunehaut , mourut aussi presque en même temps. On a dit qu'ils étoient morts de poison , & on a soupçonné Frédégonde , mais plus encore Brunehaut elle-même , qui n'avoit plus que ce moyen de conserver l'autorité.
197. Enfin Frédégonde mourut , & Brunehaut , se voyant délivrée à la

fois d'un Prince qui vouloit la tenir sous sa tutele , d'un fils qui vouloit s'échapper de la sienne , & d'une rivale dont la haine industrieuse & terrible l'obligeoit de veiller sans cesse sur elle-même , ne mit plus de bornes à la licence de son gouvernement , ni à l'emportement de ses passions.

Théodebert & Théodoric , ses petits-fils , partagèrent les Etats de Childebert leur père. Théodebert eut l'Austrasie , Théodoric la Bourgogne.

Frédégonde avoit laissé à Clotaire le Royaume de Neustrie , riche , puissant , & en état de se défendre contre les deux Royaumes ennemis.

Brunehaut gouvernoit ces deux Royaumes sous le nom de ses deux petits-fils ; mais elle demouroit en Austrasie , à la Cour de Théodebert , l'aîné de ces deux Princes , où elle poursuivoit le cours de ses violences. Wintrion , Duc de Champagne ,

Fredeg.
Chron. c. 18.

fut la dernière victime qu'on lui laissa immoler à son avarice en Austrasie ; tous les Grands de ce pays se soulevant à la fois contre elle , obligèrent son petit-fils de l'abandonner : cette révolution universelle , cette réunion de tous les Chefs de la Nation contre Brunehaut , prouvent que les révoltes qu'on a vues précédemment , n'étoient pas dépourvues de motifs plausibles. Brunehaut fut donc honteusement chassée d'Austrasie , & conduite sur la frontière , où ayant été laissée seule , elle fut rencontrée dans la campagne d'Arcis-sur-Aube , par un homme à qui elle se fit connoître , & qu'elle pria de la mener vers Théodoric son autre petit fils ; cet homme obéit , & eut depuis , pour récompense , l'évêché d'Auxerre.

Brunehaut fut très-bien reçue de Théodoric ; elle eut bientôt l'adresse de se rendre aussi puissante en Bourgogne , qu'elle l'avoit été en Aus-

trafie ; mais elle eut la mal-adresse d'y être aussi violente , aussi avide , aussi déréglée dans sa conduite. Pour s'assurer un empire éternel sur l'esprit & sur les Etats de Théodoric , elle s'attacha toujours à le rendre incapable de gouverner ; elle eut soin de l'environner de concubines & de filles infames ; elle l'empêcha toujours de prendre une femme légitime , qui eût pu devenir pour elle une rivale de crédit & d'autorité (car on savoit dès-lors tous ces secrets du Machiavellisme) : pour l'appriivoiser plus aisément avec le vice , elle lui en donna l'exemple ; elle se prostituoit aux jeunes gens de la Cour , sa puissance suppléant , pour les attirer , à ce que l'âge avoit pu lui ôter d'agréments.

S. Didier , Evêque de Vienne , Adon. in
Martyr. S.
Desid.
ayant cru devoir lui faire quelques remontrances sur les désordres de sa vie , elle le fit déposer & condamner 602.

Fredeg.
Chron. c. 31.

à l'exil , par une assemblée de Prélats vendus à ses caprices ; mais le vœu unanime des Evêques ayant obtenu , quelques années après, le rappel de S. Didier , & ce saint Prélat montrant toujours la même fermeté , elle le fit lapider.

Jonas , in
vita S. Colom-
b.

S. Colomban, Fondateur de l'Abbaye de Luxeuil en Franche-Comté, ayant voulu exhorter Théodoric à prendre une femme légitime , & ayant commencé à le persuader, elle le chassa des Etats de ce Prince.

Fredegar.
Aimoin , 1.
3 , c. 89.

Son ambition & son avidité rendant toujours coupables à ses yeux les hommes riches & puissans , elle cherchoit à les perdre & à les dépouiller ; elle fit tue Egila , Patrice de Bourgogne , sans qu'il fût coupable d'aucun crime , & uniquement pour s'enrichir de sa dépouille.

Elle préféroit à tous ses autres amans , un jeune Romain ou Gaulois , nommé Protade. Pour lui

procurer la dignité de Maire du Palais, dont Bertoald étoit revêtu, elle fit exposer Bertoald à la guerre, à des périls auxquels il étoit impossible qu'il échappât, & Protade eut sa place.

Les enfans de Childebert, depuis qu'ils étoient montés sur le trône, avoient presque toujours été en guerre contre Clotaire : ce Prince les avoit vaincus à la bataille de Leucofao, où l'on avoit vu trois Rois, l'un âgé de douze ans (1), les autres de dix (2) & de neuf (3), commander en personne leurs armées ; depuis, il avoit été moins heureux contre eux ; il avoit été battu par Théodoric dans un combat près d'Etampes, où Bertoald avoit été tué, mais où Clotaire

(1) Clotaire.

(2) Théodbert.

(3) Théodoric.

avoit été mis en fuite , & où Mérouée son fils avoit été fait prisonnier ; Théodoric entra triomphant dans Paris ; ensuite Théodebert & Théodoric firent la paix avec Clotaire , pour se détruire l'un l'autre.

Ils y étoient excités par Brunehaut , qui ne pouvoit pardonner à Théodebert l'affront qu'il lui avoit fait de consentir à son expulsion de l'Austrasie ; elle ne cessoit d'animer Théodoric contre lui : » Que ne re-
» demandez-vous à Théodebert , di-
» soit-elle , les trésors de votre père ,
» dont il s'est emparé ? Vous savez
» qu'il n'est point votre frère , & que
» c'est le fils d'un Jardinier «. Théodoric sentoit sa cupidité s'enflammer par ce discours : Protade appuie Brunehaut , & par leurs instigations la guerre est résolue. Les armées étant en présence , & prêtes d'en venir aux mains , les Chefs de l'armée de Théodoric eurent horreur

de voir une aïeule animer ses petits-fils à s'égorger l'un l'autre : ils respectèrent en elle ce titre d'aïeule de leur Maître, qu'elle oublioit ; mais ils tournèrent tout leur ressentiment contre Protade, auteur, ou du moins fauteur de ces mauvais conseils. Le despotisme avide & insolent de ce Ministre avoit, depuis long-temps, ulcéré contre lui tous les cœurs.

Un cri unanime s'élève dans le camp : *Il vaut mieux sacrifier un seul homme , que de mettre toute l'armée en danger.* Le Roi envoie Uncilène pour appaiser le tumulte : Uncilène, ennemi secret de Protade, déguisant ses ordres, annonce que le Roi l'envoie pour déclarer qu'il consent à la mort de Protade, & ce Ministre est tué dans la tente du Roi ; la paix se fit pour lors entre les deux frères.

Brunehaut montra bien l'intérêt qu'elle prenoit à Protade , par la

vengeance qu'elle exerça sur les principaux auteurs de sa mort. Unci-
 48. ^{Fredcg. c.} lène , dépouillé de tous ses biens ,
 & cruellement mutilé , mourut dans
 la misère & dans les douleurs ; le
 Patrice Wulfe , qui étoit à la tête des
 ennemis de Protade , fut tué. Brune-
 haut ne put souffrir que la paix
 durât long-temps entre ses petits-
 609. fils ; ils reprirent les armes : le sort
 fut favorable à Théodoric ; il défit
 Théodebert dans deux grandes ba-
 tailles , l'une auprès d'Andelau ,
 l'autre à Tolbiac , dans l'endroit
 même où Clovis avoit vaincu
 612. les Allemands. Théodoric pour-
 suivit Théodebert jusqu'à Cologne :
 le malheureux Théodebert y fut
 pris , & périt , ou par la main de
 Théodoric , ou par celle des habi-
 tans de Cologne , qui ne purent
 éviter qu'à ce prix le ravage de leurs
 terres.

Un trait paroît peindre Théode-

bert ; il avoit épousé , sans doute par quelque intrigue de Brunehaut son aïeule , une Bilichilde qui avoit été esclave de Brunehaut ; il s'en dégoûta , & devint amoureux d'une autre femme , nommée Theudichilde , qu'il voulut épouser ; il pouvoit ou répudier la première , ou avoir deux femmes à la fois , comme plusieurs Rois de sa Race ; le barbare aima mieux poignarder Bilichilde de sa main.

A la mort de Théodebert , les fils qu'il laissoit , tous dans l'enfance , furent égorgés , ou de la main de Théodoric , ou de la propre main de Brunehaut ; un d'entre eux , à peine sorti des eaux du baptême , eut la tête écrasée contre une pierre.

Théodoric devint amoureux d'une fille de Théodebert , qui étoit sa prisonnière , & voulut l'épouser ; Brunehaut , qui ne vouloit point souffrir qu'il se mariât , lui repré-

ſenta , pour l'en détourner , qu'il ne lui étoit pas permis d'épouſer ſa nièce (quoiqu'elle-même eût épouſé ſon neveu). Théodoric , déteſtant alors les crimes qu'elle lui avoit fait commettre , s'écria , plein

L'Auteur des *d'indignation : Méchante femme ,*
 Geſtes , c. 39. *horreur de Dieu & des hommes , ne*
 Adon , dans *m'avois-tu pas dit qu'il n'étoit pas*
 ſa Chroniq. *mon frère ? Tu m'as donc rendu fratri-*
 Aimoin , l. *cide ?* Alors mettant l'épée à la
 3 , c. 100. *main , il l'auroit percée , ſi on ne*
l'eût dérobée à ſa fureur.

La mort de Théodoric ſuivit de près cet emportement , & le plus grand nombre des Auteurs dit ſans détour qu'il fut empoifonné par Brunehaut , parce qu'il commençoit à la connoître.

Pendant que Brunehaut commettoit ou faiſoit commettre tous ces crimes , Clotaire II , Prince habile , ſongeoit à en recueillir le fruit.

Fredeg. Théodoric , peu de temps avant ſa
 mort ,

mort , lui avoit fourni un prétexte Chron. c. 40, 41, 42; plausible de reprendre les armes en lui faisant quelque querelle sur les limites fixées par les traités. Brunehaut espéroit régner encore en Austrasie & en Bourgogne , sous le nom de ses arrière-petits-fils , enfans de Théodoric ; ils étoient au nombre de quatre , tous nés de concubines ; mais l'exemple de Thierry , fils aîné de Clovis , qui avoit eu sa part du Royaume de son père , quoiqu'il fût né d'une concubine , & beaucoup d'autres exemples pareils , leur étoient favorables. Ces quatre enfans se nommoient Sigebert , Childebert , Corbe , Mérouée (1). Brunehaut destinoit l'Austrasie à Sigebert , l'aîné , âgé de douze ans , & la Bourgogne à Childebert , âgé de dix ; mais les Seigneurs Austrasiens

(1) Il y en avoit deux autres , mais l'Histoire n'a pas conservé leurs noms.

& Bourguignons , las du joug de Brunehaut , traitèrent avec Clotaire , dont le Gouvernement juste & modéré invitoit les Peuples à le reconnoître. Brunehaut voulut tenter le sort des armes ; l'armée de Clotaire , & celle des quatre fils de Théodoric , se rencontrèrent sur les bords de la Saône ; celle des enfans de Théodoric étoit secrètement vendue à Clotaire ; & au lieu de combattre , elle lui livra les Princes. Childebert seul échappa ; on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu.

A l'égard de ses frères , l'opinion la plus commune est que Clotaire fit périr Sigebert & Corbe , & n'épargna que Mérouée , parce qu'il l'avoit tenu sur les fonts.

Brunehaut , qui voyoit approcher le terme que le Ciel avoit marqué à ses crimes , s'étoit enfermée dans le château d'Urbe , au pays des Transjurains ; elle y fut prise & menée à Clotaire.

Austrasiens, Bourguignons, Neuf-^{613.} triens, tous les François étoient as-
semblés autour de Clotaire, qui
leur demanda justice de cette femme,
oubliant que sa propre mère Frédé-
gonde en avoit bien commis d'aussi
nombreux & d'aussi atroces.

Sur l'accusation de Clotaire, tous
les François s'écrièrent d'une voix
unanime, que Brunehaut méritoit
les plus rigoureux tourmens; ce fut-
là son arrêt, il fut exécuté; elle
fut livrée pendant trois jours aux
tortures, promenée ensuite dans
tout le camp sur un chameau, enfin
attachée à la queue d'un cheval fou-
gueux, ou, selon quelques Auteurs,
tirée à quatre chevaux: les restes
sanglans & déchirés de son cadavre
furent jetés au feu.

Ainsi fut traitée, à près de quatre-
vingts ans, une Reine, fille & mère
de tant de Rois; mais aussi une
femme meurtrière, & empoison-

Fredeg.
Sigebert de
G. mblours.
Aimoin. ap-
pendix ad
Chronic.
Marii
Jonas.
Adon.
Reginon.

neuse de ses propres enfans ; des Auteurs l'ont nommée la *Jésabel* & l'*Athalie* de son siècle. L'Auteur des Gestes des François prétend qu'elle ne désespéroit pas de séduire Clotaire , qui , pour l'engager à se remettre en sa puissance , lui avoit fait parler de mariage ; il ajoute qu'elle parut devant Clotaire , pompeusement parée , comme *Jésabel* devant *Jéhu* , & avec le même succès. Son supplice fut affreux , si l'on considère son rang , son sexe & son âge ; il fut juste , si l'on considère ses crimes.

L'Histoire de la première Race de nos Rois ne présente rien de plus frappant , que les fureurs & les crimes de *Frédégonde* & de *Brunehaut*. Ces deux femmes , si implacables dans leurs haines , si terribles dans leurs vengeances , si impétueuses dans toutes leurs passions , si jalouses de l'autorité , si peu scrupu-

leuses sur les moyens de l'acquérir & de la conserver , étonnèrent , à force de cruautés , même leur siècle barbare. L'une , avec une plus insolente audace , employant presque publiquement contre tous ses ennemis le fer & le poison , parut outrager l'humanité en général par un plus grand nombre d'attentats : l'autre , ménageant avec plus d'art ces détestables ressources , mais les employant presque toujours contre son propre sang , parut outrager plus particulièrement la Nature. Leurs noms sont également dévoués à l'exécration publique.

Les Auteurs Espagnols , & , parmi les François , M. de Cordemoy , & quelques autres , ont fait de vains efforts pour justifier Brunehaut , d'après un Conte de Bocace , où tous les fondemens de l'Histoire sont renversés , & où l'on dit que Clo-taire , qui fit périr Brunehaut , étoit

son fils. Bocace , très-ignorant en Histoire , est postérieur de sept à huit siècles à Brunehaut , & pendant ces sept à huit siècles , il ne s'étoit pas élevé une voix en faveur de cette Princesse , ni un doute sur la justice de son arrêt.

C'est de Frédégonde , au contraire , qu'il a plu à l'Abbé Le Gendre de faire son héroïne.

Brantôme s'est déclaré le Panégyriste de Catherine de Médicis , qu'il avoit cependant connue.

Le plus illustre de nos Ecrivains a prétendu justifier Pierre le Cruel.

Quiconque prendra la peine de remonter aux sources , & de les examiner de bonne foi , n'adoptera jamais ces paradoxes brillans.



C L O T A I R E II.

MALGRÉ tous les efforts que font les Apologistes de Brunehaut , pour décrier Clotaire II , son ennemi , la notoriété des faits les force de rendre hommage à ses vertus , & d'avouer ses bienfaits envers la Nation. Clotaire II est le premier de nos Rois qui ait pris en considération le bonheur du Peuple , & qui ait fait entrevoir une foible aurore de cet esprit de paix , sans lequel il n'est point de Gouvernement. Depuis la réunion de l'Empire François sous son autorité , on le voit sans cesse occupé à réparer les défordres des règnes précédens ; il diminue les impôts , source de toutes les guerres intestines , & prend l'engagement de n'en jamais créer de nouveaux sans le consentement de

la Nation : il révoque les dons excessifs ; ressource fâcheuse , mais souvent nécessaire : il rentre dans ses domaines engagés ; ressource encore fâcheuse & peut-être injuste , lorsque le temps a détruit toute proportion entre le prix originaire de l'engagement & la valeur des domaines , mais juste quand ces proportions ne sont pas sensiblement altérées , & nécessaire dans un temps où les Rois vivoient de leur domaine. Les dettes & les impôts , fruits de la guerre , marchent de front , non seulement parce que les dettes rendent les impôts nécessaires , mais encore parce qu'un principe commun de dissipation & de désordre fait naître à la fois l'un & l'autre. De même l'abolition des impôts & le paiement des dettes marchent ensemble (quoique l'une de ces ressources paroisse nuire à l'autre) , parce qu'un même principe

les fournit l'une & l'autre. On a écrit, on écrira des Volumes sur l'administration des Finances ; tout pourroit se réduire à ces deux mots : *Economie & Justice* ; mots dont l'efficacité est infinie , lorsqu'on ne se contente pas de les prononcer. Clotaire II , dans toute la grossièreté du septième siècle , en savoit plus sur ce point , que Louis XIV dans toute la splendeur du dix-septième. Mais pour pouvoir être économe , il faut éviter la guerre , qui détruit toute économie. Les Lombards étoient tributaires de la France ; Clotaire II leur remit le tribut , & acheta, si l'on veut , la paix , qu'on ne peut trop acheter. Pourquoi faut-il en effet qu'un Peuple soit tributaire d'un autre ? Eh ! qu'ils soient tous libres & heureux , qu'ils travaillent tous au bonheur les uns des autres , par les communications vivifiantes du commerce. Qu'im-

porte un tribut stérile , bien moins profitable à celui qui le reçoit , qu'humiliant pour celui qui le paie ; un tribut qui , rappelant sans cesse l'abus de la victoire , nourrissant le ressentiment de la défaite , & invitant à la vengeance par l'attrait de la liberté , n'est qu'une source féconde de discorde ? Cependant , comme on aimoit alors à imposer des tributs , & qu'on ne savoit faire aucun sacrifice à la paix , on publia que les Lombards avoient gagné à prix d'argent les Maires & les Ministres de Clotaire , pour obtenir la remise de ce tribut.

Mais cet esprit de guerre que Clotaire II cherchoit ainsi à éteindre , même au dehors , fermentoit dans l'intérieur du Royaume ; le Peuple se soulevoit , quand on l'accabloit d'impôts , & les Grands , quand on vouloit le soulager ; car les Grands , qui partageoient les

dépouilles du Peuple , avoient intérêt qu'il fût opprimé. Clotaire II avoit confié le Gouvernement de la Bourgogne Transjurane à Herpin , homme ami de l'ordre & de la justice , & qui ne négligeoit rien pour remplir les vûes bienfaisantes du Roi sur son Peuple ; les Grands , dont il réprimoit les vexations , excitèrent contre lui une sédition , dans laquelle il périt. Sa mort fut vengée par le supplice des plus coupables.

Le Patrice Alétée , qui eut après lui le même Gouvernement , avoit été l'ame de cette conspiration ; il s'étoit conduit avec tant d'adresse , que , loin d'en avoir été soupçonné , il en avoit recueilli le fruit. Animé par ce premier succès du crime , il forma de plus vastes entreprises ; il se disoit issu des anciens Rois de Bourgogne , & ce fut jusqu'au trône qu'il porta ses vûes. Leudemonde , Evêque de Sion , son complice ,

Fredeg.
Chron. 6.
42 , 43 , 44.

614.

vint trouver la Reine Bertrude , femme de Clotaire , & lui fit part d'une révélation qu'il avoit eue du Ciel , que le Roi mourroit dans l'année , & feroit remplacé par Alétée ; en conséquence , il exhorta la Reine à rassembler ses trésors , à les mettre en sûreté ; il lui offrit pour cet usage sa ville de Sion , & l'invita sur-tout à épouser Alétée , pour conserver le trône. Bertrude aimoit tendrement Clotaire ; la révélation l'alarma : sans répondre à l'Evêque , elle se renferma pour pleurer ; l'Evêque sentit le danger où il s'étoit mis , il s'enfuit , & parvint dans la suite à faire sa paix. La Reine , comme il l'avoit prévu d'après son silence , redit tout à Clotaire , qui , moins effrayé de la révélation , qu'inquiet des desseins d'Alétée , le fit arrêter , & lui fit faire son procès. Alétée eut la tête tranchée. Cette intrigue d'Alétée & de Leudemonde peint les mœurs du

temps : on y voit quel parti les méchans cherchoient alors à tirer de la superstition , & combien il importe aux Princes de la détruire ; le Patrice & l'Evêque avoient espéré de séduire la Reine. Il suffisoit alors d'être Prêtre , & d'alléguer une révélation , pour être cru ; la Reine crut l'Evêque , puisqu'elle pleura d'avance la mort de Clotaire. Pour peu que cette superstition l'eût emporté sur sa tendresse , elle devenoit coupable , elle suivoit les conseils de l'Evêque , elle trahissoit son mari & son Roi.

Elle mourut avant lui ; Clotaire épousa une autre femme , nommée Sichilde , & fit épouser à Dagobert , son fils aîné , Gomatrude , sœur de cette Sichilde. Le Roi devint jaloux d'un Seigneur , nommé Boson , qu'il crut amoureux de sa nouvelle femme , & payant le tribut à la bar-

barie de son siècle (1), il le fit tuer.

Fredeg.
Chroniq. c.
54.

L'Histoire lui reproche encore la mort violente de Godin , fils de Garnier ou de Warnachaire, Maire du Palais de Bourgogne. Godin , malgré les Canons & des Edits nouvellement publiés , avoit épousé Berthe , veuve de son père : on l'obligea de la quitter ; il obéit. Berthe ne put le lui pardonner : dans son dépit , elle l'accusa d'une conspiration contre la vie du Roi. Clotaire eut la foiblesse de la croire sans examen ; & quoique Godin , traîné d'église en église , eût protesté de son innocence sur toutes les reliques des Saints , il n'en fut pas moins assassiné par ordre du Roi. Tant les passions l'emportent encore sur la superstition , & méritent encore plus d'être combattues !

(1.) *Pauci tamen suberant prisca vestigia fraudis.*

Virg. Egl. 4.

L'esprit de guerre, malgré les efforts de Clotaire, dominoit toujours en France, & même à sa Cour. Tandis qu'il étoit à Clichy, un de ses favoris, nommé Egina, fit assassiner un des principaux Officiers d'Aribert, second fils de Clotaire, nommé Eginaire (1). Aribert voulut tirer vengeance de ce crime, il trouva de la résistance; on se cantonna; Egina & ses amis occupèrent les hauteurs de Montmartre; les partisans d'Aribert tenoient la plaine. On alloit en venir aux mains, si le Roi, en menaçant de fondre avec toutes

(1) Egina, Eginaire, Basin Roi de Thuringe, & Basine sa femme; Théodoric, beau-père d'Alaric, & grand-père d'Amalaric & d'Athalaric, Rois, l'un des Visigoths, l'autre des Ostrogoths; Ostrogothe, fille du Roi des Ostrogoths, &c. Ces rapports de noms, très-communs dans notre Histoire, donnent quelquefois un air de fables à des faits d'ailleurs constatés.

ses forces sur les deux partis , ne les eût fait rentrer dans le devoir.

On commençoit à sentir un inconvénient qui deviendra beaucoup plus sensible sous Charlemagne , c'est celui de l'agrandissement de l'Empire François , trop accru par les conquêtes de ses Rois , sur-tout par celles que Théodebert & les autres avoient faites du côté de la Germanie ; les douces influences du gouvernement de Clotaire II ne pouvoient s'étendre jusqu'à des frontières si reculées. Cette raison , & le désir d'instruire son successeur dans l'art de régner , engagèrent Clotaire à donner le premier exemple qu'on trouve dans notre Histoire , d'une association à la Couronne , ou plutôt ce fut moins une association à la Royauté qu'un véritable partage du Royaume que Clotaire fit avec Dagobert son fils aîné. La France étoit , depuis long-temps ,

divisée en Austrasie, ou partie orientale, & Neustrie, ou partie occidentale. Clotaire donna l'Austrasie à son fils avec le titre de Roi, & le mit sous la direction de deux Ministres qui jouissoient de la plus haute réputation de sagesse & de vertu : c'étoient Saint Arnoul, Evêque de Metz, Gouverneur de Dagobert, & Pepin, dit le Vieux, ou de Landen. Que l'on compare cette confiance de Clotaire en son fils, avec la défiance qu'une politique sombre & jalouse a depuis inspirée à l'égard de leurs enfans, à des Rois réputés grands dans des siècles réputés éclairés; que l'on compare ce choix des Ministres qu'il lui donne, avec les principes qui président si souvent au choix des Instituteurs auxquels on livre l'enfance des Princes & la destinée des Empires, & qu'on juge si la barbarie étoit du côté de Clotaire.

624.

Id. Ibid. c.

47.

Saint Arnoul , avant d'être engagé dans les Ordres , avoit été marié , & avoit eu des enfans ; c'est de lui que descend de mâle en mâle la seconde Race de nos Rois ; elle descend aussi de Pepin par les femmes , comme on l'expliquera dans la suite. Ainsi , de ces deux hommes que la tendresse éclairée de Clotaire II avoit donnés pour guides à la jeunesse de Dagobert , devoient naître les Princes destinés à enlever le trône à la Race de Dagobert & de Clotaire II.

Clotaire , en cédant à son fils l'Austrasie , s'étoit réservé quelques Provinces & quelques Places , qui lui paroissoient convenir à l'arrondissement des deux Royaumes (1) qu'il gardoit ; Dagobert osa se plaindre de ces démembrements , & redemander tout ce qui avoit été du Royaume d'Austrasie , comme

(1) Celui de Neustrie & celui de Bourgogne.

s'il eût réclamé des droits. Tout autre que Clotaire eût retiré ses dons , puisqu'on n'en étoit pas content ; mais la modération & la bonté étoient devenues le caractère du Roi ; il consentit de prendre pour arbitres , entre son fils & lui , douze des principaux Seigneurs , qui adjugèrent à Dagobert la meilleure partie de ses prétentions , non qu'ils pussent lui supposer d'autres droits que la bonne volonté de son père , mais parce qu'ils crurent sans doute cet arrangement plus convenable au bien des affaires , & plus propre à remplir l'objet même que Clotaire s'étoit proposé en cédant l'Austrasie à son fils ; cet objet étoit d'assurer la défense & la bonne administration du Royaume. Clotaire consentit à tout. 626.

Ce règne , assez pacifique , & le seul qui l'eût encore été , finit par une guerre bien cruelle , si l'on en

croit l'Auteur des Gestes des Rois de France : la manie qu'on avoit de rendre ses voisins tributaires , forçoit d'avoir toujours les armes à la main ; le refus ou le délai de payer le tribut étoit toujours une cause suffisante de guerre. De tous les Peuples tributaires des Francs , les Saxons étoient le plus indocile & le plus redoutable. Dagobert , dans une bataille qu'il leur livra , & qui fut si peu décisive , qu'on ne fait pas même quel en fut l'évènement , reçut à la tête un coup d'épée qui lui fendit son casque , & lui abattit quelques cheveux avec une partie de la peau ; il s'empressa d'envoyer à son père ces dépouilles sanglantes , comme un témoignage & du danger qu'il avoit couru , & de la valeur qu'il avoit montrée. Clotaire accourut à son secours ; Berthald , Duc des Saxons , croyoit Clotaire mort , ou l'avoit publié

ainsi pour encourager ses Soldats , en leur persuadant qu'ils n'auroient à combattre qu'un jeune Roi sans expérience. Clotaire , instruit de ces bruits , paroît à la tête de son armée , à la vue de Bertoald , & , ôtant son casque , déploie sa chevelure blanchie avant le temps ; Bertoald le reconnut , & laissant percer malgré lui le dépit & l'effroi à travers le mépris brutal qu'il s'efforçoit de montrer : » Te revoilà donc , bête » morte « ! s'écria-t-il. C'étoit sur les bords du Vesper ; la rivière les séparoit ; Clotaire la passe à la nage , & court droit à Bertoald , qui s'enfuit lâchement ; Clotaire l'atteint , le renverse , & le tue de sa main , comme son bisaïeul Clovis avoit tué Alaric au combat de Vouillé ; mais Alaric ne fuyoit pas.

La victoire du Vesper ne fut pas moins complète que celle de Vouillé ; l'armée de Bertoald fut taillée en

pièces ; Clotaire porta la défolation dans tout le pays des Saxons , & , si l'on en croit l'Auteur que j'ai cité , dont il faut avouer que le témoignage est suspect aux Critiques , à cause du silence des autres Auteurs , il n'y laissa pas subsister un seul homme qui excédât la hauteur de son épée. Quoi qu'il en soit de cette histoire , dans laquelle on peut au moins soupçonner de l'exagération , Clotaire II fut un des plus grands & des meilleurs Rois de la première Race ; il eut , autant que son siècle le permettoit , des mœurs douces & modérées , & il faut en savoir gré doublement au fils de Chilpéric & de Frédégonde.

Quelques Auteurs lui ont même donné le titre de *Grand* ; d'autres , mais ce ne sont que des Modernes , ont cherché à le décrier en faveur de Brunehaut ; ils ont aisément trouvé des reproches à lui faire ; Clotaire n'avoit ni changé les mœurs

de son siècle , ni échappé entièrement à leur empire. Clotaire n'étoit qu'un Barbare plus doux & plus modéré que ses Prédécesseurs : mais les Barbares sont encore plus près de la Nature que certains Peuples qui se croient policés , & que des raffinemens de politique rendent quelquefois méchans par système. Clotaire II fut certainement un meilleur père & un meilleur Roi que ce Louis XI , dont on a voulu vanter la politique détestable , & même que d'autres Rois modernes , moins odieux que Louis XI , mais que le Machiavélisme avoit écartés de la Nature.



D A G O B E R T.

629. **D** A G O B E R T , son fils aîné , ne fut point *le modèle parfait des plus parfaits Monarques* , comme on le dit dans les mauvais Vers qui sont au bas de son portrait dans Mézeray. Il commença par être injuste envers Aribert son frère , qu'il priva du partage qui lui étoit dû.

Les partages étoient des abus sans doute , non pas que l'égalité dans le partage des successions ne soit l'arrangement le plus conforme à la Nature ; mais il n'en est pas des Royaumes comme des successions ordinaires , les Peuples ne sont point aux Rois , ce sont les Rois qui sont aux Peuples , & la réunion de l'Etat dans une même main , peut seule assurer la paix , qui peut seule assurer le bonheur des Peuples : ces principes

principes n'étoient point connus alors , on regardoit la Couronne comme le patrimoine des mâles , & on la partageoit entre eux ; cet abus étoit consacré par un usage constant , qui ne pouvoit plus être détruit que par une loi portée , sans intérêt & sur le vœu national , dans un temps où il n'y auroit point de partage à faire ; la réunion ainsi réglée auroit coupé une des plus fortes racines des guerres civiles : mais l'introduire par un principe d'avidité , par des moyens de force , c'étoit vouloir se jeter dans une nouvelle guerre civile ; & en effet , elle eût été inévitable avec un Prince moins doux & moins patient qu'Aribert.

Une autre considération favorable alors aux partages , se tiroit des accroissemens successifs de l'Empire François , & principalement de l'étendue qu'il avoit acquise au delà

du Rhin, étendue qui avoit rendu nécessaire la division de la France en Austrasie & Neustrie, & qui avoit déterminé Clotaire II à céder la Neustrie à Dagobert. Cette libéralité d'un Monarque envers son fils, libéralité sans exemple jusqu'alors, auroit dû empêcher Dagobert de commettre, à l'égard de son frère, une injustice sans exemple aussi jusqu'à lui.

Brunulfe, oncle maternel d'Aribert, parut vouloir réclamer les droits de son neveu ; on le craignit du moins, & sur cette crainte Dagobert le fit assassiner.

Il consentit cependant de céder à son frère quelques-unes des Provinces Méridionales, situées au delà de la Charente. Cet Etat, trop foible pour rendre Aribert redoutable, étoit assez grand pour mériter le titre de Royaume ; Toulouse en fut la Capitale.

Aribert mourut deux ou trois ans après son père , à la suite d'un voyage à la Cour de Dagobert ; circonstance fâcheuse , & qui fut observée. Il avoit un fils , nommé Chilpéric , qui mourut peu de jours après lui ; circonstance qui aggrava la première. Dagobert rentra dans les Provinces cédées à Aribert , & réunit l'Empire François.

Cependant Aribert laissoit deux autres fils , Boggis & Bertrand , de la postérité desquels nous aurons beaucoup à parler dans la suite.

Ce qu'Horace dit des Poètes, qu'ils éternisent le souvenir des grandes actions & des grands hommes , qui , sans eux , seroient ensevelis dans l'oubli (1) , Salluste le dit , avec

(1) *Vixere fortes ante Agamemnona*

Multi , sed omnes illacrymabiles

Urgentur , ignotique longâ

Nocte , carent quia vate sacro.

Horat.

raison, des Historiens éloquens. Il rend justice aux Guerriers illustres qui ont porté si loin la gloire d'Athènes ; mais il croit qu'ils ont été bien servis par les grands Historiens , qui , en décrivant leurs exploits , les ont gravés dans la mémoire des hommes , plus beaux , plus éclatans peut-être qu'ils n'ont été (1). Nos Chroniqueurs font précisément le contraire , ils éteignent , ils anéantissent tout ; sous leurs funestes mains tout se flétrit ou s'aténue , les hommes & les évènements disparoissent. Un Marchand , natif

(1) » *Atheniensium res gesta , sicuti ego*
» *existimo , satis ampla magnificaque fuerunt ,*
» *verum aliquantò minores tamen , quàm famâ*
» *feruntur. Sed quia provenere ibi scriptorum*
» *magna ingenia , per terrarum orbem Athe-*
» *nensium facta pro maximis celebrantur. Ita*
» *eorum quæ fecere virtus tanta habetur , quan-*
» *tum eam verbis potuere extollere præclara in-*
» *genia* ». (Sallust. de bello Catilinar.)

de Sens, selon les uns, ou de Soignies en Hainault, selon les autres, voyageant loin de sa Patrie pour les affaires de son commerce, trouve un assez grand Peuple esclave d'un autre Peuple voisin; il lui apprend à se mettre en liberté; il montre tant de talent, de valeur & de prudence dans l'exécution de ce projet, qu'il est élu Roi par la reconnoissance publique; il gouverne pendant trente-six ans avec une sagesse digne d'un autre temps & d'un autre pays, le Peuple qu'il a fait libre; il le rend heureux au dedans, redoutable au dehors; il continue de l'enrichir par le commerce; il donne aux plus grands Princes des leçons & des exemples qu'ils n'étoient pas alors en état de suivre; ce Peuple, ce sont les Esclavons que les Huns, ou Avars ou Abares, avoient soumis; ce Marchand couronné, ce Roi libérateur, c'est l'aventurier

Samon. Les Chroniqueurs rapportent ces faits , fans en deviner l'importance , & comme s'ils rapportoient qu'un Barbare a tué un autre Barbare.

On nous reproche quelquefois de l'indifférence pour notre Histoire ; où est-elle cette Histoire ? Si elle offre un fait digne de l'attention des hommes , il est presque toujours enseveli par la mal-adresse des Chroniqueurs. Les circonstances dont se compose l'Histoire, ces détails qui lui donnent l'ame & la vie , ces couleurs dont l'éloquence fait l'embellir, cet intérêt, que la sensibilité fait y répandre , ces réflexions qui en font la leçon du genre humain & le principe du bonheur public , enfin tout ce qui grave les événemens dans l'imagination , tout ce qui les fait vivre dans la mémoire , est presque inconnu dans notre Histoire moderne en général : mais

quant aux premiers temps , ce sont les matériaux mêmes de l'Histoire qui manquent chez nos Chroniqueurs , & l'Histoire est, pour ainsi dire, coupée par la racine. M. de Montesquieu dit que les faiseurs de Chroniques savoient à peu près de l'Histoire de leur temps , ce que les Villageois savent aujourd'hui de celle du nôtre. Cela est un peu exagéré , car ces Chroniqueurs étoient des Moines , & les Moines étoient alors des hommes d'Etat ; mais à voir le peu qu'ils disent , il semble qu'ils aient seulement voulu faire des notes pour soulager leur mémoire. Ce n'est donc point par un respect superstitieux pour l'Antiquité , c'est encore moins par une indifférence coupable pour notre pays , que nous préférons l'Histoire Grecque & Romaine ; c'est par la raison que dit Salluste , & dont il est lui-même un exemple à l'égard des Romains :

Quia provenere ibi scriptorum magna ingenia ; parce que des hommes de génie ont écrit leur Histoire.

Dagobert eut le malheur d'avoir Samon pour ennemi. La fortune qu'avoit faite ce Marchand , attiroit vers l'Esclavonie beaucoup d'autres Marchands François : il arriva que quelques-uns d'entre eux furent volés dans les Etats de Samon ; celui-ci leur devoit sa protection comme à des compatriotes & à des confrères , & il savoit combien le commerce a besoin de sûreté & de liberté. Dagobert lui fit porter de justes plaintes : mais ou il choisit mal son Ambassadeur , ou il lui donna de mauvaises instructions ; cet homme , dans l'audience qu'il eut de Samon , ne fut que s'emporter ; il appela les Esclavons des *Païens* & des *Chiens* , & ne ménagea guere plus leur Roi. » Ces chiens-
là , lui répondit Samon , mordent

631.

Fredeg. c.

68.

Gest. Dagob.

c. 27.

» les insolens qui manquent de respect à un Peuple libre , & au Roi » que ce Peuple a élu librement « ; & il chassa cet imprudent. La guerre s'ensuivit. Dagobert fit attaquer les Esclavons par les Allemands , alors ses Sujets , & les Lombards ses alliés , qui firent chez les Esclavons des ravages que ceux-ci rendirent avec usure aux François Austrasiens. L'avantage fut si marqué du côté de Samon , que des Peuples , sujets ou tributaires de la France , se soumirent aux Esclavons. Les Saxons firent à la France une offre qui fut acceptée ; ils se chargèrent de réprimer les courses des Esclavons , pourvu qu'on leur remît (à eux Saxons) un tribut annuel de cinq cents bœufs ou vaches qui leur avoit été imposé ; on leur remit le tribut , & ils ne réprimèrent point les courses des Esclavons , qui forcèrent enfin Dagobert à faire pour Sigebert son

filz aîné, ce que Clotaire II son père avoit fait pour lui, c'est-à-dire à lui céder le Royaume d'Austrasie. Un Roi particulier étoit devenu nécessaire à cette partie de l'Empire François, pour contenir toutes ces Nations Germaniques qu'on avoit mal à propos assujetties ou voulu assujettir, & qui étoient toujours prêtes à secouer le joug ou à se jeter sur la France. C'étoit l'effet de l'agrandissement, c'étoit le fruit des conquêtes; tout Etat qui s'agrandit, renonce à la paix, & se dévoue à une agitation éternelle.

Samon, homme étonnant en tout, & chez qui la force du corps paroît avoir égalé la force de l'ame, eut, ou tout à la fois, ou successivement, jusqu'à douze femmes; il laissa vingt-deux fils & quinze filles, en tout trente-sept enfans, qui laissèrent à leur tour une nombreuse & vigoureuse postérité.

Dagobert eut aussi un grand nombre de femmes , dont cinq tout à la fois portèrent également les titres de femmes & de Reines ; c'étoit une liberté que prenoient assez souvent les Rois de la première Race. Le nombre de ses Maîtresses fut si grand , que l'Histoire ne s'est pas même chargée de leurs noms. Ses débauches furent si excessives & devinrent si funestes à l'Etat , par les dépenses qu'elles entraînoient , que les Grands , sous prétexte d'intérêt pour sa santé , le prièrent de se modérer. En effet , dans la fleur de son âge , il étoit déjà dans un état d'épuisement déplorable : mais l'épuisement de l'Etat étoit bien plus déplorable encore.

Il avoit deux causes , l'incontinence du Roi , vice trop ordinaire dans la jeunesse , & son avarice , défaut presque monstrueux à cet âge ; il est vrai que cette avarice est plutôt alléguée que prouvée ; il dépouill-

loit , dit-on , des églises , mais il en enrichissoit d'autres ; il fonda & dota Saint Denis : de là vient que les Moines Chroniqueurs se sont partagés sur son compte ; les uns l'exaltant , parce qu'il leur donnoit ; les autres le décrivant , parce qu'il leur ôtoit. L'Abbé Le Gendre dit que Dagobert *n'étoit pas une belle ame* , parce qu'il n'enrichit l'église de Saint Denis que de la dépouille d'autres églises. Falloit-il donc prendre encore sur les Peuples de quoi enrichir ces nouveaux Moines ? Dagobert *n'étoit pas une belle ame* , parce qu'il faisoit payer à ses Sujets ses débauches & ses vices , parce qu'il priva son frère de ses droits , parce qu'il fit assassiner , de sang froid , Brunulfe & plusieurs autres , parce qu'il commit toutes les violences que nous avons rapportées , & d'autres que nous rapporterons encore : mais qu'importoit que de

belles portes de fonte fussent à Saint Hilaire de Poitiers ou à Saint Denis? Ce qui eût été important, c'est que les richesses de l'Etat, au lieu d'être enfouies dans des Monastères, où personne ne doit ni ne peut jouir au delà de ce qui est prescrit par la règle, eussent continué de circuler dans l'Etat, qui peut toujours augmenter & multiplier ses jouissances.

Comme les Chroniqueurs n'expliquent rien, il est difficile de dire comment ces idées de l'épuisement de l'Etat & de l'avarice du Roi se concilient avec ce qu'on raconte de la magnificence des François dans ces temps-là, avec cette orfèvrerie si fameuse de Saint Eloi, avec ce siège & ce trône d'or massif, qu'il fabriqua, avec ces ceintures couvertes de pierreries, qu'il portoit lorsqu'il vint à la Cour de Dagobert, avec cette profusion des matières les plus précieuses, qui ne

paroît pas avoir eu d'influence marquée sur la monnoie ni sur le prix des denrées.

On a principalement expliqué cette richesse par le commerce du Levant : en effet , les guerres encore trop fréquentes , mais devenues moins continuelles sous Clotaire II & sous Dagobert , avoient permis à l'esprit de paix d'amener à sa suite le Commerce & les Arts. L'aventure de Samon , & toute cette magnificence de Saint Eloi , semblent annoncer des progrès à cet égard. Mais l'Antiquité a divinisé les premiers inventeurs des Arts encore bruts & grossiers. Un Marchand devenu Roi , un Orfèvre devenu Evêque & Ministre , attestent de même le respect des Peuples Barbares pour les premiers hommes , qui leur apportoit des commodités inconnues & des avantages nouveaux. C'est dans leur berceau que les Arts font le plus ho-

norés ; l'ignorance les exagère , l'admiration les divinise. Dans nos Chroniques , cette magnificence brille un moment sous Dagobert , & ne reparoit plus sous la première Race ; c'est qu'elle avoit été inconnue jusqu'alors , & qu'on s'y accoutuma dans la suite.

Au reste , ces relations de commerce avec l'Empire d'Orient , firent peut-être plus de mal que de bien : nos Rois instruits du faste de la Cour de Constantinople , voulurent l'imiter dans un pays où un commerce naissant ne fournissoit pas encore assez de ressources ; ils foulèrent leurs Peuples : & c'est ainsi que la misère des Sujets s'allie trop aisément avec le luxe des Rois.

Voici un exemple des finesses des Barbares. La France , en vertu d'un Traité , avoit aidé Sisenand à monter sur le trône des Visigoths ; le Traité portoit , que Sisenand , devenu Roi ,

donneroit à la France un grand bassin d'or , enrichi de pierreries & pesant cinq cents livres , qui venoit du célèbre Aëtius , & que la France désireroit par cette raison. Sisenand , qui vouloit garder le bassin , n'osa cependant le refuser aux Ambassadeurs de Dagobert , lorsqu'ils le réclamèrent conformément au Traité : mais il aposta sur leur route des voleurs qui le leur enlevèrent. Sur les plaintes , & encore plus sur les menaces de Dagobert , on négocia , & Dagobert voulut bien se contenter d'un assez foible dédommagement.

Le règne de Dagobert fut souillé par une faute énorme en politique , & un grand crime contre l'humanité. Une peuplade de Bulgares , Nation dont les anciens Chroniqueurs rapportent & beaucoup de merveilles & beaucoup d'horreurs qui ne sont pas de notre sujet , étoit venue s'établir en Pannonie avec les Huns où

Avars , & n'avoit fait qu'un Peuple avec eux ; ils se brouillèrent pour l'élection d'un Roi , chacun voulant en avoir un de sa Nation : les Bulgares furent entièrement défaits ; il n'en resta que neuf mille , qui vinrent , avec leurs femmes & leurs enfans , se réfugier sur les frontières de la France , offrant de les défendre , & demandant qu'on leur donnât un canton à cultiver. Dagobert envoya ordre aux Bavarois , qui étoient alors sous la domination de la France Austrasienne , de les nourrir , Fredeg. c. 72. par provision , pendant l'hiver , qui commençoit alors ; puis , après avoir plus mûrement délibéré sur la demande des Bulgares , il suivit , dit l'Auteur des Gestes de Dagobert , un conseil bien sage , *sapienti consilio* , ce fut d'envoyer ordre aux mêmes Bavarois de massacrer tous les Bulgares : ce qui fut inhumainement exécuté ; il n'en échappa que

Gest. Da-
gob. I, Reg.
Francor. c.
28.

sept cents. L'Abbé Le Gendre a raison ; Dagobert n'étoit pas une belle ame. Toute moralité à part , il étoit impossible de prendre un plus mauvais parti. Grimoald , usurpateur du trône des Lombards , mais grand Roi , en usa bien différemment dans le même siècle. Une colonie de ces mêmes Bulgares étant venue s'établir dans ses Etats , il leur donna des terres à cultiver : en effet , quelle raison peut avoir un Etat , pour refuser des habitans qui peuvent le défendre par les armes & l'enrichir par la culture ? A la cruauté près , nous avons renouvelé cette faute dans un temps plus éclairé , lorsqu'au lieu de profiter de celle que faisoit l'Espagne de chasser les Maures , qui n'étoient plus depuis longtemps que des sujets soumis , nous refusâmes à ces malheureux l'asile qu'ils demandoient dans les landes de Bordeaux , qu'ils offroient de dé-

fricher , & qui font encore incultes. Recevons tous ceux qui nous offrent du service & du travail ; mais en admettant ainsi des Etrangers au nombre des Citoyens , il y a peut-être une précaution à prendre , c'est de ne les pas laisser subsister en corps de Nation , de les confondre & de les incorporer avec la Nation dominante. Tendons toujours à unir , tâchons de faire disparoître par des moyens doux les différences trop marquées , qui deviendroient des signes de ralliement & des principes de discorde ; il ne faut point d'Etat dans l'Etat ; les Bulgares & les Avars ne se brouillèrent que parce qu'ils n'étoient pas un , que parce qu'ils formoient deux Peuples distincts ; les Ilotes étoient un tort dans le gouvernement de Sparte , & pouvoient être un danger.

Au reste , plaignons le sort de l'humanité contre laquelle se rassem-

blent tant de fléaux & tant de vices, & à la destruction de laquelle tant de causes différentes viennent également aboutir. Ce massacre des Bulgares, commis en Bavière dans le septième siècle par pure grossièreté d'ignorance & de barbarie, se reproduisit à la fin du treizième en Italie, par fureur de vengeance, sous le nom de *Vêpres Siciliennes*; dans le seizième en France, par raffinement de politique, par profondeur de Machiavellisme, sous le nom de *la Saint Barthelemy*; dans le dix-septième en Irlande, par fanatisme: tant l'esprit de guerre est fécond en principes de désolation & de ruine, sans compter l'effusion continuelle de sang qu'entraîne la guerre proprement dite, & qui en est toujours le seul fruit!

On rapporte de Dagobert, des traits de violence singuliers. Saint Arnoul, son Gouverneur, ne res-

piroit que la retraite , c'étoit-là son ambition ; il en parla au Roi , qui , soit habitude de le voir , soit connoissance & sentiment du besoin qu'il avoit de ses conseils , le pria de rester ; Arnoul insista : le Roi ne trouva pas de moyen plus doux de le retenir , que de le menacer de faire périr son fils ; & comme Arnoul ne se rendoit point encore , le Roi , passant par affection aux plus violens transports de la haine , tira son épée , & voulut l'en percer lui-même.

Selon l'Auteur des Gestes de Dagobert , ce Prince , du vivant de Clotaire II , par un mouvement de colère ou de jeunesse , outragea ce même Gouverneur d'une manière si coupable , que , craignant le ressentiment de son père , il se retira dans une petite chapelle de Saint Denis , comme dans un asile. Il fit de là sa paix avec son père , & dans la

suite , en mémoire de cet évènement , & en expiation de ce tort (1), il fit bâtir dans le même lieu l'église & le monastère de S. Denis , qui fut long-temps , dans l'opinion publique , son plus beau titre de gloire.

La sagesse de Clotaire II , sa tendresse pour son fils , & son amour pour ses Peuples , avoient paru dans le choix qu'il avoit fait de Saint Arnoul & de Pepin de Landen , pour conduire la fougueuse jeunesse de Dagobert , lorsqu'il lui avoit cédé le Royaume d'Austrasie. Tant que Dagobert se régla par leurs avis & par ceux de Cunibert , Evêque de Cologne , qui remplaça S. Arnoul ,

Fredeg. c. 75 , 85.
Gest. Dagob. c. 31. son gouvernement mérita des louanges ; lorsqu'il s'éloigna d'eux , ou lorsqu'il

(1) L'Auteur des Gestes de Dagobert , selon son usage , charge ce récit de circonstances merveilleuses que nous épargnons à nos Lecteurs.

qu'il les força de s'éloigner de lui , les favoris & les femmes s'emparèrent aisément de cette ame vide & foible ; cependant , comme au milieu de ses vices il conserva de la piété , il eut le mérite ou le bonheur d'être toujours servi par des Saints. Saint Arnoul , Evêque de Metz , fut son Précepteur , puis son Ministre ; S. Eloi , Evêque de Noyon , son Trésorier ; S. Ouen ou Audoen , Evêque de Rouen , son Référéndaire ; S. Cunibert , Evêque de Cologne , fut de son Conseil ; S. Amand , Evêque de Tongres , eut aussi beaucoup de crédit sur son esprit. Si la vertu étoit rare alors , elle en étoit plus révérée ; le respect qu'inspiroient ces saints personnages , étoit utile aux affaires ; on comptoit sur des engagements garantis par des Saints. Judicaël , Roi , ou Duc , ou Comte des Bretons , se soulève & ravage les frontières de

la France ; Dagobert lui envoie S. Eloi , qui l'amène lui-même à Saint-Denis , aux pieds du Roi , auquel il demande pardon , & dont il reconnoît la souveraineté. Le trait suivant , quoique petit , peint les mœurs du temps. Dagobert veut retenir à dîner le Prince Breton ; Judicaël le refuse ; on s'étonne ; son excuse fut qu'il étoit engagé chez le Référendaire Audoen , & que c'étoit pour un Saint qu'il manquoit à un Roi. L'excuse fut admise.

638. Dagobert mourut de vieillesse à trente-six ans , ou tout au plus à trente-huit , laissant deux fils ; Sigebert , auquel il avoit cédé l'Austrasie , & Clovis , auquel il assura la succession des deux Royaumes de Neustrie & de Bourgogne , condamnant par-là hautement sa conduite à l'égard d'Aribert , dont il redoutoit le sort pour le second de ses fils , âgé de quatre ou cinq ans.

Celui-ci

Celui-ci resta sous la tutèle de Nantilde sa mère, & d'Ega Maine du Palais de Neustrie. Sigebert l'aîné, quoique déjà Roi depuis six ans, n'en avoit que sept ou huit, & resta sous la puissance de Pepin de Landen.

Ici finit l'autorité des Rois, & commence la puissance royale des Maires du Palais.

Arrêtons-nous un moment à considérer quel a été, dans l'espace de temps qui vient d'être parcouru, le résultat de cet esprit de guerre, toujours dominant chez les Peuples Barbares, & qui n'avoit éprouvé qu'un foible ralentissement sous Clotaire II & sous Dagobert.

Examinons & les mœurs & le sort des Rois, & jugeons par-là des mœurs & du sort des Peuples.

„ Leur foi étoit pure, dit l'Abbé Le Gendre, & leurs mœurs Païennes : leur Cour ressembloit assez „ à celle du Grand-Seigneur. **Le**

» Maire ou Grand-Maître de leur
» Maison , étoit ce qu'est aujourd'hui le Grand-Visir parmi les
» Turcs. Le Palais étoit un ferrail ;
» les Rois avoient publiquement autant de femmes qu'ils en vou-
» loient ; ils en épousoient souvent
» plusieurs à la fois , & leur donnoient
» le nom de *Reines* , lorsqu'elles
» avoient eu des enfans ; ceux-ci
» avoient part à la succession du
» père , sans distinguer les légitimes d'avec ceux qui ne l'étoient
» pas «.

La France s'étoit agrandie ; elle avoit même passé les limites que la Nature semble avoir fixées à cet Empire. Quel étoit le fruit de cet agrandissement ? La nécessité de partager le Royaume. Et quel étoit le fruit de ces partages ? Des guerres continuelles.

Le nombre des Rois & des fils de Rois , morts de mort violente en

France (1) ou sur les frontières, dans l'espace de temps que nous examinons, est effrayant ; il n'a peut-être pas été assez remarqué. C'est le tableau le plus capable de décrier à jamais l'état de guerre.

Clovis meurt dans son lit ; mais je vois plus de dix Rois ou fils de Rois (2), tués ou de sa main, soit dans les combats, soit hors des combats, ou par ses intrigues.

Comptons-les. Siagrius, fils de cet Ægidius, Roi des François, en concurrence avec Childeric ; Alaric, Roi des Visigoths, & le Roi des Allemands, tués dans des batailles ; Gondégisile, Roi de Bourgogne, tué par Gondebaud son frère, mais

(1) J'entends ici par *la France* le pays qui a depuis porté ce nom, & qui s'appeloit alors *la Gaule*. Il étoit d'abord partagé, comme nous l'avons dit, en différentes dominations.

(2) On donnoit alors le nom de *Rois* aux enfans des Rois.

par une suite de ses intrigues avec Clovis. Nous ne parlons point de Gondemar & de Chilpéric , frères de Gondebaud & de Gondégifile ; le premier brûlé par Gondebaud , dans une tour où il se défendoit ; le second , père de Clotilde , massacré avec ses deux fils par le même Gondebaud , & sa femme jetée dans la rivière une pierre au cou. Ces événemens ou précèdent le regne de Clovis, ou paroissent lui être étrangers.

Mais en voici qui lui sont propres. Sigebert , Roi de Cologne , & son fils Clodoric ; Cararic , Roi des Morins , & son fils ; Ragnacaire , Roi de Cambrai , & Riguier son frère ; Renomer , Roi du Mans , & son frère , tous parens de Clovis , tous assassinés par lui ou par ses ordres ; quelquefois les uns par les autres , quelquefois le fils par le père.

Sous les enfans de Clovis; Théobert tué à la chasse; Clodomir, Roi d'Orléans, dans une bataille; deux de ses fils égorgés par leur oncle Clotaire, qui brûle vif Chramne, son propre fils, avec ses enfans, dont on ne fait pas le nombre.

Sigismond, Roi de Bourgogne, fils de Gondebaud, fait étrangler Sigéric son fils dans son lit; Clodomir le fait massacrer lui-même avec sa femme & deux enfans; Gondemar, frère de Sigismond, meurt en prison.

Mundéric, qu'on croit avoir été fils de Clovis, est assassiné par ordre de Thierry, son frère.

Badéric & Bertier, Rois de Thuringe, sont tués par leur frère Hermenfroy, que Thierry, Roi d'Austrasie, fait précipiter du haut des murs de Tolbiac; Amalafroy, fils

de Bertier , est tué par Clotaire son beau-frère.

Sous les enfans de Clotaire I ; Sigebert , Roi d'Austrasie ; Chilpéric , Roi de Neustrie ; trois fils de Chilpéric , Théodebert , Mérouée & Clovis , sont assassinés : on croit que Childebert , fils de Sigebert , fut empoisonné , & par Brunehaut sa mère. Théodebert , son fils aîné , fut tué par Théodoric son frère , à l'instigation de Brunehaut leur aïeule. Les deux fils de Théodebert , Clovis & Mérouée , sont tués ou par Théodoric leur oncle , ou par Brunehaut leur bisaïeule.

On croit que Théodoric lui-même fut empoisonné par Brunehaut son aïeule. Quatre fils qu'il laisse , sont égorgés ou engagés dans les Ordres. On ignore le sort comme le nom de deux autres.

Aribert , second fils de Clotaire II , & Chilpéric , fils d'Aribert , furent ,

suivant l'opinion commune, empoisonnés par Dagobert I^{er}. frère d'Aribert & oncle de Chilpéric. Dagobert, en dépouillant Aribert & ses enfans du partage qui leur étoit dû, mérita d'être soupçonné de leur mort.

Voilà, dans l'espace d'environ 150 ans, depuis l'an 481 jusqu'à l'an 630, époque de la mort d'Aribert & de Chilpéric, plus de quarante Rois ou fils de Rois, ou tués dans les batailles, ou assassinés de sang froid, ou empoisonnés, sans compter beaucoup d'enfans de ces Princes, tués au berceau, & dont on ne fait ni les noms, ni le nombre.

Nous ne parlons pas encore de Childéric II, & d'un de ses fils, assassinés par Bodillon, ni de Dagobert II, fils de Sigebert II, assassiné par ses Sujets; ces évènements sont postérieurs à l'époque où nous nous arrêtons dans ce moment.

Par l'effet de cette férocité qu'entretient l'esprit de guerre chez les Nations Barbares , tel étoit le sort des Rois chez les François & chez leurs voisins , dans le temps que nous examinons.

Observons encore que la vie de ces Rois , active jusqu'à l'agitation & à la turbulence , ne remplissoit jamais le temps ordinaire de la durée de l'homme. La fatigue , poussée jusqu'à l'épuisement , consumoit avant le temps , ceux dont le fer & le poison respectoient la vie.

Pour ne parler que de ces derniers , ce Clovis , dont le règne paroît avoir été long , parce qu'il fut plein , & que les époques en sont marquées par de grands évènements & de grands crimes , Clovis mourut à quarante-cinq ans , Thierry à cinquante-cinq , Théodebalde avant vingt ; Childebert & Clotaire ne

passèrent pas soixante ans ; Ché-
rebert ne passa pas cinquante. Gon-
tran fut le seul qui , ayant mené
une vie plus paisible , la poussa jus-
qu'au delà de soixante-huit ans. Clo-
taire II , dont le règne est réputé
long , parce qu'il fut Roi à quatre
mois , mourut vieux à quarante-
cinq ans , & Dagobert décrépît à
trente-six.

Cette liste est courte , parce qu'elle
ne contient que les Rois morts dans
leur lit ; le plus grand nombre est de
ceux qui périrent d'une mort vio-
lente.

La briéveté de la vie des premiers
est plus sensible encore dans le reste
de la première Race.

Des deux fils de Dagobert I^{er}. ,
Sigebert II , Roi d'Austrasie , &
Clovis II , Roi de Neustrie , mou-
rurent à 21 ans.

Des trois fils de Clovis II , Clo-
taire III mourut avant dix-huit ans ,

& Thierry avant quarante. Encore un coup , nous ne parlons pas de Childéric , qui fut assassiné avec son fils , ni de Dagobert II , fils de Sigebert II , assassiné par ses Sujets.

Des deux fils de Thierry , Clovis III mourut avant quinze ans , & Childebert à vingt-huit.

Dagobert III , fils de ce dernier , mourut à seize ans.

Chilpéric II n'atteignit pas cinquante ans.

Thierry de Chelles , fils de Dagobert III , mourut à vingt-deux ou vingt-trois ans.

La durée de la vie des Rois est à peu près la même sous la seconde Race.

Sous la troisième , elle est plus longue & plus égale. Le plus grand nombre est de ceux qui meurent de cinquante à soixante ans : mais il est peut-être à remarquer que , dans l'espace de près de quatorze siècles ,

dans trois Races différentes , dans une liste de soixante-cinq Rois (1) , en ne comptant que ceux qui ont régné à Paris ; de cent au moins , en comptant tous ceux qui ont régné dans les différentes parties de la France , liste qui peut encore être grossie par celle des héritiers du trône non parvenus au trône , on ne trouve que deux Rois septuagénaires , Charlemagne & Louis XIV (2) ; soit que cette brièveté générale de la vie des Rois vienne des embarras & des chagrins du

(1) Peut-être n'en faut-il compter que soixante-un ; car il ne paroît pas que Pharamond , ni les trois Rois suivans , jusqu'à Clovis , aient étendu leur domination jusqu'à Paris ; cette ville du moins n'étoit pas leur Capitale.

(2) Louis le Germanique , celui des Princes de la seconde Race , qui , après Charlemagne , a vécu le plus long-temps , est mort dans sa soixante & dixième année.

trône, ou de la facilité funeste qu'ont les Rois & les Princes de satisfaire toutes leurs passions (1).

(1) Ordéric Vital , en parlant de Philippe I^{er}. , qui mourut dans sa cinquante-septième année , dit qu'il étoit accablé de vieillesse & d'infirmités.

Senio & infirmitate deciderat.





C H A P I T R E I I I

DE L'INTRODUCTION.

*Des Rois Fainéans , & des Maires
du Palais.*

LES Maires du Palais , dit l'Abbé Le Gendre , étoient d'abord comme les Visirs de nos premiers Rois ; leur poste n'étoit pas moins glissant que celui des Visirs ; ils pouvoient , comme ceux-ci , être destitués à volonté ; ils étoient de même en butte aux intrigues des femmes & des maîtresses : aussi voyons-nous que la liste des Maires du Palais , jusqu'à Dagobert (quoiqu'on ne les connoisse pas tous) , excède infiniment celle des Rois ; ce qui devient différent depuis Dagobert , parce que d'abord c'étoient les Rois qui se

jouoient des Maires du Palais , au lieu que depuis Dagobert , c'étoient les Maires du Palais qui se jouoient de ces fantômes , auxquels ils étoient cependant forcés de donner le titre de Rois.

Ceux qui aiment à considérer les évènements dans leurs premiers principes , & dans leur source la plus éloignée (1), regardent Clotaire II comme le premier auteur de l'énorme puissance des Maires. Pour triompher de Brunehaut & de ses enfans , pour parvenir à réunir l'Empire François , il avoit fallu joindre l'intrigue à la force , il avoit fallu gagner les Grands , & acheter leurs services par des complaisances. Une de ces complaisances fut de conserver un Maire du Palais dans cha-

(1) *Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia , ex quæis magnarum sæpè rerum motus oriuntur.* Tacit. Annal. lib. 4 , cap. 32.

que Royaume, quoiqu'au moyen de la réunion, il n'y eût plus qu'une Cour & qu'un Palais. Par-là, les Maires d'Austrasie & de Bourgogne devinrent des Vice-Rois dans leurs départemens. Ce ne fut pas tout. Il fallut encore leur accorder l'inamovibilité, pas important pour arriver à l'hérédité & à la propriété absolue d'une place si considérable; & cet avantage de l'inamovibilité fut accordé indistinctement aux trois Maires d'Austrasie, de Neustrie & de Bourgogne. Voilà le changement introduit par Clotaire; il ne tarda pas à en éprouver les inconvéniens. Il voulut déposer Garnier, Maire de Bourgogne, pour quelque crime d'Etat, réel ou supposé. Premièrement, il fut obligé d'assembler un Parlement; sa volonté ne suffisoit plus. Secondement, le succès ne répondit point à ses vœux; tous les Grands, sentant qu'il s'agissoit de

leur cause , demandèrent grace pour Garnier , & forcèrent le Roi de le laisser en place.

Dans la suite , les Maires du Palais , au lieu d'être nommés par le Roi , le furent par les Grands : dès-lors ils devinrent les hommes de la Nation , au lieu d'être les hommes du Roi ; ils furent à peu près ce qu'étoient les Ephores à Lacédémone , avec cette différence , qu'à Lacédémone il s'agissoit en effet des droits du Peuple , au lieu que chez les François la Nation résidoit dans les Grands.

La minorité de Sigebert II & de Clovis II , tous deux fils de Dagobert , fut favorable à l'accroissement de l'autorité des Maires. Nous avons vu que Clotaire II , en cédant l'Austrasie à Dagobert , lui avoit donné pour Maire du Palais , Pepin de Landen. Cet homme , dont tous les Historiens célèbrent à l'envi la sa-

geffe, la vertu, la sainteté même (1), fit de Dagobert un bon Roi, tant que Dagobert suivit ses conseils. Lorsque Dagobert, à son tour, céda l'Austrasie à Sigebert son fils, il fit de tout point ce qu'on avoit fait à son égard, il le mit sous la direction des plus sages Ministres. Il lui avoit donné pour Gouverneur, Cunibert, Evêque de Cologne, comme il avoit eu lui-même, pour Gouverneur, S. Arnoul, Evêque de Metz; & Cunibert suivit son élève en Austrasie : mais Dagobert craignit, pour un enfant de trois ans, l'autorité que l'expérience & les services donnoient à Pepin dans ce pays; car des siècles encore barbares ne sont dé à que trop capables de cette prudence Machiavelliste, à qui les ta-

(1) » Aussi grand homme de bien que
 » grand homme d'Etat, dit Mézerai, & qui
 » étoit selon le cœur de Dieu & des hommes «.

lens trop reconnus sont suspects. Il retint auprès de lui Pepin , sous prétexte du besoin qu'il avoit de ses conseils , qu'il ne faisoit plus guère ; il lui rendit des honneurs , pour se dispenser de lui donner sa confiance, & il nomma Maire d'Austrasie le Duc Adalgise , qu'il crut modéré. Il ne se trompa point ; car , après la mort de Dagobert , ce Duc voyant que les vœux de tous les Austrasiens rappeloient Pepin à la place qu'il avoit occupée chez eux , il la lui remit *de gré ou de force* , disent les Historiens , mais enfin sans guerre & sans combat ; au lieu que nous verrons dans la suite les divers aspirans à la Mairie déchirer l'Etat pour soutenir leurs prétentions.

Pepin redevenu Maire d'Austrasie sous Sigebert , servit le fils avec autant de zèle qu'il avoit servi le père ;

Fredeg. c. ami de Cunibert , il partageoit avec
 Sc, 85.
 Gest Dagob. lui les soins du Gouvernement.
 c. 46.

Clovis II resta en Neustrie & en Bourgogne, sous la tutèle de Nantilde sa mere, femme d'une vertu éclairée, & sous celle du Maire Ega, ami de Nantilde, homme comparable en tout à Pepin.

Tout promettoit à la France les plus beaux jours qu'elle eût encore vu luire. Un Gouvernement sage & doux entretenoit la paix dans les deux Etats, & faisoit disparoître tous les inconvéniens du partage : ce bonheur fut court, Ega & Pepin moururent promptement.

A Ega succéda Erchinoald, parent du Roi du côté maternel; & à Pepin, Grimoald, fils indigne d'un tel père. Les Grands, qui l'estimoient peu, consentirent avec peine à rendre cette place héréditaire en sa faveur, & il n'en fut redevable qu'à la vénération qu'on avoit pour la mémoire de Pepin. Il eut quelque temps un concurrent

639.

641.

Fredeg. c.
83-4-8.

redoutable & plus agréable que lui aux Grands , dans la personne d'Othon , Seigneur Aufrasien ; il s'en délivra , en le faisant assassiner par Leuthaire , Duc des Allemands.

650. Sigebert mourut à vingt-un ans. *C'étoit* , dit l'Abbé Le Gendre , *un véritable Israélite , dans lequel il n'y avoit nulle malice.* Il donna tant aux Moines , que la Nation le força de révoquer ses dons , quoique faits à des Moines. Les Moines en ont fait un Saint ; du moins il étoit humain , & il eût été pacifique , si l'on en juge par les larmes amères qu'on le vit répandre sur le sort de ses Sujets tués à ses yeux , dans un combat défavantageux qu'on le força de livrer contre Raoul , Duc de Thuringe , qui avoit secoué le joug. Le Duc de Berri , frère de Louis XI, donna , dans une pareille occasion , les mêmes marques d'attendrissement & de douleur. Les

Historiens , quand ils rencontrent de ces traits de sensibilité , ne manquent jamais de les représenter comme des traits de foiblesse , & de les condamner , au lieu de se plaindre d'en trouver si rarement. Xerxès pleura de la seule idée , que de son innombrable armée il ne resteroit rien dans cent ans ; ce sentiment étoit beau , mais il falloit ne pas faire la guerre.

Sigebert laissa un fils presque au berceau , nommé Dagobert , qui porta environ un an & demi le titre de Roi. Sigebert en avoit donné la tutèle à son Maire Grimoald. Celui-ci répondit mal & au choix des Grands & à la confiance de son Maître ; il s'égara dans des projets ambitieux. Ayant vu la Mairie passer du père au fils dans sa personne , il crut que le temps étoit venu de mettre aussi la royauté dans sa maison ; il se trompoit ; il ne savoit pas que les noms imposent encore aux

Peuples long-temps après que les choses n'existent plus ; les Rois n'étoient rien , les Maires étoient tout ; ils décidoient de la paix & de la guerre : les armées , les trésors de l'Etat étoient dans leurs mains ; les Ducs leur étoient soumis , ils dispofoient des graces , ils dispofoient même du trône ; mais sous la condition d'y faire affeoir un Prince issu de Clovis de mâle en mâle : ils faisoient tout , ils pouvoient tout ; mais il falloir que tout fût fait sous le nom de ce fantôme couronné , qu'ils pouvoient choisir , mais qu'ils étoient obligés de créer , & qu'ils ne pouvoient dépouiller de ce vain titre de Roi. Grimoald ne comprit qu'une partie de cette vérité ; il n'osa pas prendre pour lui la couronne d'Auftrasie ; mais il crut pouvoir la mettre sur la tête de Childebert son fils , en publiant qu'il avoit été adopté par Sigebert. Cette fable

étoit assez mal ourdie. En supposant que l'adoption pût avoir chez les Francs les mêmes effets que chez les Romains ; en supposant qu'un Roi pût intervertir l'ordre de la succession , comment concevoir que Sigebert , au préjudice de ses parens , eût appelé au trône un homme étranger à la Race de Clovis ? L'in vraisemblance de cette chimérique adoption n'arrêta point Grimoald ; & quand il crut avoir tout préparé , il fit tondre Dagobert II par un autre traître , nommé Didon , Evêque de Poitiers , & le fit transporter , par cet Evêque , en Irlande , où cet enfant fut long-temps oublié. En même temps il répandit le bruit que Dagobert II étoit mort ; il lui fit faire de magnifiques funérailles , & fit proclamer Childebert son fils , comme ayant été adopté par Sigebert. Quelques Auteurs prétendent même que Grimoald , pour as-

Vit. S. Vulfrid.

Vit. S. Sigebert. Reg.

Aët. S. Audoeni.

Gest. Franc. c. 43.

furer l'exécution de son projet , avoit empoisonné Sigebert ; & sa conduite ne démentit pas ce soupçon.

613. Quoi qu'il en soit , Grimoald n'avoit travaillé que pour le Roi de Neustrie , & ne recueillit point le fruit de son crime : les Austrasiens soulevés le firent prisonnier avec son fils , & les envoyèrent l'un & l'autre à Clovis : depuis ce temps ils ne reparurent plus.

La Neustrie étoit toujours assez tranquille.

Depuis la mort de ce Garnier , que Clotaire II n'avoit pu faire déposer , il n'y avoit point eu de Maire du Palais en Bourgogne , & il n'étoit pas à propos qu'il y en eût ; ce Royaume devenoit une dépendance de la Neustrie , & la France avoit une division de moins. Nantilde fit revivre la Mairie de Bourgogne , en faveur de Flaochat son parent ; les Grands de ce Royaume l'é lurent

l'élurent , avec beaucoup de répugnance , à la recommandation très-pressante de cette Princesse. Le seul usage connu que Flaochat fit de sa puissance , fut d'attaquer , à main armée , Guillebaud , Duc des Transjursains , son ennemi , dans le logement qu'il occupoit à Autun , où se tenoit alors une assemblée des Grands : Guillebaud fut forcé & tué , sa dépouille abandonnée aux Soldats ; mais du moins Flaochat ne put jouir de son crime , la fièvre l'emporta quelques jours après , au moment où les Grands indignés s'armoient pour le punir : Nantilde étoit morte avant lui.

Par la mort de Sigebert II , & l'exil de Dagobert II son fils , Clovis II étoit devenu seul Roi dans les trois Royaumes. Par la mort de Grimoald & de Flaochat , Erchinoald étoit aussi devenu seul Maire. Ce Ministre , dont les Historiens ont

dit beaucoup de bien & beaucoup de mal , sans que ni l'un ni l'autre soit justifié par les faits , rendit un grand service à l'Etat , lorsqu'il fit épouser à son Maître (si ce titre étoit encore fait pour les Rois) une Esclave qu'il avoit achetée de quelques Pirates. Cette Esclave, c'est la fameuse Bathilde ; les Historiens la représentent comme une femme d'une beauté parfaite, & sa moindre perfection étoit d'être belle. Elle étoit née en Angleterre ; & quand elle fut Reine , des Flatteurs publièrent qu'elle descendoit de quelqu'un des Princes de l'Heptarchie. » On le crut , dit un Historien , parce qu'on l'aimoit « . Ajoutons qu'en ne le croyant pas , on ne lui ôtoit rien , & que Bathilde devoit tout à elle-même.

Elle fut mère de trois Princes , que nous verrons régner après Clovis II , & comme lui , c'est-à-dire , occuper le trône sans prendre part à rien , marquer de leurs noms les

événemens & les dates , être inutiles à la Patrie , & bons tout au plus à fixer la Chronologie , qui même a beaucoup souffert de l'obscurité dans laquelle ils ont vécu.

On ne connoît que trois actions dans la vie de Clovis II ; l'une , plutôt mauvaise que bonne , a été extrêmement louée ; l'autre , vertueuse , a été extrêmement blâmée ; une autre , à peu près indifférente , a été aussi blâmée que si c'eût été une action vertueuse.

La première , est qu'il fit exempter l'Abbaye de Saint Denis de la Jurisdiction de l'Ordinaire. Pourquoi intervertir l'ordre , & détruire la Hiérarchie ?

La seconde , est que dans une famine il prit , pour nourrir les pauvres , l'argenterie que son père & lui avoient donnée à l'église de Saint Denis ; c'étoit un devoir ; on lui en a fait un crime.

La troisième, est qu'il fit transporter dans son oratoire un bras de S. Denis ; c'étoit l'effet d'une dévotion bien ou mal entendue, & le principe de cette action devoit plaire aux Moines ; mais ce bras leur étoit plus utile dans leur église, que dans
 655. l'oratoire du Prince ; ils publièrent qu'en punition de cette profanation, Clovis étoit mort fou ; il mourut imbécille, comme il avoit vécu, & consumé par les voluptés, avant l'âge où les anciens Germains & Gaulois se permettoient de les connoître.

Monich.
 Dionys.
 Aimoin.
 Continuat.
 d'Aimoin.

Il y avoit toujours dans la constitution de l'Empire François deux principes contradictoires, quoique l'un rendît l'autre nécessaire ; c'étoient d'un côté l'esprit de guerre & de conquête, qui tendoit à reculer les limites de la France, & à rendre ses voisins vassaux ou tributaires ; de l'autre, l'usage des partages, qui affoiblissoit & bornoit cette Puissance

en la divisant , & qui étoit cependant devenu nécessaire pour défendre & gouverner un si vaste Royaume : ce n'est pas que l'usage des partages n'eût précédé les grands accroissemens de cet Empire ; mais ce n'étoit d'abord que l'exercice du droit naturel , qui appelle tous les enfans au partage égal de la succession paternelle ; au lieu que dans la suite, les partages furent un arrangement avoué par la politique , exigé par les conjonctures , & qui eut lieu même du père au fils. C'est ainsi que Clotaire II fut déterminé à céder l'Austrasie à Dagobert son fils, & que Dagobert fut forcé de la céder aussi à son fils Sigebert. Les accroissemens de la France rendoient ces partages nécessaires ; mais ces mêmes partages étoient un abus funeste qui entraînoit des guerres civiles. Le vrai remède , dont on ne s'est servi que long-temps après , étoit que la

France fût renfermée dans les bornes que la Nature semble lui avoir prescrites , en l'environnant de mers , de montagnes & de grands fleuves , & qu'il n'y eût point de partages , qu'il n'y eût qu'un Roi & qu'un Peuple. Mais dans le temps dont nous parlons , outre l'accroissement excessif de la France , une autre cause encore rendoit les partages nécessaires ; cette cause , c'étoit non seulement l'usage passé en force de Loi , de faire de semblables partages , mais encore une disposition particulière que cet usage avoit fait naître dans les esprits. Je m'explique. Quand deux ou plusieurs Etats , d'une force & d'une puissance à peu près égales , ont une fois été séparés , chacun d'eux conserve un esprit d'indépendance , qui s'oppose à la réunion , dont l'effet naturel seroit d'affervir un des Etats à l'autre. L'Etat réunissant a toujours sur

l'Etat réuni une supériorité marquée, que celui-ci ne veut point reconnoître. Ainsi, quoique l'Austrasie eût été le partage de l'aîné des enfans de Clovis I^{er}, cependant, comme Clotaire I^{er}, Clotaire II, & Clovis II, qui tous avoient réuni l'Empire François, avoient tous été Rois de Neustrie, l'Austrasie, pendant les époques de réunion, avoit toujours paru subordonnée à la Neustrie; elle avoit d'ailleurs l'exemple du Royaume de Bourgogne, qui, pour avoir été long-temps uni à la Neustrie, en étoit devenu en quelque sorte une dépendance. L'Austrasie en craignoit autant pour elle : de là, un tel refroidissement de zèle de la part des Austrasiens, qu'on pouvoit à peine compter sur eux pour repousser les attaques perpétuelles de tant de vassaux mal soumis, de tributaires indociles, & de voisins turbulens : de là, ce désir perpétuel que

montraient les Austrasiens d'avoir un Roi particulier : de là, leur indifférence sur les courses des Esclavons & des Saxons, jusqu'à ce qu'on eût donné à l'Austrasie un Roi particulier. Ce Roi (Sigebert) étoit un enfant de trois ans ; c'étoit le fils du Roi de Neustrie ; mais il portoit le titre de Roi d'Austrasie, & dès lors les Austrasiens ne se croyoient plus dépendans de la Neustrie. La division de la France en Austrasie & Neustrie étoit donc alors un mal inévitable : mais c'étoit un mal, on le sentoît, & on vouloit ne diviser la France que le moins qu'il seroit possible. Clovis II laissoit trois fils ; Dagobert III, Childéric, & Thierry. Les partages sembloient tous faits d'après les exemples précédens. L'un devoit avoir la Neustrie, l'autre l'Austrasie, le troisième la Bourgogne : mais, comme nous l'avons dit, la Bourgogne, par suc-

cession de temps, s'étoit tellement unie & incorporée avec la Neustrie, qu'on ne jugea pas à propos de l'en détacher de nouveau. Clotaire III eut donc la Neustrie avec la Bourgogne ; Childéric l'Austrasie ; & Thierry fut le premier exemple d'un descendant de Clovis, qui n'eût eu aucune part à la succession paternelle, car Dagobert n'avoit pas osé pousser l'injustice envers Aribert son frère, jusqu'à lui refuser tout partage ; il lui en avoit donné un qui pouvoit du moins comporter le titre de Roi. Thierry au contraire fut pleinement déshérité.

Il arriva dans la famille de Clovis II, ce qu'on vit arriver depuis en Angleterre dans la famille de Guillaume le Conquérant. Thierry, le seul qui n'eût point eu de partage, réunit dans la suite tout le Royaume. De même, parmi les trois fils de Guillaume le Conquérant, Robert

eut les Provinces Françoises, Guillaume le Roux l'Angleterre, & Henri I n'eut point d'Etats, mais il fut le seul qui les réunit tous dans la suite.

Pour voir ce qu'étoient les Rois alors, il faut voir ce qu'ont été leurs Maires.

Erchinoald étant mort, le Maire de Neustrie fut ce terrible Ebroin, Guerrier violent, Ministre perfide, Despote cruel, en faveur duquel, malgré les éloges qui lui ont été prodigués par quelques Ecrivains de son parti, nous ne trouvons qu'une chose à dire, c'est que Saint Ouen fut son ami. Mais il persécuta d'autres Saints; & ce n'est pas sans quelque peine qu'on voit les Saints mêmes, entraînés par les intérêts du siècle, se réunir trop peu pour l'intérêt public. Dans la moitié des vies des Saints, principaux monumens historiques de ces temps,

on trouve Ebrouin scandaleusement exalté comme un Héros ; & dans l'autre moitié , justement décrié comme un méchant : une nouvelle église fondée , une ancienne église négligée décidoient trop alors de la louange & du blâme. On ne peut refuser à Ebrouin ce qu'on appeloit alors du talent, c'est-à-dire , quelque science dans l'art de nuire , une activité redoutable , une valeur toujours funeste , le secret de faire tomber ses ennemis dans des pièges grossiers , qui , selon l'usage , finirent par se tourner contre lui.

Ulfoade fut Maire plus paisible de l'Austrasie. L'enfance des Princes , dont l'aîné avoit à peine cinq ans , le second quatre , & dont le troisième étoit au berceau , fut encore une circonstance favorable à l'accroissement de la puissance des Maires ; mais elle fut balancée par une autre circonstance , je veux dire

Le changement de Maires , arrivé en même temps que le changement de règne. Les nouveaux Maires ayant à gagner les esprits , & à établir leur autorité , furent obligés d'avoir ou de feindre les plus grands égards pour Bathilde , qui joignoit à l'autorité de tutrice de ses fils , & de Régente du Royaume , celle que donnent les charmes & les vertus. Quant à l'Austrasie , toujours jalouse , comme nous l'avons dit , de son indépendance , & flattée d'avoir sa Cour particulière , elle se chargea de l'enfance de Childéric ; & Ulfoade n'eut à ménager que les Grands : mais dans l'Austrasie , Clotaire étoit sous la tutèle de sa mère , & les talens & les vertus de Bathilde servirent quelque temps de contrepoids aux vices encore cachés d'Ebroin. Le gouvernement de Bathilde , toujours juste & doux , & (ce qui ne pouvoit être que l'ouvrage d'une

femme) toujours pacifique & au dedans & au dehors , est marqué par des réformes heureuses.

On avoit laissé subsister entre les Gaulois ou Romains , & les Francs leurs vainqueurs, des distinctions fâcheuses pour les premiers ; la politique ne favoit point alors unir les Peuples , & former de tous les Citoyens d'un même Empire, une seule famille. Une de ces distinctions étoit qu'on assujettissoit les Gaulois à une capitation si dure , que les enfans (qui aggravoient ce joug , parce qu'il falloit le porter pour eux), étant devenus un fardeau insupportable , on se privoit des douceurs du mariage , ou l'on vendoit à vil prix ces enfans à des Juifs , qui alloient les revendre chèrement dans d'autres pays. Bathilde défendit , sous des peines rigoureuses , aux Gaulois & aux Juifs, cet infame commerce , & bien des Gouvernemens

6554

Vit. Bathilde.

s'en feroient tenus là. Bathilde alla plus loin ; remontant à la source du mal , elle abolit cet impôt , qui rendoit une partie de la Nation jalouse & ennemie de l'autre ; impôt d'ailleurs toujours onéreux par l'arbitraire , & par le défaut de base pour affeoir une répartition juste.

La piété tournoit la principale attention de Bathilde vers le gouvernement des affaires ecclésiastiques ; les Rois , soit qu'ils nommassent directement aux Bénéfices , comme le prétendent plusieurs Auteurs , soit qu'ils ne fissent que diriger les élections par leur influence , avoient fait , de cette nomination ,
656-7. une affaire de finance ; » ils ven-
» doivent les Evêchés , & les Evê-
» ques , dit Mézeray , revendoient
» en détail ce qu'ils avoient acheté
» en gros «. Bathilde , toujours disposée à prendre sur le fisc pour tous les retranchemens que le bon

ordre exigeoit , fit encore cesser ce commerce , & ne souffrit plus que la simonie & la vénalité souillaissent un Ministère essentiellement pur & saint.

Un siècle ne conçoit point les erreurs d'un autre siècle ; des abus qui ne subsistent plus , paroissent toujours si énormes , qu'on s'étonne qu'ils aient pu avoir lieu , & qu'on n'admire pas assez le courage de ceux qui les ont réformés ; c'est aux hommes d'Etat , qui , dans des siècles plus éclairés , ont tenté de faire quelque bien , ou d'empêcher quelque mal , c'est à eux à juger si c'est une chose facile , même sous les meilleurs Rois ; souvent toutes les lumières d'un siècle éclairé aboutissent à reconnoître que la barbarie est , dans tous les temps , une maladie presque incurable.

Bathilde fonda l'Abbaye de Chelles pour les filles , & celle de Corbie

pour les hommes : on lui a reproché d'avoir fait trop de bien aux Moines ; mais on ne considère pas que les Moines , occupés alors à défricher les terres , à nourrir les pauvres , à cultiver les Lettres , étoient les meilleurs des hommes ; que dans ces siècles de guerre & de violence ils recueilloient au fond de leurs retraites le peu de paix qui restoit sur la terre ; qu'enfin , par leurs travaux & par leurs vertus, ils étoient dignes de toute la faveur des Rois , & de toute la bienveillance des Peuples.

64. Bathilde eut pour amis deux Evêques ; Saint Léger , qu'elle fit Evêque d'Autun ; & Sigebrand , moins digne de sa confiance que le premier , & qui ne fut pas choisi avec assez de circonspection. On ignore quel étoit son siège ; mais il paroît qu'il n'auroit dû être ni Evêque ni Ministre. Ses mœurs pouvoient éveiller la médisance , & autoriser les soupçons

sur une Reine encore jeune & belle ,
 & le faste qu'il mettoit à sa faveur ,
 augmentoit encore cet inconvé-
 nient ; aussi la calomnie n'a-t-elle
 point épargné Bathilde , qui , trop
 sensible pour son repos à cette in-
 justice , n'y opposa pourtant que la
 patience & les larmes. L'orgueil de
 Sigebrend voulut écraser l'orgueil
 des Grands ; les Grands le firent as-
 sassiner : on croit que ce fût l'effet
 d'une intrigue tramée sourdement
 par Ebroin , qui vouloit donner des
 dégoûts à Bathilde , pour réunir
 toute l'autorité. Son artifice réussit.
 Bathilde , fatiguée de la perversité
 des hommes , se hâta de se consacrer
 à Dieu ; elle en avoit formé depuis
 long-temps le projet. Son ame
 douce , & exempte d'ambition ,
 avoit toujours soupiré pour la re-
 traite ; elle envioit la paix qu'elle
 avoit procurée à tant de Cénobites
 dans les saints asiles élevés par ses

Vit. S. Ba-
 thild.
 Vit. S. Leo-
 deg.

soins ; mais elle n'avoit voulu quitter la Cour , que quand ses enfans & ses Peuples n'auroient plus besoin d'elle. L'insulte qu'on lui fit dans la personne d'un homme honoré de sa confiance , les calomnies semées avec art contre elle même par Ebroin , lui firent devancer le temps qu'elle s'étoit prescrit. Quelques Auteurs insinuent que sa retraite ne fut pas volontaire , qu'elle ne fit que céder aux instances insolentes des Grands , soulevés contre elle par Ebroin. Si le fait est vrai , ces indociles Sujets étoient bien peu dignes du bonheur dont ils avoient joui sous ses loix. Quoi qu'il en soit , elle prit le voile à Chelles , & fut l'édification du cloître , après avoir été l'exemple du monde.

Aussi-tôt que , par la retraite de la Reine , Ebroin se vit le maître des affaires , son masque tomba , ses vices éclatèrent , son gouvernement

665.

Vit. S. Bat.
9. 7, 8.

fut un tissu d'injustices & de violences ; rien ne pouvoit assouvir son avarice ; les biens , la vie même des plus grands Seigneurs , n'étoient pas en sûreté : pour toute expiation de ses crimes , il prenoit sur la dépouille de ses victimes de quoi faire bâtir quelques églises ; ce qui l'a fait louer par quelques Moines. L'assassinat de Sigebrand l'avoit délivré d'un rival d'ambition , vicieux comme lui ; il retrouva dans S. Léger un nouveau rival , d'autant plus redoutable qu'il étoit vertueux.

Paul Diacre dit que , vers ce temps , les François firent une irruption en Italie ; qu'ils se laissèrent surprendre par Grimoald Roi des Lombards , auprès de la ville d'Asti ; que ce Prince en fit un si grand carnage , qu'à peine en resta-t-il quelques-uns qui pussent porter dans leur patrie la nouvelle de ce désastre. Aucun des Historiens de France n'a parlé

de cette déroute d'Asti , qui feroit un des plus funestes échecs que les François eussent effuyés , si elle étoit réelle. L'autorité de Paul Diacre étant seule , n'est pas suffisante pour établir ce fait ; & Sigonius qui ne cite point ses autorités , mais qui , n'en ayant pas d'autre sur ce point que celle de Paul Diacre , dit cependant beaucoup de choses que Paul Diacre n'a point dites ; Sigonius qui parle du Roi de France , comme s'il n'y en avoit eu qu'un seul alors , ne paroît pas assez instruit en cet endroit des affaires de la France , pour faire autorité. Au reste , comme d'après les calculs les plus raisonnables , cet évènement , s'il étoit vrai , se rapporteroit à l'année 663 , c'étoit Clotaire III qui étoit alors Roi de Neustrie & de Bourgogne , & Childéric II , qui étoit Roi d'Austrasie. Si l'un des deux a fait ou fait faire la guerre en Italie ,

ce doit être le Roi de Neustrie & de Bourgogne. Clotaire, qui étoit ce Roi, avoit douze à treize ans, & Childéric onze à douze; c'étoient Ebroin & Ulfoade, leurs Maires du Palais, qui gouvernoient, sur-tout pour les affaires de la guerre.

Clotaire III mourut sans enfans, 648.
Childéric régnant en Austrasie; c'étoit, par les raisons que nous avons dites, un titre d'exclusion à l'égard de la Neustrie, & le moment sembloit être arrivé de rendre à Thierry le partage dont il avoit été privé; c'étoit le suffrage des Grands de Neustrie, qui devoit décider entre ces deux Princes. Ebroin se rendit justice sur la haine qu'il avoit méritée; il sentit que, si les Grands éliisoient un Roi, ils pourroient bien en même temps élire un nouveau Maire, moins violent & moins injuste; il résolut de les prévenir, de créer un Roi qui n'eût obligation qu'à lui

de la couronne , & qui ne pût la conferver que par lui : il fit proclamer Thierry de son autorité particulière , & fans consulter les Grands ; nouveauté hardie , & qu'il n'étoit pas encore temps de risquer.

L'Evêque d'Autun rassemble les Grands ; il leur demande si les Francs font devenus fans retour les esclaves d'Ebroin ; si les Grands & les Evêques ne font plus rien dans l'Etat ; s'il ne leur reste plus qu'à baïser , en tremblant , une main teinte de leur sang , & chargée de leurs dépouilles. A sa voix , les Grands , le Peuple , tous se soulèvent contre Ebroin ; ils vont chercher Childéric en Austrasie , & réunissent les trois Royaumes sous sa domination. Ebroin , abandonné de tout le monde , n'a plus pour refuge , dit Mézeray , que la corne d'un autel : on vouloit le faire périr , & c'étoit le vœu général ; mais on en usa en-

Vit. S. Leo-
deg. c. 2.

Gest. Fr. c.

45.
Fredeg. c.

94.

669.

vers lui , comme quelques Philosophes ont proposé d'en user à l'égard des criminels ; on lui laissa la vie pour qu'il fût plus long-temps & plus rigoureusement puni ; on le tondit , on le fit Moine dans le Monastère de Luxeuil , on espéra qu'il mourroit lentement dans le désespoir de l'ambition trompée & de l'orgueil humilié. Thierry fut aussi tondu ; on le mit , mais en dépôt seulement , dans l'Abbaye de Saint Denis , comme en Turquie on enferme les frères du Sultan , en leur permettant de vivre jusqu'à ce que le Sultan ait des fils. On conservoit la Race de Clovis , comme on tâche de conserver la Race Ottomane , en craignant également , & qu'elle ne s'éteigne , & qu'elle ne s'étende. C'étoit pour la seconde fois que Thierry étoit frustré de ses droits.

Childéric devoit tout au choix libre des Neustriens ; ils crurent pouvoir

mettre à leur bienfait quelques conditions ; ils étoient d'accord avec les Austrasiens pour empêcher la réunion , & par des raisons semblables. Jusque-là c'étoient des Rois Neustriens qui avoient réuni l'Austrasie , & il en avoit résulté une sorte de dépendance de l'Austrasie à l'égard de la Neustrie ; cette fois c'étoit un Roi Austrasien qui réuniffoit la Neustrie , & il pouvoit en résulter pour celle-ci le même inconvénient : on n'étoit point alarmé de voir la Monarchie réunie sous le nom d'un seul Roi , on savoit que cette réunion ne feroit que de nom , & n'auroit rien de réel , tant que l'autorité , qui étoit dans la main des Maires , ne feroit point réunie. On fit donc jurer à Childéric qu'il y auroit dans chaque Royaume un Maire de la Nation , & qu'il y en auroit même un dans la Bourgogne , qui apparemment réclama ,

réclama , comme les autres , son ancienne indépendance. Childéric promit tout , n'exécuta rien ; Ulfoade resta seul Maire des trois Royaumes , & la faveur de Childéric fut partagée entre lui & Saint Léger , à qui Childéric devoit la Neustrie & la Bourgogne. 670

Saint Léger avoit une inflexibilité de caractère , qui plaît rarement aux Rois , & qui déplait toujours aux Courtisans. » Ayant de bonnes intentions , dit l'Abbé Le Gendre , » il croyoit que son sentiment étoit » toujours le meilleur «. Il tomba dans la disgrâce de Childéric. On avoit persuadé à ce Prince que Léger avoit formé une conspiration contre lui avec un Hector , Patrice de Marseille , que Léger en effet appuyoit de son crédit dans un procès que ce Patrice avoit contre Saint Prix , Evêque de Clermont. Les Evêques alors invitoient les Rois à

passer les fêtes de Pâques dans leur église ; c'étoit une marque de faveur pour l'Evêque qui obtenoit la préférence : elle étoit due à Saint Léger ; mais ce fut la dernière marque de faveur qu'il obtint. Les soupçons du Roi augmentant par les intrigues des Courtisans , le Roi n'osa passer , selon l'usage , la nuit de Pâques dans la Cathédrale , il la passa dans l'église de Saint Symphorien d'Autun , où il communia de la main de Saint Prix : le lendemain il ne vint à la Cathédrale que pour insulter & menacer l'Evêque d'Autun , au grand scandale du Peuple & du Clergé. Saint Léger eut un moment de foiblesse , dont on abusa cruellement contre lui. Effrayé de la fureur du Roi , entraîné par des conseils peut-être perfides , il prit la fuite avec ce même Patrice de Marseille qu'on accusoit d'être son complice. Cette démarche inconsi-

Vit. S. Leo-
deg. 6. 5, 6.

dérée fut regardée comme un aveu tacite du crime qu'on lui imputoit : on courut après les deux fugitifs ; ^{672.} le Patrice fut tué ; l'Evêque fut ramené ; on le punit , comme Ebroin , d'un supplice plus cruel que la mort ; on l'enferma dans l'Abbaye de Luxeuil avec ce même Ebroin , son ennemi. » Le loup & la brebis , dit Mezeray , » vécurent ensemble » sous un même toit «. Ils se réconcilièrent ; que pouvoient-ils faire de mieux ? Saint Léger pardonna au cruel Ebroin tous ses crimes ; Ebroin ne pardonna pas de même à Saint Léger ses vertus.

Les violences d'Ebroin avoient fait regretter Bathilde ; celles de Childéric firent regretter S. Léger. Privé des conseils de ce saint Evêque , Childéric se livra tout entier à ses vices , il devint vil & féroce. Un des plus grands Seigneurs du ^{673.} Royaume , nommé Bodillon , ayant

fait quelques remontrances sur un impôt très-onéreux que Childéric vouloit établir, Childéric, indigné qu'on osât le contredire, fit arrêter Bodillon par ses Gardes, le fit attacher à un poteau, & battre de verges en sa présence. Si les Rois exerçoient alors des actes de despotisme, comme ont fait depuis les Sultans, ils en étoient punis comme les Sultans. Les Grands révoltés invitèrent eux-mêmes Bodillon à venger un affront qui rejaillissoit sur eux; Bodillon assassina Childéric à la chasse, & courut au Palais plonger la même épée dans le sein de la Reine Bilechilde sa femme, grosse alors, & dans celui d'un fils de Childéric, encore enfant. Vengeance exécration ! effrayante leçon !

Vers le même temps régnoit en France un Prince qui a été, pendant plus de mille ans, ignoré de

Gest. Franc.
c. 43.
Continuat.
Fiedeg. c. 25.

tous les Historiens. On lisoit dans Paul Diacre , que Grimoald , usurpateur célèbre du trône des Lombards , qui a exercé , quoique sans succès , le génie de Corneille dans *Pertharite* , avoit fait alliance avec Dagobert , Roi de France. Cette alliance est le dernier évènement du règne de Grimoald , & précède de fort peu sa mort , qui arriva en 671. On demandoit quel étoit ce Dagobert qui régnoit en France vers l'an 671 ?

Ce n'étoit point Dagobert I^{er}. , fils de Clotaire II , puisqu'il étoit mort , selon l'opinion la plus commune , en 643 , & même , selon quelques Auteurs , dès 639.

Ce n'est point non plus celui qu'on appelle assez communément Dagobert II , dit *le Jeune* , & qu'on doit appeler Dagobert III ; celui-ci , qui étoit fils de Childebert II , n'a commencé à régner qu'en 711.

On ne croyoit pas davantage que ce pût être ce Dagobert II, fils de Sigebert II, & petit-fils de Dagobert I^{er}. que le perfide Grimoald, Maire du Palais d'Austrasie, avoit fait transporter en Irlande. De ce moment, Dagobert II étoit entièrement oublié dans nos Annales; il n'en étoit plus parlé, ni dans Frédégaire, ni dans aucun autre ancien Chroniqueur ou Historien de France. On avoit donc conclu, pendant une longue suite de siècles, que Paul Diacre s'étoit trompé dans l'endroit dont il s'agit, & qu'au lieu de Dagobert, il falloit lire ou Clotaire III (ce qui ne peut pas être non plus, puisque Clotaire III mourut en 668), ou Childéric II, qui véritablement régnoit en 671, temps de la mort du Roi des Lombards Grimoald, & quelques années auparavant.

Des découvertes modernes ont

justifié Paul Diacre. Adrien de Valois est le premier parmi les François , & le Bollandiste Henschenius parmi les Etrangers , qui aient vu & fait connoître que Dagobert II , parvenu à l'âge de régner par lui-même , avoit été rétabli par les Austrasiens dans une partie de son Royaume : ils se fondent l'un & l'autre sur trois autorités ; celle de Guillaume de Malmesburi ; celle d'un Auteur anonyme de la vie de Sainte Salaberge , & celle d'un autre Auteur anonyme qui a écrit la vie de Memmius , Evêque de Châlons. A ces autorités , Dom Mabillon en ajoute deux autres ; savoir , le Poëte Fridgod , qui a écrit en Vers la vie de Saint Wilfrid , premier Evêque d'Yorck , & un autre Historien du même Saint Wilfrid , nommé Eadmer.

Mabill. première Partie du troisième siècle de l'Eglise de S. Benoît.

Mais il restoit encore à connoître un autre Historien de Saint Wilfrid ,

Contemporain & Disciple de cet Evêque , & qui a été la source où ont puisé Fridgod , Eadmer , & Guillaume de Malmesburi. Cet autre Historien se nomme Eddius. Dom Mabillon s'applaudit d'être parvenu , après beaucoup de peine , à faire venir d'Angleterre l'Ouvrage de cet Auteur. Saint Wilfrid , dont Eddius , & après lui Fridgod , ainsi qu'Eadmer , ont écrit la vie , avoit connu Dagobert en Irlande , l'avoit fait passer en Angleterre , & n'avoit pas peu contribué à son rappel & à son retour en France. Dagobert avoit conservé le souvenir de Saint Wilfrid : cet Evêque , persécuté dans son pays , trouva un asile auprès de lui ; Dagobert offrit à son ami l'évêché de Strasbourg ; & sur le refus de Wilfrid , qui augmenta l'estime du Roi pour lui , Dagobert le combla de présens & de bienfaits. C'est par cette liaison de Saint Wilfrid avec

Mabill. Préface de la prem. Partie du quatrième siècle des actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît.

Dagobert II, que les Historiens de Saint Wilfrid deviennent des autorités pour l'Histoire de Dagobert.

Paul Diacre étant donc ainsi justifié par leur témoignage, devient lui-même, aux yeux de D. Mabillon, une autorité pour fixer le temps où Dagobert II régnoit, pour la seconde fois, en Austrasie. Puisque Grimoald, Roi des Lombards, mort en 671, avoit fait un Traité avec lui, Dagobert étoit donc rétabli dès 671 ou 670 : ainsi Adrien de Valois a eu tort de croire qu'il ne fut rétabli qu'après la mort de Childéric II, qui n'arriva qu'en 673. Ce qui a trompé Adrien de Valois, c'est que Childéric II a toujours régné en Austrasie, & que, dès 669 ou 670, il avoit même réuni tout l'Empire François : mais ce qui résout ces difficultés, c'est que Dagobert régna seulement dans une partie de l'Austrasie ; savoir, dans

l'Alsace & sur les bords du Rhin , soit que Childéric , qui conservoit tout le reste de l'Austrasie , n'eût pu l'empêcher de régner dans cette partie , ni lui enlever la faveur des Peuples qui l'avoient rappelé , soit qu'Innichilde , mère de Dagobert II , & qui , selon tous les Historiens , avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de Childéric II , en eût eu assez pour le faire consentir à ce démembrement de l'Austrasie en faveur de son fils.

Tout ce qu'on fait encore du même Dagobert , & toujours par les mêmes Auteurs , c'est qu'il fit beaucoup de fondations pieuses ; qu'il eut un fils , nommé Sigebert , mort avant lui , & quatre filles , dont deux sont reconnues pour saintes ; qu'il fut tué vers l'an 680 , dans une sédition dont on ne fait ni les auteurs , ni les causes , ni les circonstances ; & qu'il est révééré comme

Martyr à Sténay , jusqu'où s'éten-
doit vraisemblablement son Royau-
me. On appeloit Martyrs alors , tous
ceux qui , ayant fait du bien à
l'Eglise , mouroient assassinés pour
quelque cause que ce pût être.

Voici donc encore deux Rois as-
sassinés à six ou sept ans l'un de
l'autre , Childéric & Dagobert II.

Un interregne , par conséquent
l'anarchie , suivit la mort de Chil-
déric ; les Grands étendirent leur
vengeance sur leurs ennemis , &
l'Etat fut en combustion. Le besoin
de la paix se fait sentir aux hommes ,
au milieu de cette rage qui les pousse
en tout temps à la guerre : pour ré-
devenir libres , il fallut rentrer sous
l'empire d'un Maître. Thierry étoit
naturellement ce Maître ; les Grands ⁶⁷⁴
de Neustrie & de Bourgogne le ti-
rèrent de sa retraite , & lui donnèrent
pour Maire du Palais Leudesie , fils
d'Erchinoald. » Leudesie , dit l'Abbé

Le Gendre , » étoit *un bon homme* ,
 » & les temps étoient difficiles «. La
 mort de Childéric avoit été le signal
 de beaucoup d'autres révolutions.
 Au bruit de cette mort , Ulfoade ,
 son Maire du Palais , & qui l'avoit
 été sous lui des trois Royaumes ,
 s'étoit enfui dans l'Austrasie , sa
 patrie ; Ebroin & Saint Léger étoient
 fortis de leur cloître ; Ebroin , au
 grand scandale du Peuple , pour qui
 un Moine , quittant son habit , étoit
 un spectacle nouveau & indécent.
 Aussi-tôt qu'ils furent rentrés dans
 le siècle , la trêve qu'ils avoient
 faite , fut rompue , & l'on vit recom-
 mencer ce combat éternel du vice
 & de la vertu. Ebroin vouloit ré-
 gner , à quelque prix , à quelque
 titre que ce pût être ; Saint Léger
 vouloit préserver la Nation du mal-
 heur d'être gouvernée par un tel
 homme. Ils se rencontrèrent en
 pleine campagne , & S. Léger alloit

Gest. Reg.
 Franc. c. 45.
 Continuat.
 Fred. c. 96.

être immolé par son furieux rival , si S. Genès , Archevêque de Lyon , ne fût survenu à propos avec une troupe de gens armés , à laquelle Ebroin n'étoit pas pour lors en état de résister ; car l'esprit de guerre étoit alors si universel ; qu'on voyoit les plus saints personnages & les Evêques les plus réguliers lever des troupes pour leur propre compte , marcher en forces , & livrer des combats à leurs ennemis particuliers , qui n'étoient pas toujours , comme en cette occasion , les ennemis de l'Etat. Ebroin fut froidement accueilli de Thierry , quoiqu'Ebroin l'eût fait Roi autrefois pour ses intérêts & de sa seule autorité ; Thierry attribuoit , avec raison , à cette proclamation intéressée , & non concertée avec les Grands , les malheurs qu'il avoit éprouvés. Ebroin , n'ayant pu se faire aimer de son Maître , résolut

de s'en faire craindre ; il rassembla tous les gens perdus de dettes & de crimes, & dont il étoit digne d'être le Chef. Le Maire d'Austrasie, Ulfoalde, fit une ligue avec lui, & lui fournit des secours, afin que les troubles de la Neustrie laissent subsister son autorité en Austrasie ; en un mot, Ebroin eut un parti. Le croiroit-on ? la foiblesse de Leudésie, mise en parallèle avec le Gouvernement terrible & cruel, mais vigoureux d'Ebroin, faisoit regretter ce dernier à quelques Neustriens amoureux du changement, & prompts à oublier le passé. Le temps affoiblit les impressions les plus fortes, & l'inconvénient du moment est toujours le plus insupportable. Cette facilité malheureuse de se tromper dans la comparaison des temps, a quelquefois ramené l'inconstance populaire vers des ennemis publics, long-temps & juste-

ment détestés. Craignons ces retours imprudens, craignons sur-tout ce respect secret que le vulgaire de tous les Etats conserve toujours pour l'audace & la perfidie. Nous ne pouvons trop le redire ; c'est par sottise qu'on est méchant , c'est par sottise qu'on est fourbe , & c'est par une sottise plus grande qu'on attache des idées de force & de grandeur au crime impudent , des idées d'esprit & de talent à la fraude & à l'artifice. Thierry & Leudésie son Maire sont poursuivis de ville en ville par l'ardent & infatigable Ebroin. Ne pouvant les forcer dans un poste où ils s'étoient établis, il parle de paix, & demande à Leudésie une conférence. - Leudésie oublie que c'est Ebroin qui la propose , il s'empresse de l'accepter ; l'entrevue n'étoit qu'un piège : Leudésie, en voulant s'y rendre , est assassiné sur la route. Ce crime eut du moins pour un

moment sa juste récompense ; il révolta , & détacha des intérêts d'Ebroin ceux qui revenoient à lui , dans la seule espérance que le malheur l'auroit corrigé.

Ebroin , abandonné de tous les Grands , ne s'abandonna point ; il inventa un nouveau stratagème plus grossier encore à la vérité ; car dans les temps barbares , on aime autant à tromper que dans les siècles les plus raffinés , & on trompe à moins de frais. Toute son adresse consista dans l'impudence ; il publia que Thierry étoit mort ; il montra au Peuple un fantôme qu'il appela Clovis , & qu'il dit être fils de Clotaire III. Il faut avouer que si le Peuple fut trompé en cette occasion , il voulut bien l'être. Il étoit notoire que Clotaire III étoit mort sans enfans ; il étoit notoire que Thierry étoit plein de vie , chacun pouvoit s'en assurer par soi-même ; ce Prince

n'étoit ni caché ni éloigné ; cependant l'amour de la nouveauté entraîna la multitude vers cet enfant , dont on n'avoit jamais entendu parler ; c'étoit sur ce goût de la nouveauté , si naturel chez un Peuple malheureux, qu'Ebroin avoit compté.

Saint Léger étoit le plus grand obstacle à ses desseins ; il le fait assiéger dans Autun. Le vertueux Prélat ne voulut pas que son troupeau pérît pour lui , & que la ville fût saccagée à son occasion : après avoir soutenu avec courage un assaut , il se remit généreusement entre les mains de ses ennemis , avec tous les trésors qui pouvoient tenter leur cupidité. » C'est à moi & à mes » biens qu'ils en veulent , dit-il , assouvi-ssons leur haine & leur avare- » rice , sauvons ce Peuple «. Ce procédé noble ne les désarma point. L'armée d'Ebroin qui assiégeoit Au- 676. tun , avoit trois Généraux , dont

Vit. S. Léod.
deg. c. 8,
9, 10, 11,
12, 13.

deux étoient des Evêques , qui es-
péroient , pour récompense , l'Evê-
ché d'Autun , & que cet intérêt ren-
doit inaccessibles à la pitié : on
creva les yeux à S. Léger , & on
l'égara , loin de tout secours hu-
main , dans une grande forêt , où
l'on vouloit qu'il mourût de misère.
Le Général laïc (c'étoit Waïmire ,
Duc de Champagne) fut le seul qui
parut touché d'un sort si cruel & si
peu mérité ; il apprit , au bout de
quelques jours , que Léger vivoit
encore , il alla lui-même le tirer de
sa vaste prison , & le mettre en lieu
de sûreté. Il seroit injuste de dissi-
muler que les deux Evêques , dont
l'un étoit Didier , Evêque de Châ-
lons-sur-Saône , l'autre Bobon , Evê-
que de Valence , étoient désavoués
par le Clergé , & que tous deux
avoient été déposés pour leurs cri-
mes : tels étoient les hommes chers
& nécessaires à Ebroin. L'Evêque

de Valence s'empara de l'Evêché d'Autun.

La terreur saisit les esprits , quand on vit S. Léger lui-même ainsi accablé. On ne trouva plus d'autre moyen de terminer les troubles , que d'offrir la Mairie à Ebroin : alors son fantôme lui devenant inutile , il le fit rentrer dans le néant , d'où il l'avoit tiré , & prit les rênes du Gouvernement sous Thierry. Parvenu à l'objet de son ambition , il parut ne vivre que pour la vengeance , & tout y servit de prétexte. Ceux qui avoient mis Thierry sur le trône , étoient , selon Ebroin , évidemment complices de l'assassinat de Childéric. Ceux qui avoient poursuivi la vengeance de la mort de Childéric , s'étoient , en cela même , montrés contraires au couronnement de Thierry ; les ennemis d'Ebroin ne pouvoient échapper à l'une ou à l'autre de ces deux accu-

fations contraires de lèze-Majesté : on peut croire que leurs confiscations tournoient au profit d'Ebroin & de ses amis. Saint Léger, dont Ebroin avoit découvert la retraite, subit alors son second martyre : on lui coupa les lèvres & la langue, & deux ans après on acheva de lui ôter la vie ; le Comte Guérin, frère de Léger, avoit été lapidé. C'est avec peine qu'on voit S. Ouen au nombre des persécuteurs de S. Léger, & des amis d'Ebroin ; celui-ci continua d'exterminer ses ennemis, à titre d'ennemis ou de Childéric ou de Thierri : c'est ce que l'Abbé Le Gendre appelle *les perdre en habile homme, & se faire honneur de leur perte*. Voyons où aboutira cette habileté. Les Neustriens, accablés de ce joug affreux, s'enfuyoient, les uns en Aquitaine, les autres en Austrasie. L'Aquitaine, à l'occasion de ces troubles, se détacha de la France ;

l'Austrasie , avertie par le malheur de la Neustrie , refusa constamment de reconnoître Ebroin pour Maire ; elle en créa deux sous le titre de Ducs ou Princes : c'étoient Martin & Pepin, tous deux petits-fils de S. Arnoul , & enfans de deux frères. L'ardent Ebroin courut les combattre , & les vainquit ; Pepin prit la fuite ; Martin s'enferma dans la ville de Laon , réputée alors imprenable ; Ebroin , qui abusoit de tout , lui envoya deux saints Evêques , Egibert , Evêque de Paris , & Rieule , Evêque de Reims , qui lui promirent , avec serment , & sous leur garantie personnelle , la vie & la liberté , s'il vouloit introduire Ebroin dans la place. Ebroin , en y entrant , ne manqua pas de faire assassiner Martin : la vertu des deux Prélats , & la scélératesse d'Ebroin , doivent persuader qu'ils furent trompés dans cette occasion.

Gest. Franc.
c. 46 , 47.
Secund. con-
tinuat. Fre-
deg. c. 97 ,
98.

681.

Cet assassinat de Martin étoit encore une *des habiletés* d'Ebroin; mais Pepin restoit, & de grandes destinées étoient réservées à sa Race. La fortune parut se déclarer pour lui, en le faisant survivre à Ebroin, qui, pour fruit de tant d'*habiletés*, & pour prix de tant d'assassinats, 682. fut assassiné lui-même par un de ceux qu'il avoit opprimés.

La Neustrie n'eut plus de pareils ennemis à opposer à la grandeur toujours croissante de Pepin; le foible Varaton, que les Neustriens élurent à la place d'Ebroin, se hâta de faire la paix, & du moins les Peuples respirèrent, ce qu'ils n'avoient pas fait sous Ebroin. Varaton fut supplanté par Gissimare son propre fils: celui-ci fit la guerre à Pepin, & le vainquit; mais une prompte mort délivra encore Pepin de ce nouvel Adversaire, qui s'annonçoit comme redoutable.

Varaton n'imita point ce prudent Dioclétien, qui, sollicité par son ambitieux & inconstant Colleague Maximien de reprendre avec lui la couronne impériale, qu'ils avoient depuis long-temps abdiquée l'un & l'autre, lui écrivit pour toute réponse : *Mon ami, venez voir les belles laitues que j'ai plantées dans mes jardins de Salone.* Varaton, à la mort 683. de son fils, reprit la Mairie; & sous ce Maire pacifique, la Neustrie reprit sa tranquillité.

Il eut pour successeur Bertaire 684. son gendre, homme imprudent & altier, qui n'avoit d'Ebroin que ses injustices, & qui ne fit qu'irriter les Grands, sans les faire trembler; ceux-ci traitèrent secrètement avec Pepin, contre lequel Bertaire avoit renouvelé la guerre par hauteur & par humeur. Pepin livra bataille à 687. Thierry & à Bertaire, dans un lieu nommé Tertry, entre Saint-Quentin

& Péronne. Il remporta la victoire la plus complète & la plus décisive; Bertaire fut tué dans sa fuite, par des gens mêmes de son parti, & Thierry, tombé entre les mains de Pepin, crut n'avoir fait que changer de Maire.

Toutes ces guerres d'Ebroin & de ses successeurs contre Pepin, n'avoient pour objet que la Mairie; l'intérêt de la Royauté n'y entroit pour rien, car Thierry étoit censé reconnu pour Roi en Austrasie aussi bien qu'en Neustrie; il étoit censé avoir réuni toute la France, comme avoit fait, avant lui, Childéric son frère; l'Austrasie n'avoit combattu que pour avoir son Maire particulier, comme Childéric le lui avoit promis, & sur-tout pour ne pas obéir au redoutable Ebroin.

Grimoald avoit péri, comme nous l'avons vu, pour avoir cru qu'il pouvoit mettre la couronne dans

dans sa Maison , parce que l'autorité y étoit. Pepin se souvint de cet exemple ; & quoiqu'il réunît seul l'autorité dans les trois Royaumes , quoique , par le sort des armes , son Roi fût son Sujet & son prisonnier , quoiqu'il eût tous les droits que peuvent donner la guerre & la puissance , il s'abstint de ce titre de *Roi* , si avili depuis long-temps , & encore réservé à cette Race abâtardie de Clovis ; mais il ne voulut pas non plus qu'on pût se méprendre sur la nature & l'étendue de son autorité ; il ne se contenta plus de ce titre de *Maire* , qui sembloit annoncer un pouvoir communicable , & partagé suivant l'ancienne division du Royaume en Austrasie & Neustrie ; il créa un titre nouveau pour une puissance nouvelle , & se qualifia *Duc & Prince des François*. C'est, pour ainsi dire, le dernier âge de la Mairie ; c'est son plus haut degré de

puissance & de gloire, ou, si l'on veut, c'est sa destruction.

Une administration ferme & sage sembla justifier ces innovations ; les Souverains Etrangers recherchoient l'alliance de Pepin , lui envoyoient des Ambassadeurs , recevoient les siens, redoutoient en lui un Conquérant , respectoient un grand Roi , & ne songeoient pas même à Thierry. La France dut à Pepin une considération qu'elle n'avoit pas eue depuis Clovis.





CHAPITRE IV

DE L'INTRODUCTION.

*Des auteurs de la Race Carlovini-
gienne.*

LES opinions des Savans sont souvent bien peu utiles à la science , & l'on accéléreroit bien plus les progrès des connoissances , en s'attachant à fixer en tout genre les bornes du connu & de l'inconnu , qu'en perdant le temps à faire des systêmes qui n'éclaircissent rien.

Il en existe une multitude sur l'origine des différentes Races de nos Rois : on a voulu absolument les faire descendre les unes des autres , même de mâle en mâle , ou donner aux Races postérieures une origine plus ancienne encore &

plus illustre qu'à la première. La vérité est qu'on ne fait rien des auteurs de la Race Carlovingienne au delà de S. Arnoul , ni de ceux de la Race Capétienne au delà de Robert le Fort.

Quant à la Race Carlovingienne , de laquelle seule il s'agit ici , elle descend , tant du côté paternel que du côté maternel , de ces deux sages Gouverneurs que Clotaire II avoit donnés à Dagobert I son fils , en le faisant Roi d'Austrasie , c'est-à-dire , de S. Arnoul & de Pepin de Landen , dit le Vieux. Quel étoit le père d'Arnoul ? On n'en fait rien : mais Arnoul étoit déjà un très-grand Seigneur , un homme riche & puissant ; nous remontons presque par lui jusqu'au berceau de notre Monarchie. Qu'importe d'aller au delà ? En voilà bien assez pour présumer que la Race Carlovingienne pouvoit avoir une antiquité à peu près

égale à celle des Mérovingiens , & que le choix des François auroit pu tomber indifféremment sur l'une ou sur l'autre.

Saint Arnoul fut plus qu'un grand Seigneur , il fut un Sujet utile , le digne ami d'un bon Roi , le digne Instituteur d'un Prince , & si son Elève ne fut pas digne de lui , cet Elève lui dut au moins le peu de vertus qui tempérèrent ses vices.

Saint Arnoul , qui avoit été marié avant d'entrer dans l'état ecclésiastique & d'être Evêque de Metz , avoit eu deux fils , Anchise & Clo-dulphe. Ce dernier fut père de Martin , élu Maire d'Austrasie , conjointement avec Pepin de Héristal , son cousin-germain , & assassiné par Ebroin , dans la ville de Laon. Anchise avoit épousé Begge , fille de Pepin de Landen , Collègue de S. Arnoul dans l'institution de Dagobert , & il en avoit eu ce Pepin

de Héristal , qui , par la victoire qu'il remporta sur Thierry & sur Bertaire , réunit sous sa domination les trois Royaumes , qu'il gouverna long-temps avec gloire.

PEPIN DE HÉRISTAL.

PEPIN donna successivement la
 691. couronne à Clovis III , à Childe-
 695. bert II , tous deux fils de Thierry ,
 711. & à Dagobert III , fils de Childe-
 bert , comme s'il eût donné une
 charge dans sa Maison ; mais il ob-
 serva exactement trois points.

L'un , de faire disparoître entiè-
 rement la distinction de Royaumes
 d'Austrasie & de Neustrie , & de ne
 nommer jamais qu'un Roi , de peur
 que , si on en voyoit plusieurs ré-
 gner ensemble , on ne voulût aussi
 avoir plusieurs Maires.

L'autre fut de ne donner à ces

Rois aucune part dans l'administration , pas même pour la forme ; car les formes conservent & rappellent les droits , & peuvent servir de prétexte , & même de moyen pour les rétablir. Childebert II fut surnommé *le Juste* , comme Louis XIII. S'il exerça cette grande vertu , ce fut donc dans le secret de sa Maison , car toutes les occasions publiques lui manquèrent.

Le troisième enfin , fut de nommer toujours pour Roi le Prince dont le droit étoit le plus apparent. Par-là il ôtoit à l'Assemblée des Grands , qu'il étoit obligé de convoquer pour cette nomination , toute occasion d'exercer des droits en concurrence des siens ; il ne faisoit qu'annoncer son choix , & ce choix étoit à l'instant adopté & proclamé sans difficulté.

Il paroît que ce système d'unité fut toujours l'idée favorite de Pepin ,

& vraisemblablement il y auroit été fidèle, s'il n'avoit eu qu'un fils; mais le nombre de ses enfans, & sa tendresse égale pour eux, le ramenèrent malgré lui aux idées de partage.

Il avoit de Plectrude sa femme deux fils, Dreux ou Drogon, & Grimoald; il l'avoit répudiée depuis, pour épouser Alpaïde, femme célèbre par sa beauté, dont il avoit eu Charles Martel, & ce Childebrand, Prince inconnu, dont il a plu au sieur de Sainte-Garde, Aumônier du Roi, de faire le héros d'un Poëme épique (1), & à quelques Généalogistes, de faire la tige de la troisième Race de nos Rois.

(1) Qui de tant de Héros va choisir Childebrand.

Boileau.

Le nom de cet Auteur est Charles Carel; le titre de son Poëme, *Childebrand ou les Sarrasins chassés de France*. Ce Poëme a eu trois Editions en trois ans, 1666, 1667, & 1668.

Quelques Auteurs modernes traitent de bâtards Charles Martel & Childebrand ; ce qui n'est peut-être pas trop d'accord avec les usages de ce temps-là, qui permettoient le divorce, & regardoient, comme légitimes, les mariages faits en conséquence. Des actes semblent prouver cependant que Plestrude ne fut jamais répudiée, & que Pepin, à l'exemple de nos premiers Rois, & suivant l'usage des Germains, eut ces deux femmes à la fois. Les Annales de Metz rapportent même que le mariage de Pepin avec Alpaïde, ayant excité le zèle de S. Lambert, Evêque de Liège, qui le qualifia hautement d'adultère public, ce scrupuleux Prélat fut assassiné par Odon, frère d'Alpaïde, & même avec le consentement de Pepin. On ajoute que le meurtrier, rongé de vers tout vivant, devenu furieux, & comme poursuivi par la ven-

Annal. Mé-
tens. ad ann.
706, 707,
712.
Sec. Con-
tinuat. Fre-
deg. c. 101,
104.

geance divine , se précipita dans la Meuse.

Les enfans d'Alpaïde étoient encore en bas âge ; mais ceux de Plectrude pouvoient déjà être un appui pour leur père ; il s'occupa de leur établissement , & songeant à leur assurer sa succession , il fut obligé de faire revivre en leur faveur la distinction d'Austrasie & de Neustrie : comme il ne leur donnoit encore qu'un titre , & qu'il se réservoit toute l'autorité , l'inconvénient du partage ne devoit être réel que dans un temps où Pepin ne seroit plus.

714. Ces arrangemens n'eurent point lieu ; les deux fils de Plectrude moururent avant leur père. Drogon mourut de maladie ; Grimoald fut assassiné dans une église , sans qu'on ait jamais su à quelle occasion ; tout ce qu'on fait , c'est que l'assassin se nommoit Rangaire. Un assassinat , & même l'assassinat d'un Prince ,

sembloit n'être alors qu'un évènement ordinaire.

Grimoald étoit , de tous ses fils , celui que Pepin aimoit le plus ; il laissoit un fils nommé Theudoalde , âgé d'environ six ans : Pepin , dans sa douleur & dans l'effusion de sa tendresse pour le père , donna au fils la Mairie , ou , comme on disoit alors , la Principauté de la Neustrie & de la Bourgogne.

Drogon avoit laissé deux fils , Hugues & Arnould , qui ne jouent point de rôle dans l'Histoire.

Pepin mourut sans avoir pu faire d'autres arrangemens , & sans avoir pu même pressentir la gloire que le fils aîné d'Alpaïde devoit ajouter à la gloire de son père. Une famille divisée , un petit-fils de six ans à qui les enfans du second lit disputeroient son partage , & à qui le Roi disputeroit tout ; une vaste perspective

Annal. Metensf. ad ann. 714.

Gest. Reg. Franc.

Sec. Continuat. Fred.

de troubles & de douleurs , voilà ce que Pepin laissoit , au bout de vingt-sept ans d'un règne brillant & glorieux.

CHARLES MARTEL.

PLECTRUDE , femme active & courageuse , envoie une armée établir Theudoalde son petit-fils dans les Royaumes de Neustrie & de Bourgogne , selon les ordres de Pepin ; en même temps elle fait enfermer Charles Martel , qui auroit pu vouloir traverser ses vûes ambitieuses pour son petit-fils : démarche injuste & violente que Pepin n'avoit sûrement pas ordonnée , & dont tous les Historiens n'ont pas manqué de la louer à l'envi ; car ils ne peuvent se désabuser de l'efficacité des moyens violens , quoiqu'ils les voient toujours confondus par le succès , at-

tendu que la violence va directement contre son but. S'ils trouvent indigne d'eux, & peu philosophique de juger, comme le vulgaire, par l'évènement, qu'ils consultent la nature de l'homme, que toute violence irrite & soulève, même sans qu'il en soit l'objet.

Lorsqu'à la mort de Grimoald, Pepin avoit désigné Theudoalde pour son successeur en Neustrie, les Grands de ce Royaume avoient respecté les dispositions d'un père affligé ; ils n'avoient pas voulu lui enlever la consolation de croire renaître dans son petit-fils ; ils espéroient alors que Pepin pourroit vivre assez long-temps pour laisser ce jeune Prince en état de les gouverner : mais Pepin étant mort peu de temps après cet arrangement, les Neustriens jugèrent que ce n'étoit pas les traiter comme des hommes, que de leur donner un en-

Gest. Reg.
Franc. c. 51,
52.

fant pour Chef. Cet inconvénient jusqu'alors avoit été propre aux Rois , & si quelque chose avoit paru légitimer l'excessive autorité des Maires, c'est que ces seconds Chefs de l'Etat, élus par la Nation, & toujours pris dans la force de l'âge , sembloient être le correctif de cet inconvénient même. Le Roi étoit en quelque sorte le Chef honoraire de l'Etat ; le Maire étoit le Chef en fonction ; c'étoit celui en qui la Nation mettoit sa confiance : mais quelle confiance pouvoit-elle avoir dans Theudoalde ?

Les Neustriens armèrent, pour s'opposer aux projets de Plectrude ; ils étoient secrètement animés par le Roi, qui avoit enfin un parti.

715. Dagobert III étoit , de tous les Rois qui avoient traîné ce titre depuis Dagobert I , celui qui avoit montré le plus de sensibilité , le plus de désir de régner ; il n'avoit

porté, qu'avec beaucoup de répugnance, le joug de Pepin; pendant la maladie & à la mort de ce Maire, il avoit fait des démarches pour s'affranchir; il avoit cherché à réveiller dans le cœur des Grands, cette antique fidélité pour leurs Rois. Mais c'étoit parler un langage qu'on n'entendoit plus. La Mairie avoit détruit la Royauté; celle-ci ne pouvoit plus renaître que pour la Race des Maires.

Les Neuftriens firent ce que désiroit Dagobert, mais par un autre motif; la Royauté ne fut rien pour eux, ils ne considérèrent que le droit qu'ils avoient d'élire un Maire, & de rejeter l'enfant qu'ils n'avoient point choisi; le sort des armes leur fut favorable; l'armée de Theudoalde fut battue, & eut bien de la peine à le sauver. Les Neuftriens alors élurent pour Maire un d'entre eux, nommé Rainfroy, qui s'étoit

signalé dans la bataille , & Dagobert III ne fit que changer de Maître ; ce fut Rainfroy au lieu de Pepin.

Pour achever de renverser les projets de Plectrude , Charles Martel se sauva de sa prison : on crut voir reparoître Pepin lui-même ; on lui trouvoit tous ses traits , & on les regardoit comme autant de présages de victoire & de grandeur. Tous les enthousiastes , tous les aventuriers s'attachèrent à lui : il eut des zélateurs , des amis , des braves , des gens de bonne volonté ; mais ce n'étoit point encore une armée.

On avoit pu douter originairement que Charles Martel , au mépris des dispositions d'un père , eût voulu dépouiller son neveu de la Principauté ou Mairie de la Neustrie , tandis qu'il pouvoit avoir pour son partage l'Austrasie au même titre ; mais il ne fut plus possible

de douter de ses mauvaises dispositions, après l'outrage qu'on lui avoit fait : tel fut le fruit de cette politique si vantée de Plectrude.

Cependant , lorsque Charles fut en état d'agir , Plectrude n'étoit plus son ennemie la plus redoutable ; les trésors de Pepin , dont elle s'étoit emparée , lui servirent pour acheter successivement la paix de tous les partis ; mais le sien étoit dissipé ; elle finit par aller chercher dans un Cloître une paix plus sûre & plus durable. L'Histoire ne parle plus de Theudoalde , qu'à la mort de Charles Martel.

Dagobert III étoit mort , laissant un fils qui ne lui succéda pas pour lors : on donna la préférence à un Chilpéric Daniel , dont on ne fait rien , sinon qu'il fut tiré d'un Cloître pour être mis sur le trône , & qu'il étoit fils de Childéric II , comme il le déclare lui-même dans une

charte qui reste de lui. On ignore les motifs de cette prédilection des François pour Chilpéric.

Ce fut à Rainfroy, qui vouloit être Maire des trois Royaumes, & à ce Chilpéric Daniel, qui, comme Dagobert III, auroit bien voulu être un Roi, que Charles Martel eut principalement affaire.

Cet heureux Guerrier, qui devoit être si souvent vainqueur, débuta par un échec.

Le Duc des Frisons, Ratbod, étant venu au secours de Chilpéric & de Rainfroy, Charles se hâta de l'aller combattre, pour empêcher la jonction. Charles fut vaincu : tout le monde convint que, par sa valeur & sa bonne conduite, il avoit mérité de vaincre ; mais ses troupes, rassemblées à la hâte, sans expérience & sans discipline, le secondèrent mal.

Il répara bientôt cette perte ; avec

ibid.
Secund. Con-
tin. Fredeg.
c. 100.
Ann. Me-
renf.

les débris de son armée battue , il surprit l'armée Royale , & la mit en déroute ; il proposa ensuite la paix , & fit des offres raisonnables : c'étoit toujours pour la Mairie qu'on se battoit ; il offrit de se contenter de celle d'Austrasie , & d'abandonner à Rainfroy celle de Neustrie. Rainfroy voulut être Maire des trois Royaumes : alors Charles , pour braver ses ennemis , créa , comme Ebroin , un Roi , dont on ne fait rien , sinon qu'il l'appeloit Clotaire , & il gagna coup sur coup , contre Chilpéric & Rainfroy , la bataille de Vincy , & une autre bataille entre Reims & Soissons , où Eudes , Duc d'Aquitaine , avoit joint ses forces aux leurs. Nous aurons souvent occasion , dans la suite , de parler de ce Duc.

Tous ces succès ne terminoient point encore la querelle ; la modération de Charles fit ce que le bon-

718.
Gest. Fran-
cor. c. 13.
Sec. Con-
tin. Predeg.
c. 167.

heur de ses armes n'avoit pu faire.
 719. Ce Clotaire , qu'il avoit mis sur
 le trône , étant venu à mourir , il
 offrit à Chilpéric de le reconnoître
 pour Roi ; il offrit à Rainfroy le
 Comté d'Anjou. Cet ambitieux
 Rainfroy , qui n'avoit pas voulu se
 contenter de la Mairie de Neustrie
 & de Bourgogne , & que la réunion
 seule des trois Royaumes pouvoit
 satisfaire , fut si content de son foi-
 ble partage , que , quelques proposi-
 tions qu'on ait pu lui faire depuis
 pour l'engager à faire valoir ses
 droits , on ne put jamais le déter-
 miner à la moindre démarche , soit
 que les charmes d'une vie douce ,
 fûre & tranquille , se fussent fait sentir
 à cette ame autrefois si agitée , soit
 que l'ascendant manifeste de Char-
 les , en ôtant à Rainfroy toute es-
 pérance de succès , eût glacé son
 ambition.

Charles étoit redevenu , par son

courage & par ses talens , tout ce qu'avoit été son père , c'est-à-dire seul Prince ou Maire des trois Royaumes , sous un seul Roi vaincu par lui , & soumis à sa puissance. Il fut gouverner avec autant de sagesse & plus de vigueur encore que Pepin ; il montra peut-être un peu plus d'ardeur pour la guerre , mais il en eut plus d'occasions. La continuité des troubles dont on avoit vu la France désolée , avoit enhardi ses voisins à des entreprises qu'il falloit réprimer ; car tel est le malheur des guerres civiles , que souvent elles produisent encore des guerres étrangères. Du côté du midi , le Duc d'Aquitaine , Eudes , non content d'être indépendant , vouloit devenir redoutable. Du côté du nord , tous les Peuples de la Germanie , soumis autrefois par Théodebert & ses successeurs , avoient non seulement secoué le joug , mais encore fait des

incursions en France : Charles eut toujours contre eux les armes à la main , & toutes ses expéditions furent des triomphes ; il battit les Frisons sur la mer , & les Suèves sur la terre ; il défit deux fois les Allemands , & cinq fois les Saxons , les plus opiniâtres de tous les ennemis de la France ; il ravagea l'Aquitaine deux fois en une année , & n'en fit pas moins la guerre cette même année au nord & au levant de la France & dans l'intérieur du Royaume. Une activité incroyable le rendoit présent par-tout ; il prévenoit & déconcertoit tous les projets formés contre lui ; on le trouvoit toujours où on le craignoit & où on ne l'attendoit point ; enfin il dompta tous ses ennemis , soumit tous ses rivaux , châtia tous les Ducs & Comtes qui prétendoient méconnoître son autorité , se fit respecter , redouter , au dedans , au

dehors, & mit la France au plus haut point de splendeur & de puissance où elle eût été depuis l'établissement de la Monarchie.

Mais, de toutes ses expéditions militaires, la plus importante & la plus mémorable fut la victoire qu'il remporta en 732, contre les Sarasins. C'est une époque non seulement dans l'Histoire de France, mais dans celle de la Chrétienté, qu'il préserva, dans cette journée, du joug de l'Alcoran. Les rapides succès de cette Nation conquérante effrayoient l'Univers; elle avoit subjugué une grande partie de l'Asie & de l'Afrique; elle tournoit alors ses principaux efforts contre l'Europe; l'Espagne étoit déjà sous sa puissance; la France même étoit entamée; les Sarasins en possédoient la partie qui avoit été de la domination des Goths, c'est-à-dire la Septimanie ou le Languedoc, &

D. Vaissète, Hist. de
Languedoc ,
t. 4.

quelques Provinces adjacentes ; le Duc d'Aquitaine, Eudes, Prince puissant & généreux , les avoit , pour ainsi dire , arrêtés quelque temps à la barrière ; il avoit gagné sur eux , en 721 , une grande bataille sous les murs de Toulouse contre le Général Zama ; mais depuis il avoit été accablé par eux , & forcé de donner , malgré la différence des Religions , Lampagie sa fille en mariage à Munuza , un de leurs Généraux , pour obtenir qu'ils s'éloignassent de ses Etats ; alliance qui , d'un côté , fit soupçonner , quoiqu'injustement , le Duc Eudes d'intelligence avec ces Infidèles , dans la guerre que leur fit Charles Martel , & de l'autre côté , fit soupçonner , par les Sarasins , Munuza lui-même de vouloir se faire Chrétien.

La Chrétienté voyoit le danger qui la menaçoit ; & loin de réunir ses efforts pour écarter un tel fléau , elle

elle se consumoit en petites guerres inutiles & insensées. Voilà cependant comment les Croisades auroient dû être conçues. Défensives, elles seroient non seulement légitimes, mais intéressantes; elles joindroient à l'intérêt ordinaire d'une guerre défensive, le mérite de venger & de garantir l'humanité entière, menacée par les Conquérans. Les Croisades offensives au contraire perdoient tout intérêt & tout avantage; elles chargeoient les Croisés du rôle odieux d'agresseurs, & les envoyoit, à une distance immense de leur Patrie, combattre les climats & les maladies encore plus que les hommes. L'Europe réunie auroit dû attendre sur ses frontières ces Conquérans féroces, Sarasins, Turcs, & autres semblables, & leur opposer une barrière insurmontable, au lieu d'aller s'ensevelir dans l'Asie, sur la foi de quelques Pélerins qui

prétendoient avoir été maltraités par quelques Mahométans.

L'esprit de guerre , tel qu'il est répandu chez les Nations , est tellement un délire , qu'il n'a presque jamais faisi les occasions où il eût été sage & utile de faire la guerre. Quand un Peuple s'annonce pour Conquérant , c'est l'ennemi du genre humain qui se déclare ; l'intérêt commun est de se réunir contre lui , & c'est ce qu'on n'a point fait. On a laissé Philippe & Alexandre conquérir tant qu'ils ont voulu. Toute l'éloquence de Démosthène ne put engager les Athéniens à prendre les mesures nécessaires pour assurer la liberté de la Grèce , & la leur contre les entreprises de Philippe ; & nous ne voyons pas que les Nations Grecques , subjuguées par ce même Philippe , voyant Alexandre engagé au fond de l'Égypte , de la Perse ou de l'Inde , aient profité de son éloi-

gnement pour secouer le joug ; du moins si quelques-unes de ces Nations le tentèrent , leurs foibles efforts furent sans proportion avec l'objet , & on les remarque à peine dans l'Histoire. Les Romains ne daignoient pas même cacher le projet d'affervir l'Univers ; jamais Peuple ne s'est annoncé si insolemment pour l'ennemi public des Nations ; un de leurs Sages , Caton , ne croyoit pas qu'une Puissance qui avoit osé être la rivale de Rome , pût , après un tel crime , conserver le droit d'exister , & la formule finale de tous ses avis , sur toute matière , soit publique , soit particulière , étoit toujours : *Et de plus , il faut détruire Carthage.* De là cette aversion secrète qui se mêle à l'admiration que ce Peuple inspire , ce plaisir qu'éprouve un Lecteur sensible , en voyant Annibal & Asdrubal retarder au moins l'exécution de

cet odieux projet : de là cet intérêt répandu sur les noms de Cannes , de Trébie , & du lac de Thrafymène : de là vient encore que dans nos Tragédies , Nicomède & Mithridate , nous plaisent par leur seule haine pour les Romains. Cependant , quelles mesures l'Univers ainsi averti prit-il pour défendre sa liberté ? Quelle réunion de vûes & d'efforts lui vit-on opposer à l'ambition toujours croissante de ces Conquérans ? On les laissa marcher tour à tour sur la tête de tous les Rois , & opprimer toutes les Nations une à une. En vain Annibal crioit à Antiochus , à Philippe , à Prusias , à cet Attale , lâche jusque dans son indigne reconnoissance , qui se disoit *l'Affranchi du Peuple Romain* , & qui n'en étoit que l'esclave : *Réunissez-vous , n'attendez pas qu'on vous écrase l'un après l'autre.* On entrevit à peine qu'il avoit

raison, & on le laissa périr. Même aveuglement, même patience des Peuples à l'égard des Sarasins & des Turcs : je les vois conquérir une à une les diverses contrées. Nulle réunion contre eux, nulle conjuration en faveur de la liberté de la part des Peuples menacés. Le genre humain ne fait pas se réunir, ni se secourir.

Lorsque Charles Martel sauva l'Europe du joug du Mahométisme, il le sauva seul ; aucune autre Puissance n'osa partager avec lui cette gloire ; une terreur générale avoit glacé les esprits, & tenoit l'Europe comme enchaînée. La promptitude avec laquelle tant d'Etats avoient été soumis, la facilité sur-tout avec laquelle les Goths avoient été chassés de l'Espagne, avoient persuadé que les Sarasins étoient un Peuple extraordinaire, & que rien ne pouvoit leur résister ; ils venoient encore tout ré-

cement de renverser sur leur route l'armée du Duc d'Aquitaine , Eudes , qui avoit osé se présenter pour leur disputer le passage de la Dordogne , & ils avoient envahi ses Etats : quand on vit Charles Martel s'avancer avec une armée assez peu nombreuse pour combattre l'innombrable armée des Sarasins , quoique tant de victoires pussent inspirer quelque confiance dans ce Général , on ne le regarda plus que comme un téméraire qui couroit à sa perte. En effet , depuis Xerxès on n'avoit point entendu parler d'un armement aussi formidable que l'étoit celui des Sarasins en cette occasion , & la multitude de femmes & d'enfans que tant de combattans traînoient à leur suite (1) , montrait bien qu'il

Redesic , 1.
3 , c. 11.

(1) Adrien de Valois nie , ou du moins révoque en doute cette circonstance , que les Sarasins eussent avec eux leurs femmes & leurs

ne s'agissoit pas d'une incursion passagère, mais du projet d'un grand établissement. Dans cet appareil qui effrayoit les regards, l'intrépide Martel ne vit que la gloire réservée au vainqueur d'un Peuple réputé alors invincible; il combattit, & dispersa tellement cette armée, que les Sarasins ne purent plus rien entreprendre de la campagne, & que le nom d'Abdérane leur Chef, qui périt dans cette bataille, disparut devant celui de Charles Martel. Ce grand événement a tant exalté l'imagination des Historiens, qu'ils nous ont donné sur cette bataille des calculs absolument incroyables; ils ne parlent pas de moins que de trois cent soixante & quinze mille Sarasins restés sur le champ de bataille, tandis que les François, se-

enfants dans cette expédition contre Charles Martel.

lon eux , ne perdirent que quinze cents hommes. Concluons seulement que les Sarasins étoient très-supérieurs en nombre , & que leur perte fut hors de toute proportion avec celle des François (1).

(1) Il paroît que Paul Diacre & Anastase le Bibliothécaire , qui tous deux ont parlé de ce nombre incroyable , & qui sont les premiers qui en aient parlé , ont confondu la bataille de Poitiers , gagnée par Charles Martel contre les Sarasins , commandés par Abdérame , en 732 , avec la bataille de Toulouse , gagnée par le Duc d'Aquitaine , Eudes , contre les mêmes Sarasins , commandés par Zama , en 721. Une circonstance qui a pu les tromper , c'est qu'Abdérame périt à la bataille de Poitiers , comme Zama dans celle de Toulouse. Paul Diacre parle nettement de Charles Martel , & par conséquent il désigne la bataille de Poitiers ; mais Anastase le Bibliothécaire parle d'Eudes , Prince d'Aquitaine , & tous deux rapportent la même circonstance des trois cent soixante & quinze mille Sarasins tués , & quinze cents François seulement. Anastase cite l'autorité d'Eudes lui-même , qui l'écrivit ainsi

Charles rétablit le Duc d'Aquitaine dans ses Etats , & les Sara-

au Pape Grégoire II ; ce qui fait voir qu'il s'agit de la bataille de Toulouse , & non de celle de Poitiers ; car , selon le même Anastase , le Pape Grégoire II est mort le 11 Février 731 , & par conséquent n'a point vu la bataille de Poitiers , livrée en 732. Il paroît donc que Paul Diacre parle de la bataille de Poitiers , & Anastase de la bataille de Toulouse , & cependant chacun d'eux applique à la bataille dont il parle ce calcul merveilleux des morts des Sarasins , comparés à ceux des François ; calcul qui ne peut être vrai ni pour l'une ni pour l'autre de ces batailles. Au reste , Anastase ne rapporte point la lettre du Duc Eudes ; & 1°. cette lettre peut n'avoir point été écrite : 2°. en supposant qu'elle l'ait été , elle pouvoit ne point contenir le calcul ridicule dont parle Anastase , aussi bien que Paul Diacre : 3°. si la lettre contenoit ce calcul , il n'en est pas plus vraisemblable , & c'étoit sans doute une fanfaronnade du Duc Eudes : 4°. quant à la bataille dont Anastase a voulu parler , & à laquelle il applique la même circonstance que Paul Diacre rapporte de la bataille de Poitiers , ces deux Auteurs peuvent

lins ayant cru prendre leur revanche en s'emparant de la Provence , que Mauronte , Gouverneur de cette Province , leur livra par perfidie ou par crainte , Charles s'y transporta , prit Avignon d'assaut , chassa Mauronte & les Sarasins , poursuivit ceux-ci jusque dans le Languedoc , les battit une seconde fois sous les murs de Narbonne , assiégea cette

se concilier , si l'on suppose que le Pape , à qui la lettre du Duc Eudes fut adressée , étoit , au lieu de Grégoire II , Grégoire III son successeur ; entre deux Papes consécutifs du même nom , on a pu se tromper sur le nombre qui les désigne : & 5°. enfin , de ce qu'Anastase nomme le Duc Eudes , il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il parle de la bataille de Toulouse ; car des Auteurs croient que le Duc Eudes étoit aussi à la bataille de Poitiers , ce point du moins est resté incertain dans l'Histoire ; & tout est incertain avec des Chroniqueurs qui ne désignent rien , qui ne distinguent rien , qui ne marquent ni les lieux ni les temps.

place , & l'auroit prise , s'il n'eût été rappelé promptement en France par la maladie & la mort du Roi.

Celui qui portoit alors ce titre , n'étoit plus Chilpéric Daniel ; celui-ci étoit mort dès l'an 720 , & il avoit eu pour successeur ce Thierry , dit de Chelles , fils unique de Dagobert III , qu'on avoit rejeté à la mort de son père , peut-être parce qu'il étoit alors au berceau , foible raison cependant de l'exclure d'un trône où on n'avoit plus besoin que d'un nom. Ce fut la mort de ce 731. Thierry de Chelles qui pressa le retour de Charles Martel.

Au milieu de tant de gloire , ce Héros n'étoit point heureux : & que manquoit-il à son bonheur ? Ce titre de Roi , dont il avoit seul toute la puissance. Ce chagrin n'étoit pas une fantaisie , il avoit un fondement réel ; une expérience récente prouvoit que la Mairie la plus des-

Continuat.
Fred. c. 109.
Annal. M^{ss}.
tenf.

potique n'étoit toujours qu'une grandeur précaire. Pepin, aussi puissant que Charles Martel, quoiqu'un peu moins illustre, n'avoit pu la transmettre à ses fils, parce qu'en effet ce n'étoit point une dignité héréditaire, & Charles Martel avoit eu à refaire lui-même toute sa fortune; il vouloit la laisser à ses enfans, & il la leur laissa en effet, non sans quelque contradiction. Ce qui s'étoit passé à la mort de Pepin pouvoit lui laisser de justes inquiétudes sur ce qui arriveroit après lui : tels étoient les motifs pour désirer la couronne; il étoit d'ailleurs délicat sur les moyens de l'obtenir; il ne vouloit pas la ravir, mais il auroit voulu qu'on la lui offrît. Les Grands & les Prélats, qu'il fonda sur ce projet, ne s'y montrèrent point favorables. Charles Martel étoit plus admiré, plus respecté qu'aimé; il n'étoit du moins aimé que de ses Soldats,

auxquels il donnoit les Abbayes & jusqu'aux Evêchés , pour en être mieux servi. La guerre contre les Sarasins pouvoit fournir un prétexte à cette irrégularité : en effet, un ancien Auteur dit que le Pape donna tout l'or du Clergé à Charles Martel, pour le mettre en état de combattre ces Infidèles. Charles Martel réussit à se faire aimer des Soldats ; mais il s'attira la haine du Clergé , qui , le poursuivant encore près d'un siècle & demi après sa mort , assura, en 858 , à Louis le Germanique son arrière-petit-fils , que Charles Martel étoit damné , pour avoir donné à des Laïcs les biens de l'Eglise , & qui publia que son tombeau ayant été ouvert , on n'y avoit trouvé qu'un gros serpent (1). Saint Bo-

Ex Chronice
Centulenti ,
liv. 2.

(1) Voici ce que porte la lettre écrite à Louis de Germanie , au Concile de Quierfy , en 858 , par Venilon , Archevêque de Rouen ,

niface , Archevêque de Maïence , avoit auffi assuré Carloman & Pepin que leur père étoit damné.

& Erchanraud , Evêque de Châlons , au nom des Evêques des Provinces de Rouen & de Reims.

Quia verò Carlus Princeps , Pippini Regis pater , qui primus inter omnes Francorum Reges ac principes , res Ecclesiarum ab eis separavit atque divisit , PRO HOC SOLO MAXIMÉ EST ÆTERNALITER PERDITUS. Nam sanctus Eucherius , Aurelianensium Episcopus , qui in Monasterio sancti Trudonis requiescit , in oratione positus , ad alterum est saculum raptus : & inter cetera quæ domino sibi ostendente confpexit , VIDIT ILLUM IN INFERNO INFERIORE TORQUERI. Cui interroganti ab Angelo ejus ductore responsum est , quia sanctorum judicatione , qui in futuro judicio cum Domino judicabunt , quorumque res abstulit & divisit , ante illud judicium ANIMA ET CORPORE SEMPITERNIS PÆNIS EST DEPUTATUS : & recepit simul cum suis peccatis pœnas propter peccata omnium , qui res suas & facultates in honore & amore Domini ad sanctorum loca in luminaribus divini cultûs & alimoniis servorum Christi ac pauperum , pro animarum suarum

Les Grands , que Charles rédui-
soit à n'être que des Sujets soumis,

*redemptione tradiderant. Qui in se reversus ,
sanctum Bonifacium & Fulradum Abbatem
Monasterii sancti Dionysii , & summum Capel-
lanum Regis Pippini ad se vocavit , eisque ta-
lia dicens in signum dedit , ut ad sepulchrum
illius irent , & si corpus ejus ibidem non repe-
rissent , ea quæ dicebat vera esse concredere-
nt. Ipsi autem pergentes ad prædictum Monaste-
rium , ubi corpus ipsius Carli humatam fuerat ,
sepulchrumque illius aperientes , VISUS EST
SUBITO EXISSE DRACO , ET TOTUM ILLUD
SEPULCHRUM INTERIUS INVENTUM EST
DENIGRATUM , AC SI FUISSET EXUSTUM.*

Les Evêques déclarent qu'ils tiennent ce fait
de gens digne de foi , & témoins oculaires.

*Nos autem illos vidimus , qui usque ad nos-
tram ætatem duraverunt , qui huic rei inter-
fuerunt , & nobis vivâ voce veraciter sunt tes-
tati quæ audierunt atque viderunt : Observons
que ce S. Eucher , qui avoit eu révélation de
la damnation de Charles Martel , avoit été
exilé par ce Prince , & qu'il étoit mort en
exil , au moins trois ans avant Charles Martel.
Joan Bolland. & Godef. Henschen. 20 Febr.
& apud Sur. t. 1 , 20 Februar. Mém. de Lit-
térat. t. 4 , p. 707 , 708.*

& qu'il ne daignoit presque jamais assembler ni consulter, ne l'aimoient pas davantage, & ils le prouvèrent en cette occasion. Charles jugea que les Loix étoient encore plus fortes que toute son autorité, il ne voulut pas du moins les violer d'une manière directe & active; il se contenta de ne pas nommer de Roi, & de ne pas convoquer l'assemblée ordinaire pour cette cérémonie : on en murmura, mais on n'osa le presser sur ce point, de peur de le pousser à quelque violence; ainsi le reste de la vie de Charles Martel fut un interregne, pendant lequel on datoit les actes de telle ou telle année depuis la mort de Thierry de Chelles, ce qui suffisoit à la chronologie, aussi bien que les années du règne de quelque Roi Fainéant.

Les respects de l'Europe pouvoient consoler Charles de ces contradictions intestines, au dessus desquelles tout son pouvoir n'avoit encore pu le

mettre. Tous les Souverains recherchoient l'alliance & la protection du vainqueur des Sarasins ; les Lombards s'unissoient avec lui contre ces mêmes Sarasins ; le Pape Grégoire III , qui avoit en tête à la fois & les Lombards & l'Empereur Grec Léon l'Isaurien , envoyoit à Charles Martel les liens de S. Pierre & les clefs du tombeau de cet Apôtre ; il lui offroit de plus , sous le titre d'Exarque , au nom du Sénat , de la Noblesse & du Peuple de Rome , la souveraineté véritable de cette ville , préluant ainsi à la grande alliance des Papes & des Rois Carlovingiens ; Léon l'Isaurien l'invitoit à briser , comme lui , les images ; Charles pouvoit choisir entre les divers partis , & honorer de son alliance qui il lui plairoit. Comme il vouloit être ami du Pape , & qu'il l'étoit des Lombards , il travailloit à rétablir la paix entre ces deux Puif-

fances (1), lorsque la mort le surprit le 20 ou 22 Octobre 741, âgé de cinquante ans, dont il avoit régné environ vingt-cinq. Ce fut le Héros le plus brillant que la France eût eu jusqu'alors, & on ne raconte de lui aucune des violences qui fouillent l'Histoire des plus grands & des meilleurs Princes de la première Race. On a vu même de lui plusieurs traits de modération à l'égard de ses rivaux, & il fut le bienfaiteur de ce Duc d'Aquitaine, Eudes, qui avoit été son ennemi.

Annal. Metens. ad ann. 741.

Des Auteurs disent que Charles mérita le surnom de *Martel*, parce qu'il *frapport de rudes coups*, apparemment comme un *martel* ou *mar-*

(1) La puissance temporelle des Papes n'existoit pas encore; mais le Pape, par son autorité spirituelle, par sa qualité de Père commun des Fidèles, par les respects de la Chrétienté, n'en étoit pas moins une Puissance.

teau. Pourquoi ce nom , donné au plus martial de tous les François , ne viendrait-il pas plutôt de Mars ? Au reste , le sens est le même.

Charles Martel laissoit , comme Pepin son père (1) , trois héritiers de différens lits.

Il avoit eu de Rotrude , sa première femme , Carloman & Pepin , & d'une seconde , nommée Sonnichilde , un Prince , nommé Griffon ou Grippon.

Il donna l'Austrasie à Carloman , la Neustrie à Pepin , & à Griffon seulement quelques Comtés situés entre les Etats de ses deux frères.

(1) Nous ne comptons point parmi les héritiers de Pepin de Héristal , les deux fils de Drogon , dont il n'est pas question dans l'Histoire.



CARLOMAN ET PEPIN,
dit le Bref.

Nous avons vu que les dispositions de Pepin de Héristal n'avoient pu avoir lieu ; celles de Charles Martel eurent leur entière exécution , malgré quelques contradictions & quelques murmures. Plusieurs causes concoururent à cette différence.

1°. L'autorité des Maires ou Princes avoit fait quelques pas de plus.

2°. Les enfans de Charles Martel , à la mort de leur père , étoient plus âgés que ceux de Pepin ne l'avoient été à la sienne.

3°. Les dispositions de Pepin étoient restées imparfaites , il n'avoit pas disposé de l'Austrasie.

4°. Il y avoit un Roi à la mort

de Pepin, & il n'y en avoit point à la mort de Charles Martel.

Au reste, on peut remarquer une conformité singulière & de caractères & d'aventures entre les trois fils de Charles Martel, & les trois enfans de Pepin de Héristal. Carloman, par sa douceur insipide, par son goût pour la retraite, par l'obscurité à laquelle il se condamna, paroît ressembler à Childebrand son oncle.

Pepin le Bref, par un caractère plein de feu & d'audace, par son activité, par sa vigueur, fut l'image fidelle de Charles Martel son père.

Le jeune Griffon, agissant sous l'autorité de Sonnichilde sa mère, représente le jeune Theudoalde agissant sous celle de Plectrude son aïeule.

Mêmes divisions dans les deux familles, & produisant le même effet; les dernières venant aboutir à l'élévation du seul Pepin le Bref,

comme les premières avoient abouti à celle du seul Charles Martel.

742. Griffon , mécontent de son partage , commença la guerre comme avoit fait Theudoalde , avec cette différence , que Theudoalde réclamoit les dispositions d'un père , & que Griffon les attaquoit : le succès fut le même ; Griffon , près d'être forcé dans la ville de Laon où il s'étoit retiré , fut obligé de se rendre ; ses frères le firent enfermer aussi bien que sa mère.

Pepin le Bref avoit quelque chose de la modération de Charles Martel ; il mit dans la suite Griffon en liberté , & lui donna même quelque augmentation de partage ; indulgence que les Historiens ont beaucoup blâmée , & qu'il faut beaucoup louer , car c'étoit le seul moyen possible d'affermir la paix , sans compter que c'étoit le seul qui fût conforme à la Nature & à la Justice.

Ce moyen, il est vrai, ne réussit pas ; Griffon fut plus sensible à l'injure qu'au bienfait : mais le parti violent, injuste & cruel de laisser le Prince enfermé toute sa vie, auroit-il mieux réussi ? N'auroit-il pas révolté les esprits ? N'auroit-il pas fourni aux Grands des prétextes de révolte ? N'auroit-il pas donné un parti à Griffon ? Du moins lorsque celui-ci se révolta pour la seconde fois, il fut obligé de quitter la France, où il n'avoit pas un seul Partisan, parce qu'on le regardoit comme un ingrat & un brouillon ; il alla mendier un asile chez les Saxons, Pepin l'y poursuivit & l'en chassa ; Griffon se réfugia dans la Bavière ; elle étoit alors sans Duc, ou, ce qui étoit la même chose, elle avoit pour Duc un enfant de six ans, nommé Tassillon, dont il fera beaucoup parlé dans la suite ; Griffon se fit Duc de Bavière, sans

742

Annal. M^{es}
tens.

qu'on puisse bien comprendre quels moyens pouvoit avoir un proscrit & un fugitif, pour opérer une semblable révolution : l'actif Pepin le chassa encore de la Bavière; les Allemands, auxquels il s'adressa ensuite, n'osèrent le recevoir chez eux : forcé de demander encore pardon à son frère, il l'obtint encore. S'étant révolté une troisième fois, il se retira chez le Duc d'Aquitaine, devint amoureux de sa femme, & rendit le Duc si jaloux, que, selon quelques Auteurs, le Duc, non
 753. content de le chasser de ses Etats, le fit ensuite assassiner dans les Alpes où passoit alors Griffon, pour se retirer en Italie chez les Lombards.

Le Duc d'Aquitaine n'étoit plus cet Eudes, tantôt l'ennemi, tantôt le protégé de Charles Martel; il étoit mort en 735, laissant trois fils, Hunaud, Hatton & Remistain. Hunaud fut Duc d'Aquitaine,
 &

& Hatton , Comte de Poitiers. Hunaud , à la mort de Charles Martel , avoit cru , comme on le croit toujours , qu'un nouveau gouvernement feroit foible , & il avoit fait des courfes dans diverfes provinces de France. Carloman & Pepin l'en avoient puni par le ravage de fes Etats , & l'avoient forcé de demander pardon ; la douleur qu'il avoit ressentie de cette humiliation , jointe au remords qu'il éprouvoit d'avoir , dans un mouvement de colère & de jalousie , fait crever les yeux à Hatton son frère , l'avoient déterminé à se faire Moine. Quels monstres auroient été tous ces Princes barbares , s'ils n'avoient pas été dévots , & quels monstres c'étoient encore , malgré leur dévotion ! Hunaud , en entrant dans le cloître , avoit laissé son Duché à Gaiffre ou Gaiffre ou Vaifre son fils. Ce fut celui-ci qui , pour sa-

tisfaire ses ressentimens personnels, délivra Pepin des inquiétudes perpétuelles que lui auroit données Griffon.

La maxime que celui à qui le crime profite, est réputé l'auteur du crime, a fait soupçonner Pepin d'avoir eu plus de part à la mort de Griffon que le Duc d'Aquitaine, auquel il suffisoit que Griffon fût éloigné; & ce soupçon n'étoit que trop justifié par la cruauté dont Carloman & Pepin s'étoient rendus coupables envers Theudoalde leur cousin-germain, ce petit-fils de Pepin de Héristal & de Plectrude, que Charles Martel avoit dépouillé du partage qui lui avoit été laissé par son aïeul. A la mort de Charles Martel, Theudoalde avoit réclamé ce partage. Il ne s'agissoit pas de moins que de la Neustrie entière & de la Bourgogne: Carloman & Pepin jugèrent que de si vastes prétentions n'étoient

pas susceptibles d'accommodement ; ils aimèrent mieux se défaire de Theudoalde, que de lui rendre justice.

Ces troubles & la jeunesse des Princes enhardirent les Grands à pousser leurs représentations sur la vacance du trône , plus loin qu'ils n'avoient osé le faire du vivant de Charles Martel ; les Princes furent obligés de céder , & de convoquer l'assemblée d'élection ; le fantôme qu'ils convinrent de charger de la couronne , & qui n'eût jamais été connu , dit l'Abbé Le Gendre , s'il n'avoit été détrôné , se nomma Childéric III , & fut surnommé l'*Insensé*. On croit (car tout ce qu'on fait de lui , c'est qu'il fut encore plus méprisé que ses prédécesseurs) (1), on

(1) L'Abbé de Vertot a tâché de les réhabiliter ; il ne nous paroît pas qu'il y ait réussi , excepté sur quelques points peu importans. Il n'a pas changé l'opinion établie ; son argument général , qui est que les Historiens , écrivant

croit qu'il étoit fils de Thierry de Chelles ; quelques Auteurs disent qu'il étoit son frère , & fils de Dagobert III ; d'autres lui donnent pour père ce Clotaire que Charles Martel avoit fait Roi , & duquel on ne fait rien non plus.

L'exemple qu'avoit donné le Duc d'Aquitaine, Hunaud, ne resta pas sans imitateurs. Carloman, persuadé, sur la foi du Clergé , que son père étoit damné , tourmenté de cette idée , dégoûté du siècle , alla aussi s'ensevelir dans le cloître , soit qu'on lui permît encore d'espérer que sa pé-

sous les Rois Carlovingiens , ont , pour leur plaisir , décrié les Rois Mérovingiens , est très-foible , & tend trop au Pyrrhonisme. *Voyez* sa Dissertation , tom. 4 des Mém. de Littérat. pag. 704 & suivantes. Il n'ajoute presque rien à ce qu'a dit l'Auteur du Livre intitulé *L'Esprit de Gerson* , imprimé en 1691 , & qu'il ne cite pas. *Voyez* le Fragment de cet Auteur dans Bayle , art. *Eginhart* , remarque A,

nitence pourroit suppléer à celle que son père auroit dû faire, soit que l'affreux tableau d'un père dévoué à des tourmens éternels, lui fît redouter pour lui-même les dangers de la grandeur & de la gloire. Il alla à Rome recevoir la tonsure des mains du Pape Zacharie, & habita d'abord au mont Soraacte, où il fit bâtir un Monastère en l'honneur du Pape S. Silvestre, qui s'étoit, dit-on, autrefois caché sur cette montagne pour échapper à la persécution. Dans la suite, Carloman jugea qu'un grand Prince, devenu Moine, excitoit une curiosité qui lui attiroit trop de visites. Pour se dérober à ces distractions & à ces foibles retours vers le siècle, il alla s'enfermer au Mont-Cassin. Là, on dit qu'il aimoit à remplir, par humilité, les emplois réputés les plus vils, qu'il servoit à la cuisine, qu'il travailloit au jardin, qu'il gardoit les troupeaux

Annal. Metens. ad ann. 747.

de l'Abbaye dans les champs. Il y fut suivi , trois ans après , par le Roi des Lombards, Rachis , qui vint aussi s'enfermer dans cette retraite , où , tant qu'il vécut , il cultiva de ses mains une vigne long-temps connue sous le nom de *vigne de Rachis*.

On peut croire que Pepin, malgré l'union qui avoit toujours régné entre les deux frères, ne fit pas de bien fortes instances à Carloman , pour le détourner de son projet ; il y gaignoit l'Austrasie : Carloman , soit indifférence pour ses fils , soit confiance extrême en son frère , lui remit entièrement leur sort. *C'étoit* , dit un Historien , *donner les brebis à garder au loup*. En effet , Pepin répondit mal à la confiance de son frère ; il fit raser ses enfans , & depuis ce temps leur sort est ignoré.

La retraite de Carloman dans un cloître , & la mort de Griffon , laissoient toute l'autorité entre les mains

de Pepin le Bref, comme elle avoit été entre les mains de son père & de son aïeul, c'est-à-dire toujours avec cette condition importune & inquiétante de donner le vain titre de Roi à un descendant de Clovis; mais l'autorité des Maires alloit toujours en croissant, & pouvoit impunément devenir toujours plus entreprenante. Pepin de Héristal s'étoit contenté d'interdire aux Rois toute connoissance des affaires, & tout exercice de l'autorité. Charles Martel s'étoit permis de ne pas nommer de Roi, & n'avoit pas osé aller plus loin; Pepin le Bref osa détrôner celui qu'on l'avoit forcé de nommer.

Pepin s'étoit rendu, comme son père & son aïeul, redoutable par les armes; il avoit ajouté à la gloire de sa Maison, c'étoit avoir ajouté à sa puissance; il avoit fait respecter la souveraineté de la France par tous les Peuples vassaux ou tributaires;

il avoit dompté les Allemands , les Bavarois , les Saxons , les Aquitains , il étoit victorieux , il étoit maître ; il n'avoit point , comme Charles Martel , encouru l'indignation du Clergé , par une dispensation profane des biens ecclésiastiques ; il avoit beaucoup plus ménagé l'orgueil des Grands ; il n'avoit rien à craindre des obstacles qui naissent des mauvaises dispositions ; il n'avoit rien à craindre non plus des idées établies ; le vieux respect pour le sang de Clovis étoit détruit par le long avilissement de cette Race malheureuse ; les temps étoient arrivés , & le siècle étoit mûr pour le grand changement qu'on vouloit faire.

Pepin convoque à Soissons , pour le 1 Mars 752 , l'assemblée générale des Grands & des Prélats. Ses Partisans y proposent sans détour de déposer Childéric , & de donner la couronne à Pepin. La proposition est unanimement agréée.

C'est un problème historique de savoir s'il est vrai que le Pape Zacharie ait été consulté sur cette affaire, & que sa décision ait déterminé les suffrages des François.

La plupart des anciennes Chroniques disent expressément que Burchard Evêque de Wurtsbourg, & Fulrad Abbé de Saint Denis, furent envoyés à Rome pour proposer au Pape cette question : » Lequel » devoit être Roi, ou celui qui en » avoit le nom sans en faire les » fonctions, ou celui qui en remplissoit les fonctions sans en avoir le nom ». Proposer une semblable question, dit un Auteur, c'est la résoudre ; le Pape décida que le nom devoit suivre la chose. Sur cette décision, Pepin fut élu, & reçut l'onction sacrée des mains d'un Légat du Saint Siège ; c'étoit Vinfride, Prêtre Anglois, bien plus connu sous le nom de Saint Boniface, Ar-

Chron. Centul. ad ann.

754.

Anonym. ad ann. 752.

Eginard.

Annal. Loisel. an. 749.

Annal. Fuld. an. 751.

chevêque de Maïence, & Apôtre de la Germanie.

Des Critiques observent que plusieurs de nos plus anciennes annales gardent le silence sur le fait de la question proposée au Pape Zacharie ; qu'il n'en est parlé ni dans la vie de ce Pape , écrite par Anastase le Bibliothécaire , ni dans celle de Saint Boniface , par Villibade son Disciple , Evêque d'Aischstat ; que le Pape Zacharie n'en dit rien , ni dans ses lettres à Pepin , ni dans ses lettres à Saint Boniface ; qu'enfin il seroit bien étrange que , sur un fait de cette importance , le Pape n'eût fait qu'une réponse verbale , & qu'on s'en fût contenté.

On pourroit répondre à cette dernière objection , que la démarche faite auprès du Pape n'étant qu'un hommage dont on ne croyoit pas alors pouvoir se dispenser à son égard , & la réponse étant toute

dictée par la question , on pouvoit s'être contenté de la réponse qu'il avoit voulu faire , sans exiger de lui une réponse par écrit sur une matière si délicate ; que d'ailleurs il avoit peut-être fait une réponse par écrit qui ne subsiste plus.

Quant au silence de quelques Auteurs , on peut observer qu'il ne fauroit avoir la vertu de détruire des témoignages positifs , qu'on n'a aucune autre raison de récuser.

Il y a une troisième opinion, c'est celle de ceux qui regardent la consultation & l'ambassade comme chimeriques, mais qui disent que quand le Pape Etienne III , successeur de Zacharie (après Etienne II) (1),

(1) Le Pape que nous nommons ici Etienne II, mourut trois jours après son élection , & sans avoir été sacré ; ce qui fait que beaucoup d'Auteurs , & M. Fleury nominément, ne le mettent au nombre des Papes , & appellent Etienne II celui que nous nommons ici Etienne III.

vint dans la suite en France , Pepin lui fit part des scrupules qu'il avoit d'avoir détrôné son Souverain légitime , auquel il avoit lui-même prêté serment de fidélité , & que le Pape , pour calmer sa conscience , le releva de ce serment. Ce dernier fait paroît constant , mais il ne détruit pas le premier. Etienne III peut n'avoir fait qu'achever & confirmer l'ouvrage de Zacharie.

Enfin il y a une quatrième opinion qui absout Pepin d'usurpation , le Pape de connivence avec un usurpateur , & les François d'infidélité envers la Race de Clovis ; c'est que Childéric , à l'imitation de Hunaud & de Carloman , abdiqua volontairement , pour se retirer dans un cloître ; ce qui ayant fait rentrer les François dans le droit d'élire un Roi , ils firent certainement le choix le plus convenable.

Mém. de
l'Acad. des
Inscript. &
B. Lett , t.
6 , p. 726.
Theoph.
Chron. p.
337.

Le Cointe ,
Annal. Ecclé-
siast. sur Pan
752.

Cette opinion nous paroît susceptible de trois difficultés.

L'une est que Childéric avoit un fils.

L'autre , qu'il restoit d'autres Princes de la Race de Clovis.

La troisième , que l'abdication de Childéric , d'après les circonstances , pouvoit difficilement paroître volontaire.

Il n'est pas nécessaire que ces diverses questions soient résolues , il suffit qu'on sache qu'elles ne le sont pas , & qu'on peut choisir entre les quatre opinions , ou prendre le parti de n'en adopter aucune , & de rester dans le doute.

Childéric fut rasé & enfermé au Monastère de Sithieu ; c'est la célèbre Abbaye de Saint Bertin à Saint-Omer ; son fils , nommé Thierry , vécut & mourut de même , presque ignoré à l'Abbaye de Fontenelle , aujourd'hui Saint Vandrille.

*PEPIN LE BREF,**Roi de France.*

CE fut Pepin le Bref qui introduisit l'usage du Sacre. Sous la première Race , l'inauguration des Rois avoit été une cérémonie militaire ; Pepin voulut en faire une institution religieuse. Fondateur d'une nouvelle Race de Rois, tandis que l'ancienne subsistoit , témoin de la fragilité de tous les liens humains , il voulut attacher les Peuples à sa famille par ce lien indissoluble qui unit les hommes à la Divinité. C'est dans le même esprit que , pour donner plus d'importance à cette institution , & plus de solennité à cette cérémonie, il voulut être sacré par un Légat du Saint Siège : il reçut en effet l'onction des mains de Saint

Boniface ; la cérémonie se fit à Soissons , la prérogative de sacrer les Rois n'ayant été attribuée au Siège de Reims que dans le douzième siècle , par Louis le Jeune.

Ce ne fut pas encore sans un objet politique qu'il fit couronner avec lui la Reine Berthe sa femme (1). Par-là il faisoit adopter à la Nation les enfans qu'il avoit déjà de cette Princeesse. Pepin n'étoit âgé alors que de trente-huit ans : outre ses enfans déjà nés , il pouvoit en avoir d'autres dans la suite , soit de cette Princeesse , soit d'une autre femme. Un souvenir confus de l'Histoire ancienne apprenoit qu'on avoit quelquefois élevé la question : *Si les enfans , nés depuis l'avénement du père au trône , ne devoient pas être préférés à ceux qui étoient nés avant cet avénement :*

Secund. continuat. Fredeg. c. 117.

(1) Nommée Berthe *au grand pied* , fille de Charibert Comte de Laon,

question bien frivole ; car , du moment où le père est parvenu au trône , soit à titre héréditaire , soit par élection dans un cas extraordinaire , comme celui où se trouvoit Pepin , le fils est devenu l'héritier présomptif du trône (1) , comme des autres biens que le père pourroit laisser à sa mort ; & pour que les fils , nés depuis l'avénement , pussent l'emporter sur le fils né avant cette époque , il faudroit que les Peuples qui ont appelé le père , eussent exclu formellement le fils déjà né , en faveur de ceux qui pourroient naître dans la suite ; ce qui ne peut arriver que dans des cas particuliers , & que pour des raisons

(1) On suppose qu'il s'agit d'un Royaume naturellement héréditaire , où l'élection n'a eu lieu que dans un cas extraordinaire , & où elle ne se renouvelle pas à chaque vacance , comme en Pologne.

légitimes : par exemple , lorsque les Peuples appellent au trône un homme qui n'y auroit point de droit , à condition d'épouser une Princesse du sang royal ; alors , comme c'est la Race de la femme qu'on a en vue , si le Roi élu a des enfans d'un premier lit , on les exclut en faveur de ceux du second. Hors de ces cas extraordinaires , l'aîné est toujours le successeur désigné. Si la raison que l'un est né fils de Roi , & l'autre fils d'un Sujet , pouvoit avoir lieu , elle seroit applicable à tant de cas , que tout ordre de succession en seroit interverti ; le fils aîné du Dauphin , devenu Roi dans la suite , ne succéderoit point à son père , au préjudice des cadets , nés depuis l'avènement. Charles IX , né en 1550 , temps où Henri II son père étoit Roi , auroit dû exclure François II , né du vivant de François I ; tout cela seroit absurde. Cependant l'His-

toire des Perses nous offre la fameuse contestation élevée à la mort de Darius , fils d'Hystaspe , entre Artabazane né lorsque Darius son père n'étoit encore qu'homme privé , & Xerxès né depuis que Darius étoit Roi ; la décision d'Artabane leur oncle , qu'ils prirent pour arbitre , fut favorable à Xerxès , c'est-à-dire au cadet. Tout ce qu'on peut dire de cette décision , c'est que , si elle étoit fondée sur le motif qui vient d'être énoncé , elle étoit aussi déraisonnable que l'avoit été la convention de donner le trône à celui dont le cheval auroit henni le premier , convention en vertu de laquelle Darius avoit régné , encore son Ecuyer avoit-il usé de supercherie pour lui procurer la couronne par ce moyen. Quant à la décision d'Artabane en faveur de Xerxès , observons cependant qu'elle avoit un fondement assez plausible , c'est que

Xerxès , par Atosse sa mère , étoit petit-fils de Cyrus , Fondateur de l'Empire des Perses , & qu'Artabazane son frère étoit étranger à ce même Cyrus ; mais Xerxès alléguoit aussi en sa faveur l'exemple des Lacédémoniens , qui n'appeloient à la succession du Royaume , que les enfans nés depuis l'avénement du père.

Justin. lib.
2 , cap 10.
Plut. de frat.
amore.

A la mort de Darius Ochus , la même contestation s'éleva entre Artaxerxès Mnémon , & le jeune Cyrus son frère : on avoit apparemment reconnu alors l'abus de la première décision , & Artaxerxès né avant l'avénement de son père , fut préféré au cadet né depuis l'avénement.

Dans l'Histoire moderne , & dans des temps bien postérieurs à Pepin , nous voyons chez les Turcs le Prince Zizim disputer l'Empire à Bajazet II son frère aîné , par les mêmes raisons que Xerxès & que le jeune Cyrus , & il ne réussit point.

Pepin vouloit ôter tout prétexte à de semblables contestations , il vouloit assurer sa succession à ses fils déjà nés , & voilà pourquoi il faisoit couronner leur mère.

L'aîné de ces fils est ce Charlemagne dont on va voir l'Histoire.

Pepin remplit encore bien mieux son objet , lorsque le Pape Etienne III étant venu en France quelques années après , il fit renouveler , par ce Pontife , dans l'église de Saint Denis , la cérémonie de son sacre & de son couronnement , & fit sacrer & couronner avec lui ses deux fils , Charles & Carloman. Le Pape lança en même temps toutes les excommunications d'usage , contre quiconque oseroit jamais songer à transporter la couronne dans une autre Maison (1) , & Hugues Capet en-

(1) *Ut nunquam de alterius lumbis regem in avo presumant eligere.* Tome 5 des Historiens de France , par les Peres Bénédictins.

leva la couronne à Charles de Lorraine , comme Pepin à Childéric.

Pepin étoit d'une petite taille , ce qui lui fit donner le surnom de *Bref* ; la taille n'ajoute & n'ôte rien à la valeur , & Pepin avoit fait ses preuves ; mais dans ces temps encore barbares , où la force & l'adresse du corps décidoient de la supériorité dans tant de genres , on attachoit le plus grand prix aux avantages extérieurs , & Pepin croyoit s'appercevoir que plusieurs Seigneurs François qui les possédoient plus que lui , voyoient avec peine au dessus d'eux un homme qui en étoit privé : il se plaisoit à combattre devant eux ce préjugé : *David*, leur disoit-il , étoit petit , & il terrassa *Goliath*.

Une autre fois , il leur montra , d'une manière bien plus imposante , sa supériorité personnelle. Les combats de bêtes féroces étoient alors

les spectacles de la Nation , & ils étoient assortis aux mœurs du temps.

Moin. de Le Roi étant à l'Abbaye de Ferrières ,
 S. Gal. donna pour divertissement aux gens
 Duchesn. t. de sa Cour , un combat d'un lion
 2 , liv. 2.
 chap. 23 , contre un taureau sauvage. Dans le
 pag. 131. moment où ces animaux étoient le
 plus acharnés l'un sur l'autre , & où
 le lion commençoit à renverser le
 taureau : *Il faudroit* , dit le Roi ,
aller séparer les combattans ; soit
 qu'on crût qu'il plaisantoit , soit
 qu'on vît qu'il parloit sérieusement ,
 personne ne s'offrit ; le Roi s'élance
 par-dessus la barrière , & le voilà
 sur l'arène seul avec ces animaux ;
 personne ne le suit ; il court au lion
 & lui coupe la gorge , puis d'un re-
 vers il abat la tête au taureau , fai-
 sant preuve ainsi à la fois & de
 force & de courage. *Eh bien !* dit-
 il en se tournant du côté des Sei-
 gneurs de sa Cour , encore immo-
 biles d'étonnement , & glacés d'ef-

froi , vous semble-t-il que Pepin le Bref soit digne de vous commander ?
Cette bravoure de Capitan, qui pourroit paroître déplacée chez un Roi héréditaire , dans une Monarchie paisible , dut être d'un très-grand effet dans un siècle barbare , chez une Nation toute guerrière, de la part d'un Roi nouveau , qui sembloit avoir encore à justifier son élection aux yeux mêmes de ceux qui l'avoient faite.

Pepin , devenu Roi , en fit la guerre avec plus d'ardeur contre tous ces Peuples tributaires de la France qui en étoient les ennemis nés ; les Saxons , contre lesquels tous nos Rois ou Chefs avoient perpétuellement à combattre ; les Bretons , & sur-tout le Duc d'Aquitaine , Gaïffre , dont nous avons déjà parlé ; il n'avoit pas été moins remuant que Hunaud son père , & il fut encore plus cruellement puni ,

nous disons *puni*, pour nous conformer à la foule des Historiens, dont nous aurons lieu d'examiner dans la suite le récit. Il avoit profité de tous les momens où Pepin étoit engagé dans des expéditions lointaines, pour faire des courses dans diverses Provinces de France ; quatre fois Pepin , avec la rapidité de son père , étoit accouru d'une extrémité du Royaume pour le réprimer & le châtier , & chaque fois il lui avoit enlevé quelque partie de ses Etats. Rien ne corrigeoit le Duc. Pepin ayant d'abord usé de quelque clémence , s'irrita enfin d'une perversité si opiniâtre, & passa jusqu'à une sévérité pour le moins excessive. Rémistain , oncle de Gaïffre , qui , après s'être soumis à Pepin , étoit retourné au parti de son neveu , étant tombé entre les mains du Roi , il le fit pendre ; violence qui fait horreur , fût-elle justifiée par toutes les loix de la féodalité.

Contin. Fredeg. c. 124
& 125.

Annal. de Metz, p. 278.

Annal. Egillard, p. 236.

Annal. Loisel. p. 26.

dalité ; ce qui pouvoit n'être pas ,
comme on le verra dans la fuite.
Ayant pénétré pour la cinquième
fois au fond de l'Aquitaine ,
il avoit gagné une grande bataille
contre Gaïffre , qui , dépouillé de
tous ses Etats , abandonné de tous
ses Soldats , errant , fugitif , cher-
chant par-tout un asile , & n'en
trouvant point , fut tué par ses Su-
jets mêmes , qui s'ennuyoient de
tant de guerres , ou par ses domes-
tiques , que Pepin avoit gagnés.

Chron. S.
Gall.
Chron. de
S. Denis.
Contin. Fre.
degar.

L'Aquitaine fut alors réunie à la
Couronne , quoique Gaïffre eût un
fils : ce fils , manquant de moyens
pour se rétablir dans les Etats de
ses pères , s'en tint au Duché de
Gascogne , qui lui fut laissé dans la
fuite ; mais il conserva contre les
François une haine éternelle , dont
il leur donna , dans l'occasion , des
marques éclatantes.

Pepin enleva aussi Narbonne &
Tome I.

Q

presque toute la Septimanie ou le Languedoc aux Sarasins , dont le génie sembloit terrassé par celui de la Maison de Pepin.

Mais il y a dans le règne de Pepin le Bref , comme dans l'administration de Charles Martel , une expédition qui efface toutes les autres , & qui est comme la grande & la principale époque dans leur vie. Pour Charles Martel , c'étoit l'expédition contre les Sarasins ; pour Pepin , c'est l'expédition contre les Lombards.

Cette guerre , ou plutôt cette suite de guerres contre les Lombards , est un grand évènement , plus encore dans l'Histoire de la politique & de la Religion , que dans l'Histoire des combats.

Les Papes n'étoient pas encore une Puissance temporelle , & brûloient d'en devenir une ; ils avoient pour ennemis les deux grandes Puif-

fances qui se disputoient l'Italie ; savoir , les Empereurs Grecs & les Lombards ; ils avoient excommunié , à titre d'Iconoclastes , les Empereurs Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme ; & comme , suivant les principes de Rome , la dépouille des hérétiques appartenoit au Saint Siége , les Papes redemandoient aux Lombards la Pentapole & l'Exarchat de Ravenne , que ceux-ci avoient conquis sur les Empereurs Grecs , en exécution , disoient les Papes , & à la faveur de l'excommunication lancée contre ces Empereurs. Les Lombards prétendoient avoir conquis ces pays pour leur propre compte & indépendamment de toute excommunication ; ils avoient même une autre prétention bien plus contraire à celle des Papes. Rome avoit toujours dépendu de l'Exarque de Ravenne , qui la gouvernoit au nom de l'Empereur : les Lombards s'étant

unis par la conquête aux droits de l'Empereur , & étant alors Exarques de Ravenne , réclamoient la souveraineté sur Rome. En conséquence , Astolphe , Roi des Lombards , avoit fait aux Romains des sommations très-fières & très-pressantes de reconnoître son autorité , & de lui payer tribut. On voit quelle étoit la valeur de tous ces droits ; on voit que la force les avoit seule établis , & que l'artifice demandoit à entrer en partage.

Les Papes ne voyoient qu'une Puissance qu'ils pussent opposer avec succès aux Lombards ; c'étoit la France : les prétentions des Papes ne pouvoient paroître légitimes qu'à une Puissance qui fût dans la disposition actuelle de ne rien refuser aux Papes ; & cette Puissance, c'étoit encore la France. Nous avons vu que Pepin le Bref , dans le projet de consacrer, par la Religion , le

couronnement de sa Race , & de la préserver , par ce moyen , du sort qu'il avoit fait éprouver lui-même à la Race Mérovingienne , ne désiroit rien tant qu'une alliance intime avec les Papes. Etienne III lui ayant porté ses plaintes sur la violence des Lombards , Pepin saisit cette occasion de l'inviter à passer en France , pour qu'ils pussent conférer à loisir de leurs communs intérêts. Les Lombards , amis de la France sous Charles Martel , & qui ne vouloient pas en devenir ennemis sous Pepin le Bref , n'osèrent s'opposer au passage du Pape , quoiqu'ils vissent trop bien l'objet de son voyage.

Les Auteurs varient sur le cérémonial qui fut observé en France à la réception d'Etienne III. Dans la suite , lorsque la souveraineté temporelle eut été jointe chez les Papes à la dignité spirituelle , & lorsque

diverses conjonctures eurent concouru à augmenter ces deux pouvoirs l'un par l'autre, les Rois parurent se plaire à rendre des honneurs presque divins à celui d'entre eux qui, le dernier par sa faiblesse, étoit le premier par ces titres de *Père commun* & de *Mediateur universel*. Anastase le Bibliothécaire, qui vivoit dans un temps où cet usage étoit établi, jugeant peut-être des usages antiques par ceux dont il étoit témoin, représente Pepin prosterné devant Etienne, lui jurant obéissance, marchant à pied en tenant les rênes du cheval du Pape.

Anastase, p.
121 de l'édit.
in-4^o.

Annal. Met.
tenif. apud
Duchefne, t.
5, p. 276.

Les Annales de Metz, au contraire (1),

(1) L'Abbé Le Gendre, qui rapporte les deux passages d'Anastase le Bibliothécaire & des Annales de Metz, ne remarque, entre ces deux récits, aucune contradiction, & peut-être en effet n'y en a-t-il point : il résulte de l'un, que le Roi honora le Pape, & de l'autre, que le Pape supplia le Roi.

disent que le Pape parut en suppliant , sous la cendre & le cilice ; qu'il se jeta aux pieds du Roi , & ne voulut se relever qu'après que le Roi lui eut accordé sa protection , & lui eut promis son secours. Des Auteurs contemporains n'entrent point dans tous ces détails , & disent seulement que le Pape fit des présens , fût bien reçu , & qu'on l'assura d'un prompt secours.

Le Prince Charles , fils aîné de Pepin le Bref , paroît pour la première fois dans cette occasion ; il avoit environ douze à treize ans : il alla au devant du Pape à plus de trente lieues , & le conduisit à Pontyon , maison royale dans le Per-tois , où Pepin l'attendoit.

Ce fut pendant son séjour en France qu'Etienne III sacra & couronna , comme nous l'avons dit , Pepin , Berthe , leurs deux fils Charles & Carloman , & donna l'ab-

solution à Pepin pour son usurpation.

Pepin, de son côté, décidé à tout faire pour le Pape, par intérêt & par reconnoissance, assembla un Parlement à Crécy-sur-Oise, pour faire résoudre la guerre contre les Lombards; car il faut observer que, quelle que pût être alors l'autorité des Rois sur les Peuples, & l'inclination des Peuples pour les combats, la guerre ne pouvoit être résolue que dans une Assemblée nationale; c'étoit du moins un usage qui tenoit lieu de loi, quoique Charles Martel s'en fût souvent écarté au grand mécontentement de la Nation. En effet, une résolution si importante & d'un si grand intérêt, soit pour tout l'Etat, soit pour chaque particulier, dont elle compromet la fortune & la vie, est sans doute celle qui exige le plus de conseil, & qui doit le moins être abandonnée

aux caprices particuliers. Pepin, attentif à se concilier les cœurs, est celui de nos Rois qui a donné le plus de part aux Grands dans l'administration des affaires & dans les délibérations concernant la guerre & la paix, sûr de se rendre le maître de ces délibérations par les égards mêmes qu'il témoignoit pour la liberté publique. Instruit par les fautes d'un père auquel il n'avoit manqué que d'être aimé, il cherchoit en tout à complaire aux Grands, ainsi qu'au Clergé ; mais il savoit aussi s'en faire obéir.

Etienne & Pepin virent paroître dans cette Assemblée de Crécy-sur-Oise, un homme qu'ils n'attendoient pas, & qu'ils désiroient encore moins : cet homme étoit un Moine ; mais ce Moine étoit un Prince, & le frère aîné de Pepin le Bref ; c'étoit ce Carloman retiré au Mont-Cassin. Le rôle qu'il venoit

jouer pouvoit surprendre autant que son arrivée imprévue. Prince , il ne venoit point réclamer les grandeurs qu'il avoit quittées ; Moine , il venoit combattre les injustices d'un Pontife ambitieux , il venoit défendre un Prince laïc contre Rome. Habitant du Mont-Cassin , & par-là Sujet du Roi des Lombards , il venoit en remplir les devoirs , il venoit plaider la cause de son Souverain , qui l'en avoit chargé : il la plaida noblement , avec sagesse , avec éloquence ; il fit impression. Astolphe avoit très-bien compris d'ailleurs l'effet que pourroient faire sur les esprits la vue inopinée de ce Prince (1) , le souvenir du rang

Anastase, p.
227

(1) L'Abbé Le Gendre au contraire ne trouve que de la mal adresse dans le choix de cet Ambassadeur. » Il falloit , dit-il , qu'Astolphe » ne se connût guère en gens. . . . L'arrivée de » Carloman ne pouvoit , selon lui , qu'être » très-désagréable à Pepin , dont elle réveillait

qu'on l'avoit vu tenir en France ,
la comparaison de son état présent
avec son état passé. Etienne III &
Pepin avoient espéré que la guerre

» les soupçons & la jalousie... Carloman ,
» dit-il encore , *homme tout d'une pièce* ,
» n'étoit pas assez fin pour s'apercevoir du
» péril où il se jetoit en prenant cette com-
» mission ». Tout cela pouvoit être vu ainsi ;
mais on pouvoit aussi penser comme Astol-
phe , que personne n'étoit plus propre à faire
impression sur Pepin , qu'un frere , au désinté-
ressement duquel il devoit la moitié de son
Royaume , & sur les Grands , qu'un Prince
qui avoit été leur Maître. L'évènement fit
voir qu'Astolphe ne s'étoit pas trompé sur ce
dernier point ; & il ne s'étoit trompé sur le
premier , qu'en ne jugeant pas assez mal de
Pepin. Au reste , il s'agissoit moins de faire
impression sur Pepin , qui avoit pris son parti ,
que sur les Grands qui balançoient encore , &
Carloman prouva qu'il avoit été bien choisi
pour cet objet. L'Abbé Le Gendre ajoute qu'il
fut *puni de sa témérité*. Comme Prince &
comme frere aîné de Pepin , il usoit de ses
droits ; comme Sujet d'Astolphe , il faisoit son
devoir. Il n'y avoit point là de témérité.

feroit résolue sur le champ & sans contradiction; les Grands, entraînés par les raisons de Carloman, arrê-
tèrent qu'on enverroit des Ambas-
sadeurs à Astolphe, & qu'on lui of-
friroit douze mille sous d'or pour
l'inviter à la paix. Pepin prit om-
brage de l'ascendant que son frère
avoit paru avoir dans cette occa-
sion, & il s'en vengea d'une manière
indigne. De concert avec le Pape,
& afin, disoit-il, *que ce Sujet si zélé*
ne fût plus Sujet que de son frère, il
le fit enfermer dans un Monastère
à Vienne, & ce fut aussi alors qu'il
fit raser & disparoître les enfans de
Carloman. Le père mourut cette
même année dans sa prison. Pepin
fut fortement soupçonné d'avoir
hâté sa mort, & il avoit trop mé-
rité ce soupçon.

Le corps de Carloman fut transféré au Mont-Cassin; ses cendres y reposent sous le grand Autel dans

une urne d'onix , où on a mis , en 1628 , l'inscription suivante , dont l'Auteur , en employant les mots de *Roi* & de *Sceptre* , a eu plus d'égard à la réalité du pouvoir , qu'au titre , Carloman n'ayant jamais eu le titre de Roi.

*Corpus sancti Carolomani ,
Regis & Monachi Cassinensis ;
Quem clariorem reddidit Cella , quàm Regia ;
Cucullus , quàm purpura ;
Pedum , quàm sceptrum ;
Obedientia , quàm Imperium , &c.*

Pour rendre complètement justice à Carloman , il faudroit entendre cette Inscription dans un sens moins flatteur que celui que l'Auteur avoit dans l'esprit , & dire , qu'en effet Carloman étoit bien plus fait pour le Cloître que pour la Cour , pour le froc que pour la pourpre , pour l'obéissance que pour le commandement.

Les Ambassadeurs François trou-

vèrent Aftolphe très-disposé à la paix ; il offroit d'y faire tous les sacrifices convenables : il se défistoit de son entreprise sur Rome ; mais il refusoit , avec raison , de céder au Pape la Pentapole & l'Exarchat de Ravenne , conquis par les armes & le sang de ses Sujets. Et en effet , il n'étoit pas plus obligé de remettre au Pape ces dépouilles des Hérétiques Grecs , que Pepin de remettre au Pape les dépouilles des Infidèles Sarasins dont son père & lui s'étoient enrichis.

Sur ce refus si naturel , la guerre fut résolue , après que Pepin eut envoyé , seulement pour la forme , une seconde ambassade au Roi des Lombards , afin de montrer un faux zèle pour la paix , & parce que les Grands paroissoient désirer cette démarche.

Ce fut alors que Pepin le Bref & les deux Princes ses enfans , créés

Patrices de Rome par le Pape & par le Peuple Romain , furent , du consentement des Grands du Royaume , à l'Eglise de Saint Pierre. cette célèbre donation de l'Exarchat & de la Pentapole (1) , qui a donné naissance à la puissance temporelle des Papes ; car la prétendue donation faite au Pape Silvestre , par l'Empereur Constantin , de la ville de Rome & de quelques Provinces d'Italie , est bien reconnue aujourd'hui pour une fable , quoique le Saint Siège ait long-temps essayé de la faire valoir , quoique le Pape Adrien l'allègue expressément dans une lettre à Charlemagne , &

(1) La Pentapole, ou les cinq villes , étoient Rimini , Pesaro , Fano , Sinigaglia , & Ancone.

Les principales villes de l'Exarchat étoient Ravenne , Adria , Ferrare , Imola , Faënza , Forli. La donation contenoit en tout vingt-deux villes avec leurs dépendances.

qu'Hincmar en parle dans ses Œuvres comme d'un titre constant.

Cod. Carol. l. 45.
Hincmar , t. 2 , p. 206. La donation de Pepin étoit faite avant la conquête , & l'évènement pouvoit répandre un assez grand ridicule sur cette libéralité précoce : mais Pepin ne donnoit que ce qu'il pouvoit livrer , & ne se vantoit que de ce qu'il pouvoit faire. Il passe les Alpes , force le pas de Susse , taille en pièces l'armée des Lombards , assiège Astolphe dans Pavie. La frayeur saisit Astolphe ; il promet tout pour se tirer de danger , & donne toutes les assurances qu'on exige ; il livre pour otages quarante des principaux Seigneurs Lombards ; consent que le Pape soit mis dès l'instant même en possession de Narni , en attendant que l'évacuation entière de l'Exarchat & de la Pentapole pût s'effectuer.

Sur la foi de ces sermens , surtout de ces sûretés , & plus encore de la vengeance qu'il se sentoît en état de tirer d'Astolphe , si celui-ci osoit manquer à sa parole , Pepin crut pouvoir reprendre la route de France , dans la crainte que les Lavanges ne fermaient le passage des Alpes ; il laissa seulement en Italie un Abbé nommé Fulrade , pour recevoir d'Astolphe les villes de l'Exarchat & de la Pentapole , & les remettre au Pape. L'éloignement de Pepin ayant permis au Roi Lombard de respirer , il songea aux moyens d'éluder l'engagement où il avoit été forcé ; il différa , sous divers prétextes , la restitution des places ; puis , s'enhardissant par degrés , & ne se bornant plus même au refus de l'évacuation promise , il alla jusqu'à faire des courses sur le territoire de Rome , & jusqu'à investir le Pape dans cette place.

Les cris douloureux du Pape se firent entendre jusqu'en France (1). A cette nouvelle, Pepin, avec cette

(1) La Lettre du Pape étoit écrite au nom de Saint Pierre lui même. » C'est, dit un Auteur moderne, » une prosopopée qu'on a eue » tort de qualifier de supercherie ». Nous sommes entièrement de cet avis. Dans cette lettre, dont on a fait tant de bruit, le Pape ne prétendoit pas faire illusion à Pepin, au point de lui persuader que c'étoit Saint Pierre en personne qui lui écrivoit : c'étoit seulement une figure de mauvaise rhétorique & de mauvais goût, que le Pape avoit crue propre à toucher Pepin, & qui auroit dû produire un effet tout contraire. Mais on ne peut s'empêcher de penser comme M. Fleury sur l'équivoque qui règne dans cette lettre : » Où » l'Eglise signifie, non l'assemblée des Fi- » dèles, mais les biens temporels consacrés à » Dieu ; où, par le troupeau de Jésus-Christ, » on entend les corps & non pas les ames ; » où les promesses temporelles de l'ancienne » loi sont mêlées avec les spirituelles de » l'Evangile, & les motifs les plus saints de » la Religion, employés pour une affaire » d'Etat ».

célérité qui distingue les Héros de sa Maison, repasse les Alpes, délivre Rome, détruit une seconde armée de Lombards, assiège de nouveau Astolphe dans Pavie, & le presse si vivement, qu'Astolphe voyant à quel guerrier il avoit affaire, & cédant à sa destinée, prit le parti d'exécuter de bonne foi, quoiqu'un peu lentement, un nouveau traité signé à Pavie; traité plus onéreux encore que le premier, & par lequel, outre l'évacuation de l'Exarchat & de la Pentapole, il se reconnut vassal & tributaire de la France. L'Abbé Fulrade reçut une à une, & de loin en loin, les clefs des places promises, & les déposa sur le tombeau de Saint Pierre, avec l'acte de la donation faite au Pape par Pepin & par ses fils. Etienne III ne jouit pas long-temps de cette libéralité; il mourut dès l'année suivante.

Astolphe survécut encore moins de temps à sa disgrâce , & Pepin , tout-puissant en Lombardie , procura , de concert avec le Pape Etienne III , qui vivoit encore , la couronne à Didier , qui avoit été Général des armées d'Astolphe , & dont le Pape lui avoit répondu , parce que Didier avoit promis de consommer la restitution commencée par Astolphe. Les successeurs d'Etienne III sentirent aisément la nécessité de rester attachés à Pepin.

Il devoit être indifférent à l'Empereur Grec que l'Exarchat & la Pentapole fussent dans les mains des Papes ou dans celles des Lombards , ou plutôt il devoit les aimer mieux entre les mains des Papes ; c'étoit une barrière entre lui & les Lombards : mais Constantin Copronyme voulut essayer si ce Pepin , si libéral du bien d'autrui , ne pourroit pas être engagé , par des négocia-

tions & des présens , à restituer ce même bien à l'ancien possesseur , ou à le partager du moins entre les Empereurs & les Papes ; il paroît que tel étoit l'objet d'une ambassade solennelle que l'Empereur envoya vers ce temps à Pepin. Parmi les présens dont les Ambassadeurs étoient chargés pour le Roi , on remarqua surtout une orgue , la première que l'on eût vue en France. Le Roi en fit présent à l'Abbaye de Saint Cornille de Compiègne.

Anna'. Me-
tens.

De son côté, le Pape Paul , frère & successeur d'Etienne III , connoissant le goût de Pepin pour tout ce qui concernoit le Culte & la Liturgie , goût qu'on appeloit alors *amour des Lettres* , lui envoya des Chantres de l'Eglise Romaine , pour instruire ceux du Palais. Il lui envoya aussi quelques livres recherchés alors , & une horloge d'invention nouvelle , que les Historiens ap-

Epist. Pauli
ad Pipin.
Cod. Carol.
25. 45.

pellent *horloge nocturne*. Jusque-là on ne connoissoit point de manière de mesurer le temps , qui ne dépendît du soleil ; on n'avoit point d'autres horloges que les cadrans solaires. Tout ce qu'on fait de cette nouvelle horloge , c'est qu'elle marquoit les heures la nuit comme le jour. La description qu'on nous en a laissée ne nous apprend point d'ailleurs si c'étoit une horloge de sable , ou d'eau , ou à roues. Pepin parut sensible à ces hommages que lui attiroient sa gloire & sa puissance. Les Ambassadeurs Grecs sur-tout furent très-accueillis ; mais les Empereurs n'obtinrent rien : le Roi fut jaloux de faire jouir les Papes du bienfait qu'ils tenoient de sa valeur & de sa générosité.

Ces Héros impétueux se consumoient par le mouvement & la fatigue , & mouroient épuisés avant le temps ; leur activité , qui accabloit

leurs ennemis , les dévoroit eux-mêmes. Charles Martel mourut à cinquante ans ; Pepin le Bref à cinquante-trois. Pepin de Héristal , plus modéré que son fils & que son petit-fils , & mêlant davantage le repos à l'action , paroît avoir rempli une plus longue carrière. Charlemagne , encore plus actif que son père & son aïeul , est , comme nous l'avons dit , le seul de nos Rois , avant Louis XIV , qui ait passé soixante & dix ans : mais il fut donné à Charlemagne d'être extraordinaire en tout ; il avoit une force de corps qui tenoit du prodige , & qui le fait sortir de l'ordre commun.

Pepin est , à l'égard de Charlemagne , ce que Philippe , Roi de Macédoine , avoit été à l'égard d'Alexandre. Quelque grands qu'aient été par eux-mêmes Philippe & Pepin , leur plus beau titre de gloire est d'avoir été pères , l'un

d'Alexandre , l'autre de Charlemagne ; auffi mit-on pour tout éloge fur le tombeau de Pepin cette infcription :

Ci gît le père de Charlemagne.

infcription qui rappelle ce que Cicéron a dit du père de Caton , qu'il tire fon nom de fon fils , comme les autres tirent leur nom de leur père (1).

Pepin le Bref , par fon ardeur & fes talens pour la guerre , par fon audace , par fon activité , par le nombre , la qualité , le fuccès de fes expéditions , eft fi femblable à Charles Martel , qu'il eft impoffible de dire lequel des deux l'emporte comme guerrier : mais il étoit plus intéreffant , plus jufté , plus utile

(1) *M. Cato sententiam dixit , hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex Patribus , sic hic , qui lumen illud progenuit , ex filio est nominandus. De Offic. lib. 3 , n. 66.*

pour la Religion & pour l'Etat d'arrêter , au sein de la France , le torrent des Sarasins , prêt à inonder la Chrétienté , que d'aller au delà des Alpes écraser les Lombards pour enrichir des Pontifes , que cette Puissance même rendit dans la suite trop ambitieux.

Convenons cependant que les réflexions de M. le Président Hénault sur l'utilité de la puissance temporelle des Papes , méritent considération.

» Bien loin , dit cet estimable
Ecrivain , » d'être de l'avis de ceux
» qui ont déclamé contre la gran-
» deur de la Cour de Rome , & qui
» voudroient ramener les Papes au
» temps où les Chefs de l'Eglise
» étoient réduits à la puissance spi-
» rituelle , & à la seule autorité *des*
» *Clefs* , je pense qu'il étoit néces-
» faire , pour le repos général de la
» Chrétienté , que le Saint Siège ac-

„ quit une puissance temporelle ;
 „ tout doit changer en même temps
 „ dans le monde , si l'on veut que
 „ la même harmonie & le même
 „ ordre y subsistent. Le Pape n'est
 „ plus , comme dans les commen-
 „ cemens , le Sujet de l'Empereur ;
 „ depuis que l'Eglise s'est répandue
 „ dans l'Univers , il a à répondre à
 „ tous ceux qui y commandent , &
 „ par conséquent aucun ne doit lui
 „ commander ; la Religion ne suf-
 „ fit pas pour imposer à tant de
 „ Souverains , & Dieu a justement
 „ permis que le Père commun des
 „ Fidèles entretînt , par son indé-
 „ pendance , le respect qui lui est
 „ dû : ainsi donc il est bon que le
 „ Pape ait la propriété d'une puis-
 „ sance temporelle , en même temps
 „ qu'il a l'exercice de la spirituelle ;
 „ mais pourvu qu'il ne possède la
 „ première que chez lui , & qu'il
 „ n'exerce l'autre qu'avec les limites
 „ qui lui sont prescrites “.

Nous ne prétendons rien opposer à ce morceau , pour le moins très-ingénieux , & certainement très-pensé , nous ne prétendons pas non plus l'adopter ; nous disons seulement (& ceci ne regarde plus l'opinion de M. le Président Hénault) , que , service pour service & exploit pour exploit , le service rendu à toute la Chrétienté par Charles Martel , est préférable au service rendu aux Papes seuls par Pepin le Bref.

C'est sous Pepin que l'Assemblée nationale & militaire , appelée autrefois le *Champ de Mars* , parce qu'elle se tenoit le premier Mars à l'ouverture de la campagne , fut remise au premier Mai , parce que la Cavalerie , devenue plus nombreuse dans les armées Françoises , obligeoit d'attendre une saison plus favorable pour les fourrages.

Pepin fut éviter les fautes repro-

chées à son père , il daigna être plus habile , il ménagea plus les Grands , & sur-tout le Clergé ; il n'entreprendoit rien fans assembler des Parlemens ; mais il fit périr Theudoalde , son cousin-germain , pour se dispenser de lui donner un partage ; mais il est violemment soupçonné d'avoir fait périr Carloman & Griffon son frère ; il est convaincu d'avoir fait raser & disparaître les enfans de Carloman pour envahir leur héritage ; il est convaincu d'avoir , par une violence odieuse , fait pendre l'oncle du malheureux Gaïffre , pour son attachement à son neveu. On ne trouvera rien de semblable dans la vie de Charles Martel ; il fit des fautes contre la politique ; Pepin le Bref commit des crimes politiques.

Cependant Charles Martel *est* *damné* ; un dragon noir , symbole de la noirceur de son ame , habite son

tombeau , tandis que son corps est dans l'enfer , où le démon l'a transporté ; & la mémoire de Pepin le Bref est en honneur dans l'Eglise ; c'est que Charles Martel dépouilloit le Clergé , & que Pepin le Bref l'enrichit.

Pepin voulut être enterré à la porte de l'église de Saint Denis , le visage contre terre , dans la situation d'un Pénitent , pour expier , quoi ? sans doute la mort de Theudoalde , de Carloman & de ses fils , de Griffon , de Rémistain , de Gaïffre ? non , mais pour expier , dit l'Abbé Suger , les usurpations de son père sur les Ecclésiastiques. C'étoit-là le crime énorme qui épouvan-
toit encore , & plus que jamais , au bout de cinq siècles , & auprès duquel tous les attentats de la politique n'étoient rien ; c'étoit le crime de son père que Pepin expioit à l'heure de la mort ; il n'avoit rien à expier pour lui-même ; la Pen-

Suger, de ad-
ministr. suâ,
c. 25 , ap.
Duchefne , t.
4, p. 341.

tapole & l'Exarchat, donnés au Pape, avoient tout purifié.

Telles étoient les mœurs & les idées que Charlemagne trouva établies à son avènement au trône, & elles avoient déjà fait du progrès en bien. On ne revoyoit plus, depuis un certain temps, ces violences monstrueuses des fils de Clovis, des fils de Clotaire I, & de leurs femmes. L'horreur même qu'avoient causée ces violences, avoit ouvert, sous Clotaire II, un passage à des mœurs moins barbares.

Les ancêtres connus de Charlemagne étoient sûrement bien moins féroces que les Rois guerriers de la Race Mérovingienne, & ce n'est pas la peine de dire qu'ils valoient mieux que les Rois Fainéans qu'ils détrônèrent. Charles Martel & les deux Pepins avoient même cette grandeur & cet éclat qui distinguent les Héros; les Conquérans Méro-

vingiens , au contraire , n'étoient que des assassins terribles. Les crimes de pure férocité devenoient beaucoup plus rares ; mais on commettoit encore les crimes politiques ; on les commettoit même par système , c'est la plus ancienne comme la plus funeste des erreurs. On croit que le Machiavellisme est la doctrine ou l'erreur des siècles éclairés , on se trompe , il appartient surtout aux siècles barbares ; c'est alors que le fort veut toujours opprimer , & le foible toujours tromper. Les Peuples barbares possèdent , dans un haut degré , cette vile science de nuire , cette petite finesse stupide que l'empire de la routine , l'impuissance d'élever son esprit jusqu'à la raison , & son cœur jusqu'à la justice , font encore honorer du nom de politique. Quand il existera une politique , elle sera bien simple , ce sera la justice , ou , encore mieux ,

la bienfaisance , qui est la justice suprême ; car il est souverainement juste de faire tout le bien dont on est capable. Ce bien ne sera peut-être pas rendu. Les partisans du système de paix pensent qu'il pourra l'être , & que le bien doit avoir la vertu d'attirer le bien , puisque le mal a celle d'attirer le mal. Ils se flattent peut-être , ou plutôt ils flattent la nature humaine : mais supposons-la aussi ingrate qu'on voudra , du moins & à plus forte raison est-on bien sûr que ce mal , qu'on est toujours si empressé de faire , sera rendu au centuple. Pourquoi donc faire le mal ? Quel intérêt , quelle politique peut prescrire le soin funeste d'assembler ainsi sur sa tête tous les fléaux de la haine & de la vengeance ? Pourquoi saisir toutes les occasions de nuire à ses voisins , parce qu'ils ont saisi ou qu'on prévoit qu'ils saisiront toutes

celles de nous nuire ? Eh ! consentons à donner l'exemple , commençons l'expérience du bien ; celle du mal est faite ; nous savons ce qu'il a produit & ce qu'il produira : disons plus ; celle du bien même est faite. En effet , encore un coup , ouvrons nos Annales ; malgré notre système perpétuel de guerre , qui-conque a voulu vivre en paix , y a vécu. Depuis la fondation de notre Monarchie , on n'avoit pas encore compris que la paix pût jamais être un état permanent. Depuis Guillaume le Conquérant & Philippe I , on avoit encore moins compris que la France pût faire une paix solide avec les Anglois. *Enfin saint Louis vint* ; il voulut la paix , & la paix avec l'Angleterre. Quel moyen employa-t-il ? la bienfaisance. Il remit aux Anglois tout ce que le droit rigoureux de confiscation avoit pu leur enlever sans trop

d'injustice, il conquit les cœurs en rendant des Etats. Le fruit de cette modération sans exemple, fut une paix sans exemple aussi, une paix de trente-cinq ans entre les deux Nations, une amitié sincère entre les deux Rois, non pas seulement pendant son règne, mais encore pendant le règne entier de Philippe le Hardi son fils. Sous Edouard I & Philippe le Bel on reprit le système de guerre, & il subsiste encore, parce que l'humanité n'a pas encore achevé de payer le tribut qu'elle doit à l'erreur. Voilà ce qu'il faudra souvent redire aux hommes avant qu'ils le comprennent, plus souvent encore avant qu'ils le croient, & bien plus souvent encore avant qu'ils se conduisent en conséquence; mais il ne faut pas leur épargner la répétition de ce qui est vrai & utile, il ne faut pas sur-tout craindre pour soi-même les inconvéniens de cette

répétition, ni mettre son amour-propre d'Auteur en jeu, quand il s'agit des droits de la raison & des intérêts de l'humanité. Entrons dans l'Histoire de Charlemagne.

*Fin de l'Introduction & du premier
Volume,*



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

| | |
|--|--------|
| <i>I</i> NTRODUCTION. | Page 1 |
| CHAPITRE PREMIER. <i>Observations sur l'esprit de guerre , & parallèle des guerres des Peuples barbares , & de celles des Peuples policés.</i> | 4 |
| CHAP. II. <i>Histoire abrégée de la première Race.</i> | 73 |
| <i>Clovis.</i> | ibid. |
| <i>Les quatre fils de Clovis.</i> | 91 |
| <i>Les quatre fils de Clotaire. Frédegonde. Brunehaut.</i> | 116 |

T A B L E. 397

Clotaire II. 175

Dagobert. 192

CHAP. III. *Des Rois Fainéans ,
& des Maires du Palais.* 229

CHAP. IV. *Des auteurs de la
Race Carlovingienne.* 129

Pepin de Héristal. 294

Charles Martel. 300

Carloman , & Pepin dit le Bref.
302

Pepin le Bref, Roi de France.
350

Fin de la Table des Chapitres.



*EXTRAIT des Registres de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres. Du Vendredi 6 Avril 1781.*

M^{RS.} de Burigny & de Bréquigny ,
Commissaires nommés pour l'examen
d'un Ouvrage de M. GAILLARD , inti-
tulé *Histoire de Charlemagne* , ont fait
leur rapport , & dit qu'ils le jugeoient
digne de l'impression. Sur cette attes-
tation laissée par écrit , l'Académie a
cédé à M. GAILLARD son droit de pri-
vilège pour l'impression de cet Ouvrage ;
en foi de quoi j'ai signé le présent Cer-
tificat. Fait au Louvre , ledit jour & an.

DUPUY.

*LETTRES portant renouvellement de
Privilége en faveur de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres pendant trente ans , pour
l'impression , vente & débit de ses
Ouvrages.*

L^{OUIS} , par la grace de Dieu , Roi de
France & de Navarre : A nos amés & féaux
Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parle-

ment , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Baillifs , Sénéchaux , Prévôts , Juges , leurs Lieutenans , & à tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra. Salut : Notre Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres Nous a fait exposer qu'en conformité du Règlement ordonné par le feu Roi notre très-honoré Seigneur & Bisaïeul , pour la forme de ses exercices & pour l'impression des divers Ouvrages , Remarques , Observations journalières , Relations annuelles , Mémoires , Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent ; elle en a déjà donné un grand nombre au Public , en vertu des Lettres de privilège qui lui furent expédiées au mois de Décembre mil sept cent un , renouvelées par autres du quinze Février mil sept cent trente-cinq ; mais le délai de trente années porté par ces dernières se trouvant expiré , notredite Académie Nous a très-humblement fait supplier de lui accorder nos Lettres nécessaires pour sa prorogation. A ces causes , & notre intention ayant toujours été de procurer à notredite Académie en Corps , & aux Académiciens en particulier , toutes les facilités & moyens qui peuvent rendre leur travail utile au Public , Nous lui avons de nouveau permis & accordé , permettons & accordons par ces Présentes signées de notre main , de faire imprimer , vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume , par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choisir , les Remarques ou Observations journalières , & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans ses Assemblées , & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom ; comme aussi les Ouvrages , Mémoires ou

Livres des Particuliers qui la composent , lorsqu'après les avoir examinés & approuvés , aux termes de l'Article 44 du Règlement , elle les jugera dignes d'être imprimés , pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'Académie aura choisi pendant le temps & espace de trente ans , à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Académie aura choisi , d'imprimer , vendre & débiter aucun desdits Ouvrages , en tout ou en partie , & sous quelque prétexte que ce puisse être , à peine , contre les contrevenans , de confiscation au profit dudit Libraire , & de trois mille livres d'amende , applicables , un tiers à Nous , l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été commise , & l'autre tiers au dénonciateur , à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur de MAUPEOU , avant de les exposer en vente ; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur du beau & bon papier , & en beaux caractères , suivant les derniers Rég'emens de la Librairie & Imprimerie , & de faire registrer ces Présentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ; le tout à peine de nullité des Présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user notredite Académie & ses ayans cause

pleinement & paisiblement, cessant & faisant
cesser tous troubles & empêchemens ; Voulons
que la copie desdites Présentes, qui sera im-
primée tout au long au commencement ou à la
fin desdits Livres, soit tenue pour dûment
signifiée, & qu'aux copies collationnées par
l'un de nos amés & féaux-Secrétaires, foi soit
ajoutée comme à l'Original. Commandons au
premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis,
de faire, pour l'exécution des Présentes, tous
Exploits, saisies & autres actes nécessaires sans
autre permission ; car tel est notre bon plaisir.
Donné à Compiègne le vingt-huitième jour de
Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-
cinq, & de notre règne le cinquantième. *Signé*,
LOUIS ; Et plus bas, par le Roi, PHELYPEAUX.

*Registré sur le Registre XVI de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, N°. 437, fol. 364, confor-
mément au Règlement de 1723, qui fait dé-
fenses, art. 41, à toutes personnes de quelques
qualités & conditions qu'elles soient, autres
que les Libraires & Imprimeurs, de vendre,
débitier, faire afficher aucuns Livres pour les
vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les
Auteurs ou autrement. & à la charge de fournir
à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits
par l'art. 108 du même Règlement. A Paris, ce
14 Septembre 1765.*

LE BRETON, Syndic.

ERRATA

Du premier Volume.

- P**AGE 59 , ligne 6 , Pausanias , coupable ;
lisez , Pausanias coupable.
- Pag. 61 , lig. 21 , tres-juste ; *lisez* , très-juste.
- Pag. 70 , lig. 21 , 22 & 23 , a a retardé les
progrès de la raison , corrompu , &c. *lisez* , a
retardé les progrès de la raison , a corrompu.
- Pag. 106 , lig. 5 , 6 & 7 , il ne fallut , pour les
défarmer , que porter en procession autour
de leurs murs ; *lisez* , il ne fallut , pour dé-
farmer les François , que porter en pro-
cession autour des murs.
- Pag. 136 , lig. pénultième , Basiné ; *lisez* ,
Basine.
- Pag. 147 , lig. antépénultième , faisoient ; *lisez* ,
faisoit.
- Pag. 171 , lig. 4 , justice de cette femme ; *lisez* ,
justice des crimes de cette femme.
- Pag. 271 , lign. 8 & 9 , Clotaire III mourut
sans enfans , Childéric régnant en Austrasie ;
lisez , Clotaire III mourut sans enfans ;
Childéric régnant en Austrasie.
- Pag. 347 , lig. anépénultième & pénultième
de la Note , ne le mettent au nombre des
Papes ; *lisez* , ne le mettent pas au nombre
des Papes.







